

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES SURVIVANTS PROVISOIRES

suivi de

CIRCULER EN SILENCE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

SIMON LAMBERT

JANVIER 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Remerciements

Tout au long de l'écriture, certaines personnes ont été des piliers qui ont soutenu la mise en mots du projet de mémoire. Je me dois de souligner leur apport. André Carpentier, merci de m'avoir donné l'opportunité de découvrir une si grande autonomie dans l'écriture, tu m'as permis de cimenter bien des doutes. Élyssa Poirier, pour ta lecture éclairée et sans équivoque. Merci de ton temps. Jacques Grenier, le seul avec qui j'ai eu le plaisir de discuter en bières des effets secondaires de la maîtrise. Merci de ton endurance. Chitra et Kitoo Krishnan, avec qui j'ai pu découvrir un lieu propice à l'écriture et au dépaysement. Merci de votre accueil. Myriam, celle de tous les instants. Merci de ta patience. Alexandre Éthier, la bombe avec laquelle je m'éclate, j'apprécie ta confiance en moi. Merci à mes parents. Votre compréhension a été remarquable. J'aimerais aussi remercier les bourses de mobilités du MEQ de m'avoir permis un séjour en Inde pour la rédaction de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	ii
TABLE DES MATIÈRES.....	iii
RÉSUMÉ.....	iv
<i>LES SURVIVANTS PROVISOIRES</i>	1
CHAPITRE I : DÉVALER LES VILLES.....	2
LA LONGUE ROUTE D'HISTOIRES COURTES.....	3
CUMULER LES KILOMÈTRES.....	7
L'APAISEMENT DU VOYAGE.....	31
CHAPITRE II : L'EXPÉDITION DU JUGEMENT.....	86
CHAPITRE III : LA VIE EN RESTE.....	91
 <i>CIRCULER EN SILENCE</i>	 108
CHAPITRE 1 : LE ROAD BEAT.....	109
CHAPITRE 2 : LES CARNETS DE DOUTES.....	120
CHAPITRE 3 : LA CASSURE FANTASTIQUE.....	132
 BIBLIOGRAPHIE.....	 143

RÉSUMÉ

Ce mémoire est constitué de deux parties distinctes. La première est un roman s'articulant autour d'un *road book* et qui s'échoue dans le fantastique. Changement constant de lieux, fréquentes rencontres et mise en place d'une écriture de l'immédiat visent ici à transmettre le vacarme intérieur qui anime Lesco et Aude, les deux protagonistes principaux. Leur vie en miettes ne trouvera un sens que dans le pulsionnel. Parfois apologie de la destruction physique, parfois dénigrement de l'enracinement dans la routine, l'écriture est, dans la première partie du roman, un chant tumultueux en l'honneur de la route. La seconde partie, elle, propose une cassure. Le défilement des jours est ébranlé par une condamnation injustifiée. Déporté sur une île où les habitants sont menacés de mort à chaque instant, Lesco est confronté à un impossible réel : son univers bascule dans le fantastique. Il devra accepter d'être le seul témoin de la manipulation scrupuleuse des autorités mexicaines, qu'il le veuille ou non. À partir de ce moment, Lesco n'a plus qu'une mémoire douloureuse comme point de repère dans ce nouveau monde hostile. Ici, l'alliage du *road book* et du fantastique ne propose aucune solution, il dévie plutôt si loin du problème qu'il en vient à le suggérer : le monde bâtit des ruines avec ses projets d'avenir.

La partie réflexive est un éclat sans dispersion ; trois blocs éclaboussés en fragments se partagent la prise de parole. La partie intitulée *Le road beat* est une folle virée dans l'univers de l'écriture du vagabondage. La *beat generation* et le *road beat* s'y entremêlent de façon à tresser un sens au mouvement ondulatoire de l'écriture du vagabondage. La seconde partie, *Les carnets de doutes*, met en lumière l'aventure périlleuse d'une écriture romanesque, qui, grâce à la rédaction de carnets de route, se nourrit de trouvailles tout autant que de travail. Avec l'accumulation de départs et de déplacements, l'écriture en vient à se réfugier dans des carnets de route qui, inévitablement, s'inséreront dans une démarche plus sérieuse d'écriture. Les carnets de routes sont ici perçus comme les pourvoyeurs d'une force agissante et agitante d'un tourbillon d'écriture qui influe et nourrit la rédaction d'un projet romanesque. La dernière partie, *La cassure fantastique*, questionne la rigidité du genre romanesque du *road book* et retrace les particularités de mon cheminement d'écriture. Grâce à des incursions fantastiques dans l'actualité, le réel est ici perçu comme une matière malléable qui varie selon la forme qu'en donne l'esprit qui perçoit. L'illusion fantastique et la quête impossible du *road book* sont, en fait, issus d'un seul et même mirage d'écriture: le désir de rendre sensible un trajet.

MOTS-CLÉS : ROMAN, CARNET, ROAD BOOK, FANTASTIQUE, BEAT GENERATION

LES SURVIVANTS PROVISOIRES
ROMAN

CHAPITRE I

LA LONGUE ROUTE D'HISTOIRES COURTES

Jour 2

Montréal. Lendemain matin d'hier. 10h32, t'es dans la douche et elle te rejoint. Te rases la barbe avec le rasoir de femme qui traîne sur le porte-savon, t'es un nouvel homme. Surpris, tu la laisses te foutre du shampoing plein la tête.

- Ton vrai prénom c'est quoi?

Tu lui réponds que c'est le même qu'hier; Lesco.

Puis, pendant que la douche s'acharne sur son torse, dégouline, s'amenuise sur son corps, elle ferme ses yeux bruns quelques instants. Le temps que tu jettes un coup d'oeil à son long corps effilé. Puis, enfin, elle ouvre les yeux.

- Moi j'avais toujours pensé que c'était un faux nom que tu te donnais; plusieurs de mes clients, par peur d'être dénoncés ou reconnus, m'inventent des prénoms farfelus. Mais toi, tu me dis que ton prénom, c'est bel et bien Lesco?

Tu lui dis qu'elle se répète et que oui, c'est, depuis la naissance, ton prénom. C'est alors qu'elle te propose une équation lexicale plutôt absurde; elle t'annonce qu'en vérité ton nom est un anagramme. Elle dit qu'avec toi, on a toujours le goût d'être collés, mais plus que

l'orthographe du mot ne l'exige. C-O-L-É-S, avec un seul « L », de façon à être plus près un de l'autre. Parce qu'elle nue sous la douche avec toi, t'acceptes son équation douteuse.

L'équation boiteuse qu'elle fait avec ton nom t'importe de moins en moins à mesure qu'elle s'accroupit le visage vers ton entrejambe. Tu glisses dans sa bouche pleine de parole inusitées comme une civière dans son ambulance. Penchée, agenouillée devant toi, elle lève les yeux et te regarde à pleine pupille. En croisant son regard, tu comprends tout de suite. Elle est certaine d'être celle qui vient de déchiffrer le code d'accès jusqu'au couple. Puis elle cesse de parler la bouche vide.

Elle te prend l'entrejambe à pleines lèvres. Tu savoures sa bouche pleine de vocabulaire excitant. Le problème avec elle, c'est qu'elle est beaucoup plus qu'une sucrerie du corps; Aude est une vitamine pour l'esprit. Elle s'interrompt soudainement, se lève et te regarde non plus avec des yeux mais des vœux. La douche coule et à flots et ses vœux se resserrent en un seul désir : celui de partir en voyage, là maintenant. Pris dans un élan de désir incontrôlable, croqué au vif, tu ne peux résister à ces mots fruités, juteux, éclaboussant de fraîcheur, ces mots dont on conserve le cœur et jette la pelure. T'acceptes d'un coup de tête appuyé de nombreux coups de hanches. C'est fait, elle est là, toi t'as déjà la tête ailleurs. Tu passes du grade de client à celui d'associé; Aude décide brusquement de quitter Ron, sans préavis ni avertissement, obligeant celui-ci à réorienter sa carrière de *pimp* sans elle.

Jour 10

Marche, fuis ta race et ignore ta crasse. Les pieds, cave à vin de la charpente, sont lourds de beuveries passées. Barbe longue, tu te laisses chatouiller par les ongles mous du vent. Serveur au Radisson Hôtel depuis maintenant deux jours, tu t'emmerdes déjà dans cette ville de Canmore au beau milieu des Rocheuses canadiennes. Tu quittes le travail et comptes tes pourboires sur le coin du bar de l'hôtel en sirotant une Kokanee. Puis tu sors, te glisses dans la nuit pluvieuse comme on entre dans les jambes d'une célibataire. C'est humide et t'es bien. Tu pars rejoindre Aude, ta pute devenue copine depuis peu de temps. Belle, elle te plaît encore. Intelligente, elle t'épate toujours. Planifiée, elle te fait chier. C'est elle qui, hier, en revenant de ton premier jour de travail, a chialé pour le peu d'argent que t'avais gagné. Et

c'est aussi elle qui, contaminée par ses réflexes de sédentaire engluée dans son confort, insiste déjà pour obtenir la balayeuse à quatre cent dollars. Belle, une chance pour elle.

Malgré le départ récent de Montréal, tu t'ennuies déjà de tes amis, de ta vie de serveur dans un restaurant de Montréal, de ta chambre louée à la semaine et de la librairie usagée du coin de la rue. Depuis longtemps déjà, t'étais prêt à tout laisser tomber pour un changement de routine, pour un autre emploi, une autre ville. Mais tu n'aurais pas cru que ça aurait été pour une pute reconvertie en compagne de vie, de voyage. T'avais un peu d'argent mis de côté, Aude, le double de toi. De toute évidence, Aude préparait un éventuel départ. Et surtout, elle ne regrette pas trop d'avoir quitté Ron, son *pimp* qui, en plus de lui promettre une belle maison avec lave-vaisselle et bain tourbillon, les lui a achetés. Mais Aude t'a rencontré. Dans la librairie usagée du coin de ta rue, feuilletant *La chute de l'Amérique* de Ginsberg. C'était la première fois qu'elle rencontrait un client en dehors du travail. Mal à l'aise elle t'a frôlé. Heureux de la voir, tu lui as parlé longtemps. Séduite par tes phrases prometteuses et ton absence d'inconfort, elle t'a payé la bière toute la soirée, et ramené à l'hôtel. Tu l'as baisée toute la nuit, vieux bouc. Pour Aude, la vie avant toi se résumait à une boutique; des gens entraient en elle et payaient avant de quitter. Quatre jours semaine, Ron l'escortait et l'attendait dans la voiture pendant qu'elle se faisait remplir le corps pour quelques centaines de dollars. Elle était une des rares privilégiées à avoir des clients fidèles et réguliers, dont toi. Après chaque passe, Ron la ramenait à la maison, se l'appropriait pour le reste de la journée, baume sur l'ennui de ses journées.

Au début, Aude était une de celles qui travaillaient pour Ron. Avec le temps, Ron a viré toutes ses employées, excepté la plus rentable, Aude. C'est grâce à Aude si Ron était encore *pimp*. Relation d'affaires avec quelques rares moments de complicité, Aude et Ron n'avaient que deux points en commun : l'amour de l'argent et le besoin de quelqu'un pour se désennuyer. Seuls ensemble, solidaires dans leur quête d'un confort respectable, Aude et Ron se sont alliés pour gagner leur vie. Sans plus. Vie maussade malgré un emploi non conventionnel, ils avaient une vie rangée, sans excès ni abus. Ils n'avaient d'exceptionnels que la façon dont ils ramassaient leur argent. En te rencontrant, ce n'est plus sa vie qu'Aude a voulu gagner, mais sa liberté. Grâce à toi, elle fait aujourd'hui l'apprentissage d'un monde

avec vue sur de beaux lendemains; le spectre radieux de l'avenir semble enfin frapper à sa porte.

Jour 11

Étoilée entre les minces nuages, la nuit se dispute ton regard avec la cime des montagnes. Tu reviens du travail et te faufiles jusqu'à ton appartement à 500 dollars par mois. Enrubannée par une robe de roc, la ceinture de montagnes qui étrangle Canmore te fait sentir comme si t'habitais dans un cratère. Le centre-ville, malgré le petit détour qu'il t'impose, te tente. Tu te faufiles dans ses rues. Plutôt sa rue. La *Main street*. Tu tournes, t'y enfonces. La cigarette allumée brille dans l'averse comme un astre qui t'aurait échoué entre les doigts.

Arrivé avec un tesson de lune pour témoin, t'ouvres la porte de l'appartement et fermes ta gueule. Dehors, la lune s'est faufilée entre les nuages de pluie. Aude dit qu'il tombe des papillons. Saoule, assise à la table de cuisine, elle semble en conversation avec le centre de table. Un pot de fleurs. Discussion qui se fane rapidement. Les yeux vaseux, elle a la bouche volubile. Aude croit que les fleurs sont faites pour être dans le bois et non sur une table de cuisine. Elle pense aux couleurs et regrette d'être blanche; veut être Mexicaine ou encore Algérienne. Une fois colorée, il paraît que la vie est moins plate, te dit-elle. Aude précise que chaque fois que le ciel s'apprête à se vider en torrents, elle voit passer un monarque, son papillon préféré. Tu ne savais pas qu'Aude avait le béguin pour ces bestioles qui, à ce qu'il paraît, annoncent le mauvais temps.

Son teint est pâle et sa tête tourne au vinaigre. Écoeurée, elle souhaite que le centre de table devienne autre chose que son centre du monde. À partir de maintenant, elle veut l'Alberta comme souvenir, pas comme lieu de résidence. Et elle dit détester la pluie; les averses lui font perdre la mappe et ça la met dans un état lamentable, comme si chaque goutte creusait un peu plus son ennui. Toute cette pluie, s'écrasant en mille et une capsules d'eau sur la fenêtre de la cuisine, lui donne le goût de prendre ses ailes à son cou et de s'envoler.

Tu lui proposes donc de partir, d'échanger les fleurs pour un cactus. Elle ouvre la bouche, bouge la tête de haut en bas et approuve ton idée. Toujours, elle te fait rêver plus loin. Tu sais

très bien que ce qui t'attend ce n'est plus une chambre à la semaine ou un appartement au mois mais plutôt une ville à la journée. Tu te dis simplement que ça te fera plus grand pour vivre.

CHAPITRE II

DÉVALER LES VILLES

Jour 14

T'as le volant entre les mains et t'écoutes Miles Davis. Elle joue avec le volume. La voiture file à toute allure et les fenêtres laissent entrer des éboulements d'air. Cowboys et clôtures à vaches le long de cette route de l'Idaho. Crise de nerfs, Aude veut marcher un peu dans ce qu'elle appelle le grand air. Pour toi, ce sont de grandes collines. T'arrêtes la voiture et ouvres le coffre arrière, te prends une *Blue Ribbons* et la regardes marcher. Ses jambes fuselées qui remontent vers ses hanches sont deux colonnes grecques sculptées à perfection qui te donnent le goût de défier les siècles à ses côtés. Tu patientes et te demandes si elle arrache son pied du sol pour avancer ou si elle le dépose sur celui-ci. En ce qui te concerne, tu sais que c'est en expérimentant le déséquilibre que tu avances; chaque fois que tu fais un pas, il y a ce moment d'agréable incertitude où tu es pris entre sol et ciel. Selon toi, la seule façon de se rendre loin, c'est de passer par des zones instables. Après réflexion, tu conclus qu'Aude est de la race de ceux dont les pas arrachent tout sur leur passage, perle rare dont les traces font des ravages sur les sols qu'elle foule. Dès votre première rencontre, elle t'a arraché le cœur avec ses yeux en fuite. Tu le sais déjà, c'est le côté dévastateur d'Aude qui t'a conquis et c'est aussi ce même appétit ravageur qui te ruinera. Tu constateras en temps et lieu l'ampleur du désastre. La pause se termine, tu retournes rouler. Des cigarettes en voiture.

Jour 15

B.B.King se donne à fond, Aude aime bien te jouer dans l'entrejambe quand tu conduis. Pendant le trajet, elle te parle des papillons. L'Oregon a au moins ça de beau. La journée tire la couverture de son bord, sa révérence. Tu te laisses cueillir par la nuit, la fatigue. Tu balances ta dernière *Blue Ribbons* par la fenêtre. Et t'endors à petits feux sur le siège avant. Aude, qui préfère les grands espaces, choisit la banquette arrière. À travers le pare-brise, tu regardes confusément les étoiles. Elles te font penser à des mégots que les dieux auraient oubliés d'éteindre. L'Oregon est laid; Aude, belle quand elle s'enfonce dans son sommeil.

Jour 16

Devant toi, des oeufs bien gras. Marlyn, très sympathique malgré ses bourrelets qui débordent hors des limites de la ville, a un sourire qui te plaît. En elle, tu retrouves tous les amis que t'as laissés chez toi. De toute façon, elle possède l'espace pour les contenir tous. Jus d'aurore et jupe d'orange, Aude se contente d'un croissant pour partir la journée. Marlyn fait bien son travail de serveuse; elle trouve le couple mignon. En pleine floraison de gentillesse, elle se permet de vous inviter à coucher. Impossible de refuser. Tu enjambes le jour dans l'attente de retrouver Aude dans un lit confortable préparé avec soin par Marlyn.

Jour 17

C'est le matin. Aude et toi avez décidé de passer la journée avec Marlyn, qui est en congé. Repos. Une journée complète en Oregon, c'est prendre son temps. Et le jeter par la fenêtre. Demain départ.

Jour 18

Vite, il te faut perdre l'excédant de poids causé par l'emmerdement qui déjà, au bout d'une seule journée en Oregon, commence à t'ankyloser. À nouveau la voiture et ses kilomètres t'avalent. Le moteur se donne à fond de train. Tu regardes par la fenêtre et veux quitter l'Oregon. Marlyn et sa maison en bois rond te reviennent en tête, ressac de ruines. Petite piaule qui résiste au poids du monde, une maison semblable, de toute évidence, ça sert à dormir, fermer les yeux et oublier ce qu'il y a dehors. Ce matin, avant l'aurore, Aude était debout et jasait avec Marlyn : conversation sur les camionneurs. Marlyn les aime

moustachus, bedonnants et bourrés d'histoires courtes à propos de leurs longues routes. Pendant la discussion, Aude posait toujours des questions sur la cabine arrière des camions, elle voulait savoir si c'était confortable et s'interrogeait quant à la possibilité d'y faire l'amour sans se sentir à l'étroit. Tu te rappelles qu'à les entendre, tu te disais que plus elles discutaient, plus les liens se resserraient. Lors de la longue promenade d'hier dans le boisé autour de la maison, Aude avait vu passer un papillon et toute sa charpente avait semblé s'illuminer. Elle jubilait à voir ces ailes battre la mesure, ce petit corps frêle fendre le vent sans relâche. Toi, tu voyais plutôt une ancienne chenille qui, maintenant, contamine le ciel de ses couleurs. Et c'est à ce moment précis qu'Aude t'a annoncé qu'elle aimait les papillons depuis qu'elle avait entendu parler d'un vieux mythe péruvien selon lequel les papillons auraient été inventés pour colorer la grisaille du monde. Belle façon de se rendre compte que tout ce qui farde ce monde fade, c'est du maquillage.

Dans ta tête, tu te repasses la journée d'hier et constates que certaines personnes n'ont pas à vivre le déséquilibre. Marlyn par exemple. Tout au long de la marche dans le boisé, ses pas s'éloignaient le moins possible du sol; elle tirait de la patte et traînait du pied et ce, en faisant de petits pas sans lever les genoux. T'en tires la conclusion qu'en Oregon il y a des gens comme les serveuses qui aiment la stabilité, que lorsqu'ils quittent une parcelle de sol familier, c'est pour le retrouver à peine quelques centimètres plus loin. D'ailleurs c'est la base du travail de serveuse; marcher les mains pleines sans rien renverser. C'est peut-être aussi pour cette même raison que les Américains sont de piètres voyageurs : ils ont peur de perdre pied en route pour nulle part. Ça expliquerait pourquoi, selon eux, tout ce qui n'est pas à l'intérieur de leurs frontières est un nulle part. T'appuies sur l'accélérateur et t'allumes une cigarette pour te boucaner un peu la tête.

Jour 19

La ligne blanche, voilà ce que tu suis sans cesse. T'as l'impression de poursuivre une tranche de nuage avec la voiture. Puis il y a les fils électriques. Beaux, trop hauts pour qu'on s'accroche à eux, ils bordent toujours tes déplacements sur l'autoroute. Tu penses à ces fils qui font la connexion du monde entre deux points, à cette facilité distribuée sans exception à tous les recoins habitables de l'Amérique. Tous ces fils conducteurs qui rassemblent et

enchaînent les gens à leurs interrupteurs te font croire que la vie est une fibre contagieuse propagée de foyers en foyers. Virus vital, la vie aussi est électrique : elle éclaire un certain temps et tombe en panne sans prévenir. Elle est ce fil qui alimente les hommes en courants d'air, jour après jour. Et puis non, tu te dis que la vie est plutôt comme une pièce de fer : elle s'use dans la pratique et rouille dans l'emmerdement. Vaut mieux l'user que de la laisser se corroder.

- Eh! Lesco, tu le sais toi, pourquoi il y a la surpopulation?

Dans ton délire, tu lui réponds que la surpopulation frappe là où les fils électriques offrent très peu d'accès aux gens : les gens aiment se masser là où il fait le plus noir. Tu lui parles de ces nombreux pays d'Afrique et d'Asie où, lorsqu'on les survole en avion, on ne voit qu'une alternance de trous noirs et de lumières. Ce sont tous des pays surpeuplés.

- Ben voyons, tout le monde sait que l'absence de lumière favorise la fabrication des bébés! Ce que moi je veux savoir, c'est pourquoi la planète s'apprête à devenir trop petite? Tu m'écoutes-tu quand je te parle?

Bien sûr tu l'écoutes, c'est seulement que pour toi, ce n'est pas la planète qui est trop petite, ce sont les centrales hydroélectriques qui sont toxiques pour l'avenir des hommes. Tu lui expliques qu'il y a des effets secondaires à l'abondance d'électricité; chez certains peuples pauvres, on appelle ça de la gourmandise alors que dans les pays riches, on appelle ça le confort minimal. C'est prouvé, plus il y a de courant dans un pays, plus celui-ci devient incapable de se contenter de peu. Tu lui donnes en exemple tous ces ingénieurs et ouvriers qui travaillent quarante heures semaine à concevoir et assembler des grille-pain. Le problème commence là où le travail devrait se terminer : une fois le grille-pain idéal mis au point, il faut en concevoir un autre. Pour faire plus d'argent. Le travail, ce n'est plus seulement qu'un gagne-pain mais aussi ce qui force les hommes à tourner en rond autour de leurs machines, de leur salaire. Et tu rajoutes que ce n'est pas pour rien que la nature, elle, ignore la roue. Est-ce qu'il y a, quelque part, un animal ou une plante qui symbolise ou imite le fonctionnement de la roue? Non. Ce n'est pas un hasard, c'est parce que la nature a compris quelque chose que

l'homme s'entête à ne pas comprendre : la vie est accumulation, maturation, vieillissement : toutes des choses que nie la roue, symbole de retour infini au point de départ et signe de perpétuel recommencement. Tu la fixes et lui dis que ce qu'il faut, c'est progresser de manière discontinue. Pas en enchaînant son avenir à un travail répétitif comme le font les travailleurs journaliers. Mais, comme la roue tourne pour que chacun fasse du surplace dans son petit confort, tout le système économique et social revient toujours au même point : *dis-moi ton salaire et je te dirai qui tu es*. Et ce, même si les besoins restent fondamentalement les mêmes pour tous, soit dormir, manger et se loger. En fait, ce que tu essaies de lui expliquer, c'est que pour la majorité des gens, il semble impossible à imaginer que du temps productif, ça puisse être autre chose que du temps gagné en salaire.

Tu regardes Aude questionner la mécanique intérieure de ta tête; elle dit que t'as l'air d'un gars aux prises avec une violente défectuosité crânienne pour penser de la sorte. Elle croit fermement que la courroie de transmission qui alimente ta logique est en panne; selon elle, t'as la logique déficiente. Aucun doute dans la tête bien ronde d'Aude, le parcours d'une vie est drôlement amorti par la présence d'un travail bien payé. Bien vivre, c'est travailler fort pour son argent. Alors que pour toi, bien vivre c'est ne pas travailler et avoir de l'argent.

Aude est convaincue qu'une vie pauvre est une vie en chute libre; plus les années sans salaire s'accumulent, plus le poids des journées devient lourd à porter. Et Aude en rajoute, précisant qu'avec le temps, un pauvre en vient à avoir peur d'avancer, par crainte que la fin du monde lui saute en pleine face. C'est ça pour elle être un vrai démuné : quelqu'un qui n'a aucun parachute dans son compte en banque et qui a, par le fait même, le moral constamment échoué au deuxième sous-sol. Elle n'a pas tort. Par contre, selon toi, ce n'est pas un travail qui va régler le problème de la pauvreté. C'est de l'argent mieux réparti.

Elle monte le ton, le bouquet de soleil de ses yeux s'assombrit et elle te dit que le travail qui permet à l'assembleur de grille-pain de couler doucement ses jours dans une maison avec toit, meubles et nourriture est, selon elle, un privilège. Un jour peut-être on trouvera un autre système mais pour l'instant, le travail c'est ce qui fait vivre le plus de monde sur la planète.

Et celui qui a la chance de travailler pour vivre est encore plus chanceux que celui qui est condamné à vivre pour travailler. Selon elle, il te faut respecter les travailleurs.

Passage orageux, tu mentionnes à Aude qu'elle ne prêche pas par l'exemple avec son travail d'escorte. Sa voix grêleuse te répond que ce n'est pas parce qu'on est pute qu'on ne travaille pas, loin de là! Elle en rajoute et te dit que peu importe le travail, l'important c'est de ne pas crouler dans la misère. Et la façon la plus facile de ne pas faire chuter son avenir, c'est d'avoir un travail. Évidemment, tu n'es pas d'accord avec elle. Pour toi, avoir un revenu peut très bien faire l'affaire. Personne n'a besoin de s'éreinter dans un travail pour vivre. Tout ce dont t'as besoin, c'est de l'argent, rien de plus. Du temps perdu en taux horaires? Le moins possible. Mais ça, Aude ne semble pas le comprendre. Elle plisse les sourcils, serre la mâchoire et se tourne vers la fenêtre. Aude n'aime pas être contrariée. Elle ne semble plus questionner la mécanique intérieure de ta tête mais en constater le dérèglement. Aude se retourne et déverse une bonne partie de son verdict de dysfonctionnement.

- Tu trouves-tu que t'es en train de faire un peu trop de gymnastique avec la logique? Tu commences en disant que l'électricité serait nocive et tu finis en disant que le travail est inutile. Ben en tout cas, il me semble que c'est assez acrobatique comme discussion. Peut-être que tu déliras. Ou même dérailles. Peut-être même les deux... Comment peux-tu pas être d'accord avec le travail? Il me semble que c'est évident; aujourd'hui, le travail c'est nécessaire pour vivre. Je sais pas si quelqu'un te l'a déjà dit, mais c'est vraiment désagréable de parler avec quelqu'un qui s'entête à contredire...

Tu la regardes se convaincre que t'as la mécanique crânienne détraquée. Fâchée, elle est séduisante. Contrariée, elle est explosive.

- C'est ça, c'est ça, Lesco, continue de te tricoter un monde idéal et quand t'auras fini, ben tu viendras me le faire essayer. En attendant, je sais pas si tu t'en rends compte mais ce monde là, il existe juste dans ta tête. Et pas ailleurs.

Tu tournes la tête vers Aude, la regardes à nouveau. Puis jettes un coup d'œil au ciel derrière elle. Tu te demandes si ce sont les nuages qui défilent rapidement ou la voiture qui avance trop vite. Le visage devant la fenêtre de la portière tapissée de nuages, Aude semble flotter entre ciel et terre. Au loin dans les hauteurs de l'atmosphère, les amas grisonnants de vapeur d'eau te semblent menaçants; t'aimerais bien leur mendier quelques éclairs de génie pour convaincre Aude que l'électricité et le travail, ce sont des inventions malsaines. Tu reprends le fil de tes idées et lui dis que si l'électricité circule autant dans les corps que dans la nature, c'est parce qu'elle est au cœur même de la matière. Et un cœur, pour toi, ça peut être strié de coups de foudre, mais ça ne peut pas être la source d'un asservissement. Pourtant, c'est ce qui arrive aujourd'hui; la tyrannie des centrales hydroélectriques rend les ouvriers esclaves d'une chaîne de montage, les retraités dépendant de leur téléviseur, les ménagères sont à la merci de leur lave-vaisselle, etc. Dans ta tête trop têtue, le travail sert à améliorer le confort. Et avec la poursuite effrénée du progrès, le confort est devenu une notion de satisfaction expansive, un rêve de plus en plus inatteignable. C'est simple : dormir, manger et se loger. Le reste c'est du surplus, du loisir. Les gens sont devenus, à cause des contre-coups de l'arrivée de l'électricité, des consommateurs qu'on pourrait qualifier d'éternellement insatisfaits. Tu te dis qu'au moins cinquante pour cent des gens passent leur vie à améliorer un confort qu'ils n'auront jamais le temps d'apprécier. Juste à y penser et tes perspectives d'avenir s'assombrissent. Le travail est la plus grande source d'épuisement professionnel, alors une seule solution s'impose : bannir l'électricité de l'Amérique. Pas d'électricité, pas de travail. Et ça réglerait le taux de dénatalité de l'Amérique; les statistiques le disent, neuf mois après une panne de courant, les bébés poussent dans les ventres.

Tu regardes le visage d'Aude se démarquer dans la foule de nuages et tu lui annonces que la couleur de l'avenir, c'est le noir. Suspicieuse, Aude soupçonne ta mécanique mentale de défaillir à nouveau. Elle te passe la main sous le chandail, puis la laisse s'échouer jusque dans tes pantalons. Elle dit n'avoir aucun doute, tu n'es plus apte à conduire la voiture. Par contre, t'es mûr pour un séjour de détente dans son entrejambe. Sa voix te confirme qu'il y a une voûte bourrée d'électricité qui t'attend :

- Lesco, arrête la voiture, c'est vraiment urgent. Là, tout de suite, il faut le faire.

Ses ordres sont tes désirs. Tu gares la voiture. Pendant ce temps, des gouttes commencent à tomber sur le pare-brise. Léger tambourinage des capsules d'eau sur la vitre. Aude est déjà en train de déboutonner sa chemise. Avant même que la voiture ne soit immobilisée, Aude t'agrafe la peau de ses mains et t'arrache les vêtements. L'espace est restreint mais pas le plaisir : elle te pompe le corps en entier avec le drain infernal de son sexe. Embuée, la voiture est un champ de bataille où, après un long corps à corps éreintant, le seul mort répertorié, c'est ton sexe. Tu rapatries tes vêtements et sors pour t'habiller. La pluie percute doucement ta peau. Elle sort aussi pour s'habiller à l'aise. Tu lui demandes alors si ça existe, un fœtus qui a peur dans le noir?

- Ben non, Lesco. Pourquoi tu me demandes ça à moi? T'es pas en train de me dire, d'une de tes façons contournées, que tu voudrais que je sois enceinte? C'est-tu ça?

Apeuré par sa réplique, tu t'empresses de préciser que non tu ne la souhaites pas enceinte. Par contre, tu lui mentionnes que si ça n'existe pas un embryon claustrophobe, ça prouve que t'as raison; la couleur de l'avenir, c'est le noir. Pour arriver à naître, il faut passer par neuf mois de grande noirceur; l'avenir se conçoit, grandit et évolue dans le noir. Par exemple, là où il y a des problèmes de surpopulation, c'est, comme par hasard, dans les pays où les nuits sont plongées dans une noirceur totale. Et, selon toi, ce qui explique que ce soit dans l'obscurité que se fabriquent la majorité des bébés, c'est l'idée qu'il est beaucoup plus facile de concevoir un enfant quand on ne voit pas ce qu'il y a devant soi. Sinon on angoisse.

La pluie s'intensifie. Aude, ravissante comme une métaphore, dégouline de rage rien qu'à t'entendre. Tu retournes au sec, dans la voiture. Aude te rejoint. Elle se prend une gomme et mâche sa déception en silence. Elle aurait aimé que tu la rassures d'un soudain besoin de paternité. Ce n'est pas le cas. Tu restes muet. Aude brise le silence et se tourne vers toi en t'annonçant qu'elle déteste quand tu lui fais la morale. Elle croit que tu lui parles comme si tu savais tout ce que lui réserve l'avenir. Ce qui est faux. Elle s'entête à croire que si on dit que l'avenir se lit dans une boule de cristal, ça veut logiquement dire qu'il est impossible de connaître son avenir. Parce que du cristal, ça ne se trouve pas en boule.

Le vent peint des toiles d'eau sur la vitre de la voiture, Mirò, Kandinski et Ernst y tracent des lignes communes. T'as l'œil plongé, noyé dans ces esquisses coulissantes. Aude te regarde la tête et elle y voit un jardin bourré de racines inextirpables. Elle a beau tenter par tous les moyens d'y enlever quelques idées farfelues, tu résistes et t'accroches à tes réflexions apparemment absurdes. Désemparée, elle jette sa gomme par la fenêtre.

Et c'est à ce moment qu'Aude se lance en paroles concluantes; elle te mentionne que ton discours ressemble drôlement à celui des anti-mondialistes enragés, que tout ce qu'il te manque, c'est une barbe, un coussin de poils pour amortir les gifles. Elle te voit déjà crier des phrases comme CACA! PIPI! CA-PI-TA-LISTES! dans les manifestations devant les réunions de l'Organisation Mondiale du Commerce. En agissant de la sorte, te dit-elle, ce ne sont pas des solutions que tu vas apporter au monde mais simplement des problèmes de circulation. Pour elle, le travail, c'est nécessaire. Ça rend le temps utile. Et l'électricité, ça rend les choses faciles : il n'y a pas de mal à avoir les deux.

- Lesco, j'ai l'impression que tu mêles tout, que pour toi, la surpopulation serait la faute des centrales hydroélectriques, que moins il y a de lumières, plus les femmes tombent enceinte. En tout cas, je dois t'avouer que j'ai de sérieux doutes quant à ta façon de raisonner.

Tu repars la voiture. Les vitres embuées te font croire que t'habites l'intérieur d'un nuage. Une trentaine de minutes silencieuses réconcilie Aude avec le dénouement douteux de tes réflexions. Elle te regarde conduire. Puis colle ses lèvres à ton lobe. Chuchotement d'amour dans ton oreille, Aude t'empêche de répliquer autrement qu'avec des corbeilles de baisers. Ce que tu fais.

Jour 20

Dans le rétroviseur, des plaines, des clôtures à chevaux et un peu de vent pour bien mélanger le sable. Cocktail américain. L'asphalte est toujours bien en poste sous la voiture et le soleil frappe doucement sur la peau d'Aude. Coup de chaleur.

Pendant ce temps, Aude fait le tour des postes. Rien à signaler, silence radio. Alors elle parle, dit vouloir une maison avec toi un jour. Une maison dans laquelle vous pourriez faire comme Marlyn : inviter des inconnus et les laisser dormir sous votre toit. L'idée te plaît mais en même temps, Aude te tente : tu t'arrêtes sur le bord de la route et lui avoues que t'es un grand brûlé. D'amour. Vite il te faut un onguent, un baume réparateur : elle t'embrasse. Puis évidemment, une fois tes lèvres embrassées, tu l'embarrasses de mille et uns baisers. Comme l'espace est limité, Aude veut sortir dehors. Derrière un arbre, tu t'apprêtes à la visiter de partout. Cette nudité imprévue, cette mise à vue du plaisir te rend fou à lier. Elle sort des menottes. Et te les enfile. Les poignets serrés, tu lui demandes, la supplies de t'enlever les menottes. Ce qu'elle ne fait pas. Elle t'observe minutieusement.

- T'es beau Lesco et la beauté, elle est dans les yeux de ceux qui te regardent. Oui oui. Moi en tout cas, ça me permet de me sentir belle. Et plus tu parles, moins je t'entends et moins je t'entends, plus je t'aime. T'as intérêt à te taire. C'est mon côté voyeur qui s'amuse à te regarder te tortiller.

Tu la traites alors de pute. Ce qu'elle est encore un peu, parfois. T'es au beau milieu de l'Oregon et elle, elle s'amuse à te donner en spectacle à des bouffeurs de burgers qui se promènent en camionnettes! Tu lui dis que vous avez mieux à faire : de la route. C'est le côté passager qu'elle devrait aller retrouver, pas son côté voyeur. Tu la supplies à nouveau, mielleusement cette fois. Tu lui mentionnes que la voiture a encore beaucoup de kilomètres à parcourir. Tu veux être détaché et repartir.

- La beauté avec des vêtements, ben c'est comme un hameçon sans appât. Lesco, t'es sexy avec de la peau!

Elle s'approche de toi, se penche et avale un bon kilomètre de plaisir. Enfin, elle te libère. Tu retournes dans la voiture, t'y habilles malhabilement. Aude te rejoint et t'appuies à fond sur l'accélérateur, balançant les menottes par la fenêtre. Aude, elle, à tes côtés, s'éclate en mille morceaux de rire à côté de toi. Plus jamais ligoté, te dis-tu.

Jour 21

Hôtel Escobar, Winnemucca. L'autoroute 80 t'a largué dans cette ville aux allures de gigantesque saloon. Fenêtre baissée, Aude regarde les gens passer sur le trottoir. Casinos délabrés, bière pas chère, rues endiablées toute la nuit, le Nevada joue au prince charmeur. Tout le monde semble alcoolique et pourtant, c'est toi qui a bu à t'en défoncer l'œsophage. Tu continues à croire que l'alcool permet de te nettoyer l'intérieur du cou. La voiture stationnée, l'hôtel payé, il ne te reste qu'à regarder Aude t'amuser. Elle aime jouer dans les machines à sous juste pour le bruit. La musique monnayable des casinos lui titille les oreilles. Toi, tu trimballes tes jambes chancelantes sur le tapis. Quand tu touches à une machine à sous, c'est pour t'empêcher de tomber.

Jour 23

San Francisco. Le trafic incessant pour entrer dans la ville, les drogués sympathiques qui, le temps de dire *combien* réussissent à trouver n'importe quelle marchandise dans l'intérieur de leur veste, les hamburgers gras avec portion démesurée de patates frites servie en moins de deux minutes; cette nuit, il te faut aller dormir dans un des *cheap* hôtels du centre-ville. Folie furieuse, la ville, avec sa rapidité d'exécution, te réclame une sieste. Tu t'endors dans la voiture stationnée alors qu'Aude est partie te chercher un café. La nuit tombe, personne pour la ramasser. Tu dors le visage appuyé dans la fenêtre.

La nuit s'allonge de plus en plus. Toi, tu te lèves, lis le mot laissé par Aude à côté du café froid. Tu vas la rejoindre. Elle parle avec Jackie, rencontrée entre deux bières au Vésuvio. Jackie est étudiante en toxicomanie et elle parcourt les bars pour rencontrer des gens plus défoncés qu'elle. Sûrement pour se faire croire qu'elle étudie dans le bon domaine. Peut-être aussi pour se convaincre qu'il y a des cas pires que le sien. Avec Jackie, la meilleure façon d'éliminer un problème, c'est de le faire disparaître de sa vue. Alors elle s'enfile tout ce qui lui tombe sous la main : coke, speed, amphétamines, ecstasy. Aude, elle, préfère croire que Jackie est là pour approfondir ses connaissances sur les effets à long terme de la coke. Ce n'est pas de l'abus, mais une forme d'acharnement thérapeutique; pas facile d'étudier et de se

poudrer le nez en même temps. Aude te le répète chaque fois que Jackie va s'éclaircir les idées à la salle de bains.

À son retour de la salle de bains, Jackie t'invite à coucher. Avec Aude. Elle a un appartement dans les environs. Jackie propose un argument de poids : une baise à trois. Tu regardes Aude qui te renvoie un sourire. En échange, tu lui dis de t'attendre ici. De toute urgence, tu dois aller réaliser un vieux fantasme dans lequel Aude n'a pas sa place. Tu sors du Vésuvio. Dehors la nuit semble maintenant à son aise, bien évachée dans les rues de la ville.

Première fois que t'es seul depuis le travail à Canmore. Les tramways et les pentes abruptes de la fameuse Frisco. Ici, deux sortes de gens; les sportifs carriéristes et les hippies engagés. Le reste, ce sont des touristes. Tu traverses Kerouac Alley et tu frétilles de partout. Tu rêves éveillé en lisant ces trois mots : City Lights Bookstore, écrits en lettres dorées. La librairie où Ginsberg, Corso, Kerouac, Burroughs sont tous passés. Sur la devanture, un mot t'invite : *Abandon and despair, just enter here*, à côté, un énorme livre de *Poetry Speaks* avec une photo de Kerouac, Cassady, Ginsberg et Burroughs assis sur le capot d'une voiture. Tu entres, pousSES la porte et te laisses pénétrer. Par l'odeur du vieux, de l'intact qui te frappe à grands coups de livres rares. Placé dans une allée, tu regardes le libraire s'affairer, tout droit sorti des années 50 avec ses bretelles, ses jeans roulés dans le bas et son odeur d'aisselles. Des livres, il y en a plusieurs, mais c'est une histoire qui a débuté ici. Celle d'une jeunesse qui, à force de se faire tapocher le moral, décide de se rebeller. De réapprendre à vivre. Tu montes les marches et une fois arrivé en haut de l'escalier, tu continues à monter. T'arrives au troisième ciel. Tout de suite tu décides de renoncer à l'héroïne en un seul coup d'œil : d'abord il y a la bibliothèque intégrale des *Beats*, sur de vieilles étagères en bois craquelant. Écrit sur un vieux carton bleu : *Beats Literature*. *Howl* y côtoie *Kaddish*, *Mind Breathes*, *Planet News*. Tout est réuni pour une dernière fois. Les photos de pages couvertures montrent des clichés légendaires et, enfin, tous les *Beats* ont l'air de se rassembler dans un lieu commun, le temps d'une réunion prolongée sur une étagère de librairie. Puis, double dose, il y a Ferlinghetti qui est là, livre en mains qui fait une lecture de poèmes. Le vrai. En plus d'exister, il lit. Tu l'entends mais ne le regardes pas, non, t'es ailleurs et il faut que tu y restes. La lecture se termine, certains applaudissent, d'autres sifflent. Tu te retournes et fais le

tour de l'étagère *Poetry published by City Lights*. Surpris, tu constates qu'en plus de *Paroles* de Prévert, il y a un livre de poèmes de Picasso traduit. Jubilation. Ta peau ne tient plus en place, elle veut s'éclater en mille morceaux. Il te faut la pincer pour t'assurer que tu ne rêves pas. Pour la première fois, Lesco, c'est la vie que tu trouves belle. Pas Aude.

Tu redescends les marches, poses le pied par terre et tout revient à l'anormal. Dans le Vésuvio, Aude et Jackie se parlent à pleine bouche, une lignée de verres à shooter vides traînent sur leur table et les quatre yeux semblent noyés dans une nuit simultanée. Si, pour Jackie, le meilleur moyen de faire disparaître un problème c'est de l'éliminer, alors il lui faudra comprendre qu'ingurgiter ces shooters n'a pas seulement fait disparaître l'alcool de sa vue, ça l'a aussi embrouillée. T'arrives près d'elles.

- Lesco, Jackie est trop géniale. Moi j'ai l'impression que je la connais depuis 15 ans.

Dès cet instant, tu la soupçonnes de mêler les années avec les shooters.

- So, he is happy with the idea?

- Wait, Jackie, I'll ask him in a second.

Tout de suite tu fous le camp au bar, incapable d'attendre la serveuse. Tu reviens avec, enfin, une pinte de bière et du temps pour les écouter parler.

- Là, Lesco, regarde-la comme il faut. Prends ben ton temps, là. Fais-en ce que tu veux de ton temps, tant et aussi longtemps que ce que tu fais avec, ce sera avec moi et Jackie. Ça te tente-tu?

Toi qui croyais en une nuit à l'hôtel, tu prends en considération l'offre; un lit gratuit, c'est difficile à refuser. À côté de toi, il y a Aude et face à elle, il y a Jackie qui t'agresse la rétine avec son regard insistant; tellement qu'elle semble avoir des marteaux piqueurs à la place des yeux. T'as même l'impression d'avoir le corps en entier qui brûle à force de rester sous le jet

puissant de ses yeux. Jackie est définitivement convaincante sans même dire un mot. Son sourire a l'air d'une blessure qui demande à être pansée. Ce que tu te proposes de faire pour la nuit. Par contre, tu précises que tu ne pourras pas carburer à la sauce torride toute la nuit; t'as beaucoup de fatigue accumulée.

- Bon, alors, tu veux. Elle a un appartement pas trop loin, sur Grant street. En tout cas, pour ce qui est du repos, moi je te promets rien...

C'est là que tu soulignes un détail : il te faut décompresser. T'arrives tout juste de réaliser ton plus grand fantasme : tu sors tout juste de la grande bouche volubile du City Lights Books, jamais tu n'aurais cru que ça ressemblait à ça. Authentique. En fait, c'est un genre de paradis dans lequel on aurait soigneusement placé des livres. T'as pas vraiment eu l'impression de mettre les pieds dans une librairie. C'était plutôt comme si t'avais été faire une visite dans un entrepôt où sont entassées des tonnes de bonheur.

- Ben moi, je m'en fous de ta librairie, Lesco, ce que je veux c'est l'intérieur de tes jeans.

Toi, elle et l'autre. Et ça ne la dérange pas. Son côté pute reprend peu à peu le dessus. L'idée te plaît. Alors décidé, cette nuit, toi, elle et l'autre ferez le triangle dans le lit.

Pendant ce temps, Jackie s'amuse avec sa bague en bois qui traîne sur son petit doigt. Et elle a toujours ces yeux venimeux qui te crachent la promesse d'une soirée bourrée d'étoiles.

Jour 24

La soirée d'hier s'est étirée et est devenue nuit. Et la nuit s'est transformée en aube. Sueur, sperme, salive croûtée et bouteilles vides rendent les murs mal à l'aise. L'odeur rappelle celle d'un t.v. dinner cuit et recuit dans le micro-ondes. Les murs eux, n'ont d'autre choix que de rester en place. Pas Aude et toi. Tu réveilles Aude qui dort le visage enfoncé dans la nuque de Jackie. Ton haleine, contaminée par les bactéries grouillantes de la veille, pue royalement. Tu chuchotes en douce pour ne pas réveiller Jackie. Vaseuse, Aude se réveille, te regarde et file à la salle de bains, puis se ravise. Embrumée, elle s'agenouille.

- T'es incroyable Lesco, déjà réveillé. Moi j'ai l'impression d'avoir une bombe dans la tête qui menace d'éclater à tout moment, un mal de tête ben atroce.

C'est justement ça, Aude, toi et Jackie avez passé la nuit à fabriquer des bombes. Puis vous vous êtes éclatés à fond.

Encore endormie, Aude remonte la tête et entoure ton gland de ses lèvres amoureuses. Lové dans sa bouche, tu te sens habiter ailleurs, entre le creux de chacune de ses joues. C'est tellement bon de se savoir logé dans l'intérieur de quelqu'un d'autre. Jackie dort toujours, l'ombre du soleil matinal commence à lui grimper sur les pieds. L'appartement devient beau malgré son odeur d'hier. Tu regardes l'entrejambe de Jackie qui bouge à peine, juste assez pour honorer ses respirations pendant qu'elle dort. Et puis il y a tes mains agrippées à la tête d'Aude, des mains si crispées qu'elles ne semblent pas t'appartenir. Jeans éparpillés, cendriers pleins, la lumière jaunie du matin se faufile entre les lattes du store. C'est clair, le premier matin au paradis, s'il ne ressemble pas à celui-ci, est une aberration. Aude s'acharne. Tu te penches à son oreille et lui glisses ces dix mots : « Je ne pourrai pas venir, suis irrité sur le gland. » Elle s'arrête spontanément. Prend son linge en boule et te regarde.

- Vite, Lesco, prends tes affaires, sinon Jackie va se réveiller avant qu'on parte. On s'habillera dans le couloir.

Aude et toi partez clandestinement. Sans raison précise, vous laissez Jackie affronter seule un réveil plein de questions sans réponses.

Jour 25

Western Casino Motel, Las Vegas. Tu marches dans l'estomac du monstre, Aude observe les touristes qui se font avaler par les attirails de la Strip. Lumières invitantes, folie éternelle, les machines grugent toutes les miettes de fric qui leur passent entre les mains. Las Vegas hurle de l'intérieur, ses néons sniffés empêchent les joueurs, jongleurs d'avenir, de prendre la poudre. D'escampette. Avec ses hôtels gigantesques et ses répliques de monuments

historiques, ses buffets sans fin, ses mariages précipités et ses alcooliques pathologiques, Las Vegas est un luxe de pauvres. D'esprit. Pour une fois, la ville doit cesser de faire rugir ses casinos quelques secondes et ouvrir grandes ses oreilles : tout ce qui est plaisant en elle, c'est son alcool gratuit et ses putes pulpeuses. Si Aude n'était pas si belle au milieu de cette frénésie du fric, tu serais un fervent défenseur de l'abandon de soi-même dans cette ville qui ne cesse de se faire gaver par de regrettables billets de banque. Vegas t'impressionne; à chaque seconde, elle assassine un compte de banque et elle n'a aucun remords, aucune poursuite judiciaire. Tu n'en peux plus, la ville déborde jusqu'à l'intérieur de toi-même.

Aude est fatiguée, elle veut revenir à l'hôtel. Toi, t'en profites pour lui annoncer que ce soir, la nuit sera chienne. Las Vegas n'est qu'un passage, un couloir fermé qui mène à la ruine. Demain, retour en voiture direction loin.

Jour 26

T'es épuisé par la conduite. Aude te propose de dormir dans la voiture. T'aimes bien croire que si l'essence ne coûte pas cher au Texas, c'est pour qu'on y fasse le plein et qu'on en sorte au plus vite.

Jour 27

Les paupières coulent comme du mascara, elles s'écroulent à pic vers un sommeil imminent. Vite un hôtel. Cette nuit, tu dormiras en Arizona. Stationné devant la réception, la voiture laisse Aude sortir pour aller demander une chambre à la réception. Elle s'élance vers la porte d'entrée et tu la regardes parler avec le réceptionniste. Penchée, elle se renseigne à propos du coût d'une nuit. Elle revient bredouille, une nuit ici, ça ne s'achète pas : l'American Style Hôtel est *no vacancy*. Le stationnement fera l'affaire. Demain ce sera la frontière. La question de l'avenir se pose dans la bouche d'Aude. Sur ses lèvres, même tes baisers n'arrivent plus à la reconforter. Aude dit qu'elle aimerait bien trouver sa vie quelque part avant la Terre de Feu, entre le Canada et l'Argentine. Le voyage commence à peine et elle n'en voit pas la fin. Ou plutôt, c'est le début d'une longue fin qui s'amorce. Aude range le Québec et sa neige d'hiver dans sa mémoire, comme un vague souvenir de fond de congélateur auquel elle ne veut plus penser. À travers toutes les options qui restent, elle ne sait plus laquelle choisir;

Mexique, Bolivie, Chili, Brésil. Tout le sud est offert, mais rien ne se propose d'emblée. Le voyage, ça commence par des choix. Ce qu'elle ne fait pas.

C'est clair, Aude est inquiète et en même temps, elle est heureuse parce qu'instable pour la première fois de sa vie. Tout ce qu'elle se contente de dire, c'est que demain on se rejoindra là où on ira. Et ça contente sa tourmente. Avec Ron, son *pimp*, elle n'avait jamais à penser à l'argent, encore moins au lendemain. Elle rêvait sans cesse à une vie plus intéressante, mais pas plus pauvre. Avec toi, c'est l'inverse; les problèmes d'argent contaminent les lendemains, mais la vie est bourrée d'imprévus. Courbaturé, tu tentes de t'endormir. Aude te fixe. Même les yeux fermés, tu le devines. Elle ne veut pas parler, elle veut simplement te sucer avant de s'endormir, elle dit que c'est le fait d'éjaculer tous les jours qui empêche les hommes de ronfler. Sinon, le sperme forme des sécrétions qui remontent jusque dans les parois nasales et bloquent la respiration pendant la nuit. Convaincue, elle te donne en exemple certains de ses anciens clients ronfleurs : ils sont tous gros. Elle dit que les gros, en plus de ne pas avoir de copine, ne se masturbent pas tous les jours. Ce qui fait grossir l'embâcle sexuel. Alors, par frustration, ils compensent l'abstinence par la gloutonnerie et se mettent à manger leurs émotions. Ce qui éloigne les femmes. Et, toujours selon elle, c'est cette couche sécuritaire de gras accumulé qui leur permet de compenser pour la masturbation. Cercle vicieux, les grosses personnes sont dans une impasse : moins ils se masturbent, plus ils sont gros et plus ils sont gros, plus ils ronflent. Puis elle termine en te disant que, pour son bien-être à elle, pour qu'elle puisse dormir en toute quiétude, elle doit te tailler une pipe. C'est pour l'hygiène acoustique du sommeil commun qu'elle te le propose. Elle ne veut pas que tu ronfles. Parfois, à l'aide de quelques phrases bien ficelées, Aude arrive à te faire oublier qu'elle était pute dans une autre vie. Mais ses intentions ne trompent pas. Tu refuses, lui dis que tu te sens trop sale et qu'après deux jours sans douche, ça ne doit pas être agréable de mettre son nez là-dedans. Encore moins la bouche. Elle approuve et te répond qu'elle doit tourner sa langue sept fois dans la bouche d'un autre avant de s'endormir. Ce qu'elle fait dans la tienne. Puis tu t'endors.

Jour 28

Jour de frontière. Tu prends le volant à deux mains et fonces à travers la ville de Douglas. Bientôt quitter ce monstre aux cinquante étoiles. Entre l'État de Washington et l'Arizona, des milliers de kilomètres d'asphalte se sont empilés sous la voiture mais aussi, malheureusement, des centaines de visages convaincus que leur sourire est le centre du monde. Un monde fabriqué, produit, emballé et stocké dans des boîtes à images de paradis idyllique où l'odeur putride des génocides, massacres et guerres ne parvient pratiquement jamais : au téléjournal, le sourire impeccable du lecteur de nouvelles réussit toujours à convaincre que l'avenir de l'Amérique est plus beau que celui des autres. Tu te dis que barricadée derrière ses océans, l'Amérique est un excellent pays pour se bâtir une maison. Mais pas une vie.

Bon, il te faut tout de même avouer que t'aimes les auteurs américains, ces chiens de garde qui dérangent à grands jappements, ces dénonciateurs qui déambulent à tous vents entre les pattes de la grande Amérique. Seules bêtes capables de mettre en péril l'équilibre de la pyramide sociale, les auteurs font un croc-en-jambe continu à cette Amérique qui, malgré les menaces d'effondrement, se tient encore debout. Parfois pour la voir s'écrouler, parfois pour la forcer à se relever à nouveau, les écrivains la critiquent avec passion. Bâti à même les cendres encore chaudes de ses esclaves, le grand sphinx américain se relève toujours. Infatigable juge et à la fois indésirable bestiole, la littérature américaine s'acharne à montrer la fragilité du sol qui craque sous ce gigantesque Oncle Sam qui avance tout droit vers sa perte. Mais au moins, l'Amérique a ça de bon : des écrivains.

Lumière rouge. T'achètes le journal à un vendeur itinérant qui vient te l'offrir à la fenêtre. Tu le feuillettes quelques secondes et te dis que ce qui est beau à travers ces unes morbides faisant l'apologie des meurtres et guerres lointaines, c'est que ça permet de se rendre compte que même si tous naissent de la même façon, ils meurent de manière différente. Chaque vie a ses détours singuliers. Dans le journal que t'as entre les mains, on détaille chacun des décès, mais on ne justifie aucune naissance. Est-il possible, d'ailleurs, de justifier une naissance? Difficile de vouloir un enfant à travers ce fouillis d'assassinats étalé sur plus de dix pages. Tu ne peux donc qu'arriver à cette seule conclusion, triste constat : l'Occident se serait

miraculeusement faufile directement du barbarisme à la dégénération sans passer par l'intervalle nécessaire de la civilisation. Car dans le journal, on valorise les meurtres et banalise les naissances : pas de reportage sur les bébés naissants. Dans ces articles, les morts font plus parler d'eux que les vivants. Ça justifie peut-être l'engouement qu'ont les gens pour la télévision.

Aude regarde tes doigts sur le volant et te dit que tu devrais fumer une cigarette. Et faire avancer la voiture : la lumière est verte. Elle trouve que t'as l'air tendu. T'as plutôt l'impression que l'intérieur de ta boîte crânienne est en mutation, en réorganisation vitale; que bientôt, quand tu quitteras les entrailles de cet univers fortifié de paille, tu devras réapprendre à vivre. Tu te sens soulagé et tracassé à la fois; t'as l'impression que si tu quittes le château fort de l'Amérique, tu mets ta vie en danger. Avec un léger trémolo dans la voix, tu dis à Aude qu'à ce qu'il paraît, ce n'est pas seulement un mythe, le Mexique est dangereux. Quitter l'Amérique, c'est partir vers une aventure inusitée. Du moins, c'est ce que t'as toujours cru. T'es comme un serpent qui doit changer de peau et qui, embarrassé, à peur de se retrouver vulnérable une fois à vif, entouré de Mexicains.

- Ben là Lesco, encore une fois, moi je ne te comprends pas du tout. Ça se pourrait-tu que t'aies le cerveau déraillé? Toi qui as peur d'entrer au Mexique! C'est pas l'Inde où on s'apprête à aller, c'est juste le Mexique! Tout ce qu'il y a de vraiment différent, c'est la langue. Pour ce qui est du reste, c'est des gens nés de l'autre bord d'une frontière établie par des cartes. On part pas en guerre mais en voyage!

Ça tu le sais que tu ne pars pas en guerre. Mais tu sais aussi que tu ne pars pas en paix non plus. Ce que t'essaies de lui dire, c'est que t'es tiraillé entre la peur de l'inconnu et des inconnus. Tu l'as très bien entendu aux nouvelles dans les télévisions américaines, quand on n'est pas chez soi, quand on est américain, il faut être au garde-à-vous. C'est très difficile d'être ailleurs, dans une zone étrangère et de ne pas être stressé. Tu plantes tes yeux tout entiers dans le corps d'Aude, lui poses la question embarrassante : Et si c'était vraiment dangereux, comme on le voit partout aux nouvelles? Les extorsions en Colombie, c'est peut-être une technique d'hospitalité qui a été importée jusqu'au Mexique. Les deux pays parlent

espagnol, peut-être est-ce une particularité de la langue, les extorsions? Ce n'est pas tout, il y a aussi les guerres civiles. Soudainement, tu te souviens de ce reportage fracassant sur ce que le désespoir pouvait engendrer chez les pauvres et c'était vraiment impressionnant! Quelqu'un de désespéré, ce n'est pas des montagnes qu'il déplace, c'est des vies qu'il déloge. Et si un de ces miliciens enragés du Salvador ou du Guatemala, fatigué de se ressasser de vieux souvenirs, en venait à devenir désespéré! Il pourrait très bien remonter jusqu'au Mexique dans le but de se chercher de la chair à chasse à l'homme, pour goûter à nouveau aux plaisirs atroces de la guerre civile? Mais il y a aussi ces nombreuses publicités de bières où tu voyais des gens détendus boire de la Corona sur une plage. Vraiment, le Mexique c'est, pour toi, un lieu idyllique parsemé de dangers compromettants.

- Je crois ben qu'il va falloir que je te suce avant d'entrer au Mexique, tu dois avoir un nerf cervical de coincé. Il faut que je te débloque ça... Il paraît que la meilleure façon de vider ses angoisses, c'est de se détendre au bout d'une langue.

Tu lui dis que tu vas plutôt fumer une cigarette. Et Aude te précise que ça te laisse l'intérieur des pantalons libre. Elle insiste donc, à grands coups de langue, pour aller y faire un tour. Rapidement, tu cèdes, ne pouvant résister au goût d'une langue étrangère. Elle te suce sans compromis. À pleine bouche, elle te calme dans le stationnement d'un Burger King.

Tu passes la frontière sans t'en rendre compte. Rien ni personne ne t'arrête. Faux. Aude le fait. Elle te dit que tu dois revenir pour obtenir un permis pour la voiture. L'espagnol enfin te glisse en bouche, te revient entre les joues. Tu parles au douanier et Aude, impressionnée, t'admire. Parce que t'es savant.

CHAPITRE III

CUMULER LES KILOMÈTRES

Jour 33

T'aimes cette lenteur, ces routes douteuses jonchées de déchets. Les inquiétudes d'hier sont déjà derrières, envolées en fumée : le Mexique t'accueille sans crainte. T'as l'impression de continuellement rouler dans une ruelle. La voiture tient le coup. Aude s'amuse à compter les cactus. Elle n'y arrive pas, ils sont trop nombreux. Tu te sens comme si tes globules étaient gonflés à l'hélium, léger. Les os sont faciles à porter. La voiture tousse mais monte. Tu voyages à l'intérieur de la Sierra Madre avec ses ânes en pleine rue, ses Tarahumaras incapables de conduire une charrette tellement ils sont saouls et ses routes abruptes en terre battue. Cette nuit tu dors au sommet, à Creel. Ville mythique où les regards sont des yeux troués d'ombres fantomatiques. Aude est terrorisée par ces yeux qui lui arrachent le visage à chaque coup d'œil. Elle a peur de se faire kidnapper. Les Mexicains de la région sont si foncés qu'Aude semble les confondre avec des cagouleurs. Lors du repas de soirée, elle mentionne que même la nappe bordée de rayures colorées semble vouloir lui sauter au visage. Et toi de lui répondre que ce serait bien, qu'après tout ce trajet en voiture, son teint pâle commence à lui donner des airs de pinte de lait. Elle avale son *empanadas* en silence, les yeux tournés vers elle-même.

Cette nuit, tu dors dans un camping. Aude, dans un état de panique : elle n'aime pas le hurlement incessant des chiens. Elle te réveille sans cesse. Tu la prends vigoureusement sur

le siège arrière de la voiture, pour la faire hurler comme une louve, pour la rassurer, lui montrer que l'écho des chiens est un signe qu'ils ont, eux aussi, un peu de bon temps. Aude rugit de plaisir, s'inonde de sueur. Les chiens eux, se calment. Aude peut dormir en paix, emportée par le souvenir des secousses. Berceement sismique. Demain, tu quitteras cette ville où tout le monde a les bras chargés de poussière, poids invisible qui semble rendre les démarches pénibles.

Jour 35

Ici, l'ombre jette la serviette. La chaleur de l'air montre bien l'étendu de la domination du soleil. T'es sur le toit de l'hôtel et Aude dort dans la chambre. Ville du Nord du Mexique, Durango te déplaît beaucoup. Alors tu bois à t'en lécher les doigts. Du haut de ton trône, tu regardes passer les Mexicaines en se dandinant le haut du corps. Astuces désastreuses des démarches dansantes, les Mexicaines, qui marchent droit avec leur visage froid, ont l'air de glaciers féconds d'ardeur. Trop belles pour ces rues sales, elles semblent faire de l'aménagement extérieur, de l'urbanisme corporel. Sans elles, les murs ici ne seraient que pâtes de briques, amoncellements de ciment. Du haut du toit, t'as l'impression d'être prêt à sauter dans n'importe quel décolleté. Mais quand tu repenses au visage d'Aude, tu reprends pied. T'es tenté par une intrusion dans les minutieux rouages du soulagement amoureux. Tu têtes ta cigarette, tousses ta bière et vas rejoindre Aude.

Jour 38

Guanajuato, ville coloniale aux rues pavées et aux tunnels centenaires. C'est la fiesta complète dans toutes les avenues, tu vois *Cervantino* écrit partout. Tu comprends que c'est une fête, un hommage au théâtre. Le nectar radieux de la Téquila flotte dans l'air. Aude choisit un hôtel, toi, un stationnement pour la voiture. Ce soir, Aude et toi serez dans un état de délire réglementaire. Pour bien digérer tous ces kilomètres, rien de mieux que de grands cocktails de bière et Tequila; faire descendre ce long trajet accumulé. Des dizaines de mariachis t'entourent au moment où tu sors de la voiture. Tu leur dis d'attendre et pars en trombe chercher Aude. Les mariachis marchent guitares et trompettes en main, chansons en bouche. Aude et toi les suivez et arrivez au Bacchus, bar infesté de fêtards. Aude te regarde vider les cuves où houblon et mescal broient et brassent l'aigre jus des soirées corsées. Ton

anatomie aboyante cale et coule avec chacun des verres. Aude aime danser, toi, tituber au rythme de la musique. Le chemin de retour jusqu'à l'hôtel est une route sans autre issue qu'un bon lit pour dormir.

Jour 40

Tu descends la Sierra Madre. La voiture a perdu les freins quelque part entre Creel et Guanajuato et ne semble pas près de les retrouver. Mains moites sur le volant, la tension et la musique à fond. Dans les courbes, le danger frappe; l'accotement inexistant et les majestueuses montagnes semblent des témoins privilégiés de ta chute. Menace mécanique. T'allumes une cigarette et penses à la dernière pouffée d'air frais d'un condamné à mort. Le soleil, qui prend toute la place sur la banquette arrière, se permet de faire monter la température du moteur, menace thermique. Il n'y a plus de liquide réfrigérant, de freins. Mais beaucoup de fumée qui s'échappe du moteur. Les pentes sont pénibles à descendre. Menace organique. Les yeux d'Aude, rivés, broyés par les imprévus de la route, ne quittent pas le pare-brise. Terrain vague, l'option est certaine : arrêter la voiture. Menace désamorcée. Aude et toi continuez de stresser, de penser à la prochaine minute. Aude penche la dernière bouteille d'eau potable dans le radiateur, le sang pompe dans ta tête à mesure que l'eau s'écoule. Tout près, la ville de San Miguel de Allende. Tu tentes de reprendre la route. La voiture boucanne toujours, s'étouffe et s'éteint. Au loin, tu peux entendre le bourdonnement d'une valse mexicaine. Puis, plus de tracas : tu laisses la voiture ici. T'envoies paître le Père-Noël en ce jour de la naissance d'un Sauveur et ce, parce qu'il ne t'a pas offert de freins en cadeaux. T'enlèves la plaque d'immatriculation, prends les sacs à dos et annonces à Aude que le règne de la bagnole est terminé.

San Miguel, ville où est décédé Neil Cassady. T'es content de lui offrir une voiture pour partir en cavale dans ses randonnées funestes, à ce bon vieux Neil. C'est sûrement le plus beau cadeau que tu pouvais lui faire, une voiture. Sac à deux, au dos, Aude et toi partez à pied jusqu'au centre de la ville. Vous êtes un peu perdus. Mais Aude, grâce à la carte et à la position du soleil, te remet dans la bonne direction. Elle dit qu'en voyage les humains doivent être comme les monarques, capables de s'orienter avec le soleil.

À votre hôtel, le gars de la chambre d'à côté part demain pour Anganguéo. Il t'offre un lift dans la boîte arrière de son camion. Aude ne peut refuser.

Jour 41

Longue route dans les montagnes. Le vent, le vent, toujours recommence à souffler dans la boîte du camion. Avec les rafales, les cheveux d'Aude ont l'air de pattes d'araignée. Elle dit que la moitié de son poids semble reposer dans ses seins tellement la route cahoteuse lui fait balancer le haut du corps. Tu la regardes apprécier le paysage et te dis que t'es content de partager ses draps chaque nuit, d'être sa proie favorite à bouffer, sa bestiole de luxe. Alors que le soleil commence à décliner, Enrique vous fait signe de débarquer. En se penchant pour sortir du camion, Aude et ses fesses te sautent en plein visage. Devant elle, *Paso de la Monarca*, un hôtel plutôt convenable.

Jour 42

T'es épuisé. La vie de nomade commence à te lever le cœur. Avec le voyage tu te sens comme une autruche, t'as l'œil plus gros que le cerveau. Gonflé par tous ces paysages accumulés, t'as l'impression d'avoir des yeux qui regardent sans ne rien pouvoir comprendre à ce qui y défile. Et ce, parce que tu passes trop vite d'une ville à l'autre; tu les frôles sans te faire toucher par elle. Pour être capable d'apprécier une ville, il faut visiter ses parties les plus intimes, ses salles de spectacles, ses bars, ses boutiques. Quand on ne fait que traverser une localité, on passe assurément à côté du cœur qui fait battre le pouls de la communauté : la chaleur des gens. T'es tellement blasé par les heures de transport amassées que même un piano à queue en plein milieu de cette forêt du Michouacan réussirait à te faire bailler. Pendant cette traversée des États-Unis, t'as constamment eu l'impression de voyager en surface. Car l'asphalte, selon toi, c'est superficiel. Si on y creuse et va voir en dessous, il n'y a rien, qu'un pavé goudronné. De plus, si on s'arrête sur l'autoroute, ça ne mène nulle part. Il faut la traverser en vitesse pour aller quelque part sinon elle ne sert à rien, la route. Mais tu te demandes s'il est nécessaire d'aller quelque part, d'avoir une destination quand on se déplace. L'important n'est-il pas le mouvement, le changement de décor? Il faut avoir eu un jour l'occasion de creuser dans le noir pour savoir qu'en dessous, il n'y a rien d'autre qu'une autre couche d'obscurité. Dans ce cas, si tu peux te permettre de mettre en doute la quête

effrénée d'un parcours, tu peux aussi te demander pourquoi il y aurait quelque chose de mieux au bout des routes. Ce que tu fais. Parfois voyager c'est se mettre la tête dans le sable et oublier pourquoi on se déplace. Mais aujourd'hui, c'est difficile pour toi.

T'apprécies le bon accueil qu'offre le Mexique; température clémente, nourriture agréable et gens aimables. Aude elle, semble avoir encore quelques centaines de kilomètres à avaler avant d'être rassasiée. Son engouement pour le voyage prend de l'ampleur avec les déplacements. Pas toi. De toute façon, elle te l'a bien dit, elle se fout complètement d'avoir la tête dans le sable ou non pendant le trajet. Tout ce qu'elle veut c'est qu'à destination, elle puisse mettre les pieds sur une plage. Alors il faudra continuer la route parce qu'ici, à Angango, du sable, il n'y en a pas.

Tu croques dans un melon d'eau et redécouvres l'affolante douceur du fruit dont les capsules d'eau réjouissent et remplissent ta bouche asséchée par les cigarettes alignées. L'agaçante exclamation du rire timide d'Aude et la trajectoire vertigineuse des moustiques ne font que multiplier ton état de malaise infernal. Il te faut parler à Aude. Tu t'approches de son visage. Enlèves ses lunettes fumées pour bien lui parler dans le blanc des yeux. Et là, tu lui dis que la vie d'aveur de kilomètres, ça commence vraiment à t'irriter la patience. Tu lui parles d'une maison avec un toit ou même, au minimum, d'une cellule avec simplement quatre murs. En fait, ce que tu veux lui dire, c'est que tu commences à vouloir trouver un endroit où vous pourriez vivre tous les deux dans un relatif confort : la cellule familiale. Pour la première fois de ta vie, t'as assez de sérénité dans les veines pour souhaiter t'établir; t'avoues même être prêt à subir les confrontations hebdomadaires qu'exige l'entretien d'une maison. Peut-être est-ce le Mexique qui te fait ressentir ce besoin soudain de sédentarité, mais là, aujourd'hui, tu réclames le droit de dormir dans un même lit pendant plus d'une semaine. Tu veux des draps qui sentent vous deux quand tu te couches dedans. Pas des draps javellisés qui ont bordé des dizaines d'inconnus. Aude ne semble plus t'écouter. L'intérieur de sa tête est un vaste jardin de papillons.

- Eh! T'as vu, on est tout près d'un sanctuaire de reproduction de papillons! Demain ça te dirait, c'est juste à côté, à El Rosario. Allez, dis oui, on va visiter les papillons. Après, on discutera de maison, d'enfants et de travaux ménagers si tu veux.

Tu lui signales que tu n'as jamais parlé d'enfant mais plutôt d'un lieu fixe où vous pourriez vivre quelques mois.

- Oui oui, je comprends Lesco. Bientôt on trouvera un endroit où déposer nos sacs à dos. Mais demain on ira voir les papillons, allez, dis oui! Comme ça, on va pouvoir passer deux jours à l'hôtel, ici. Ça te donnera un avant-goût d'une résidence permanente...

Pendant qu'elle parle, son visage ressemble à un élégant vol plané; le simple fait de savoir qu'il y a un sanctuaire de papillons tout près semble la rendre heureuse et légère à la fois.

À la nuit tombée, assis sur les chaises du balcon de la chambre d'hôtel, Aude et toi regardez le ciel. Magie méridionale des auréoles. Grosse gorgée d'étoiles revomies par la nuit qui s'étale sur le jour fuyant. On dirait que ces astres scintillants sont en fait le pollen de la lune; t'as l'impression que des grains de lumière féconde sont répandus partout dans le ciel. Suave soirée où les anges vigilants s'accrochent aux murs de l'horizon. Et, incapables de quitter, les anges reviennent à la hâte exécuter une dernière valse autour de toi et Aude. La splendeur flexible de leur charme attise ta soirée. Le cou élancé, la tête penchée sur le dossier de sa chaise, Aude a un merveilleux couloir de peau à offrir à tes lèvres. Tu passes la soirée dans son cou, à l'embrasser, l'enlacer.

CHAPITRE IV

LE SAUVETAGE CLANDESTIN

Jour 43

Il faut se rendre à El Rosario. Le patron du Paso de la Monarca, Juan, vous y emmène, il est impressionné par la présence de touristes venus de si loin pour des papillons. Il croit que t'es venu ici pour ça. La route est une longue allée en terre battue où les roches et la poussière ne se soulèvent qu'au passage de la camionnette. Sinon, elles dorment. Pendant l'ascension, le moteur de la camionnette semble être continuellement à bout de nerfs. Juan arrête la camionnette et, avec sa cannette de bière, il te pointe un sentier. Tu le remercies, lui fixes une heure de retour et débarques partir escalader la montagne nappée d'une jungle touffue. Aude adore le trajet. Avec toute cette humidité, des gouttes de sueur perlent sur la fente de sa poitrine, là où sa camisole fait plonger ton regard, le noie dans un lac de tentations. On peut résister à tout sauf à la tentation, alors tu lui demandes d'enlever sa camisole. Les moustiques n'importent plus, tu la veux, ici, maintenant, dans ce havre de sapins. Tu t'enfonces en elle. C'est chaleureux. Tes hanches épousent les siennes à pleine vitesse. Cette fois, par une capricieuse précaution, tu prends le temps d'éjaculer sur elle.

Souriante, Aude se relève. Elle te dit que t'es chanceux. Parce que si t'avais été un monarque, t'aurais été obligé de la quitter tout de suite après la baise. Pour de bon. Et en pleine forêt mexicaine, c'est pas le meilleur endroit pour être laissé seul. Jamais tu n'aurais cru un jour avoir une discussion sur la vie sexuelle des monarques; Aude par contre, semble plutôt

renseignée sur le sujet : elle précise que se quitter *pour de bon*, dans le cas des monarques, ça veut dire que le mâle survit très peu de temps après l'accouplement. T'es tout à coup fasciné par les monarques; une seule baise terriblement torride et le mâle s'en va mourir, repus et satisfait. Est-ce que si t'étais un de ces petits insectes aux ailes oranges, t'aurais le courage de baiser ou tu préférerais attendre, vivre un peu avant d'aller te faire éclater de plaisir? Tout de suite ton dilemme est résolu; l'appel de l'extase serait trop intrigant pour le laisser patienter. Un seul orgasme tellement puissant que tu ne lui survivrais pas. L'idée est belle. Tu dis à Aude que ce que tu souhaites, après ta mort banale d'homme, c'est être promu monarque dans une autre vie. Et aller lécher le ciel au bout d'un seul orgasme gigantesque. À nouveau, Aude assiste à un de tes déraillements crâniens.

- Aude, un monarque c'est bien un papillon avec des ailes oranges, celui avec un contraste de nervures noires et de taches blanches?
- Ben oui, c'est ça.
- Tu trouves pas que c'est des couleurs qui me vont à merveille, orange, noir et blanc?

Aude ne te répond pas. Elle est de ceux qui préfèrent entre couper ses orgasmes de bons moments de vie plutôt que d'accumuler les moments de vie jusqu'à un orgasme ultime. Chacun sa vie. De toute façon, elle semble exaspérée par l'ampleur du désordre qui, selon elle, règne dans ta tête.

Plus tu grimpes, plus il y a de sapins et plus il fait froid. T'y arrives enfin, après quarante minutes de marche et dix de baise. Tout en haut, sous les sapins, dix millions de monarques s'entassent sous la voûte de ces géants bourrés d'épines. Il te semble que ces sapins forment un entrepôt réfrigéré naturellement, la fraîcheur des lieux est surprenante. Aude te dit que ces papillons ont fait le même trajet qu'elle et toi, qu'ils sont partis du Canada pour venir se reproduire ici, à El Rosario, au Michouacan. Son sourire brille à pleines dents. Elle jubile de joie et te saute dans les bras. C'est clair, elle veut faire comme les monarques et fabriquer un enfant ici, sous le regard des sapins. Tu recules. Te grattes le front et cherche un moyen

d'aborder le sujet sans saboter la journée. T'approuves sa mention à propos du trajet, mais tu te dois de lui noter ta réticence quant à la reproduction. Tu lui rappelles que pour l'instant, tu veux tout d'elle. Mais pas un enfant.

Bizarrement, Aude est sans réaction. Elle a le visage illuminé par tous ces batteurs d'ailes. Dix millions de papillons. Impossible de marcher sans en écraser des centaines. Meurtres en série dès que t'avances dans ce fouillis orange et noir. Même les troncs d'arbres n'ont plus d'écorce; c'est de la tapisserie papillonnée. Tuer ces papillons d'un pas fait mal au cœur; il te faudrait avoir des ailes pour quitter ce lieu la conscience intacte. Et ce n'est pas le cas. Alors t'en assassines malgré toi, à coups de pieds déposés timidement sur le sol. Tu penses à tous ces mâles encore puceaux, morts sous tes semelles qui n'auront pas eu l'honneur d'avoir un décès digne : tu te rassures en te disant que même pour les monarques, le parcours jusqu'à l'extase est nouveau et fragile. Dans ce sanctuaire converti en cimetière par le carnage, tes pas résonnent comme une danse macabre.

À ce qu'il paraît, Aude aime les papillons depuis longtemps. Quand elle travaillait pour Ron, dès qu'un client prenait trop de temps pour se vider en elle, elle aimait s'imaginer être un de ces monarques et parcourir les quatre mille kilomètres de ciel jusqu'à El Rosario. Elle dit qu'elle fermait les yeux et faisait comme eux : elle utilisait son petit ordinateur de bord à la fine pointe de la technologie pour trouver son lieu de reproduction rêvé. Aude t'apprend que pour se rendre ici, ces papillons se servent d'une horloge interne, dite circadienne. C'est-à-dire qu'ils s'orientent avec la position du soleil. Tout ça dans un si petit amas de cellules; il y a de quoi rendre les ingénieurs informatiques jaloux. Du moins, c'est ce que t'imagines.

Tu te rappelles ce jour où elle et toi avez pris la décision de partir. C'était à Montréal, sous le jet de la douche. Et cette autre fois, quand vous avez décidé de quitter Canmore. Il pleuvait dehors. Il semble qu'en présence d'une chute d'eau, Aude soit désorientée. Aude est comme un monarque; trop de rafales d'eau lui font perdre la tête. Constat inutile de ta part.

Et toi qui pensais que c'était quelque chose comme le magnétisme terrestre qui guidait les papillons. Tu ravales ta salive et figes, en admiration devant Aude. Cette fois en plus d'être belle, elle est savante.

- Lesco, quand j'étais pute, chaque jour entre deux clients, ben je consultais mon petit guide sur les papillons. Et quand un homme m'ennuyait, je repensais à eux, à leur vol prolongé, à leurs battements d'ailes qui ressemblent au son de la pluie. D'ailleurs, quand il pleut, ben moi je dis toujours qu'il tombe des papillons. Non mais j'arrive pas à m'en rendre compte, on est à El Rosario, la ville du Monde des Papillons, avec, sur sa page couverture, l'énorme monarque au repos, les ailes pointant le ciel! C'était pas un livre, c'était une bible pour moi. J'avais complètement oublié le nom de cette ville, El Rosario. Tu ne trouves pas que c'est un nom de ville qui ronronne, El RRRRRosaarrtrioo! On dirait presque le son d'un moteur d'avion. C'est un nom qui donne le goût de s'envoler, tu trouves pas?

Tu marches enseveli par tous ces monarques. Même si t'avais voulu prendre une photo, tu n'aurais pas pu. Les papillons se posent par centaines sur ton corps. T'es le Saint-François d'Assise des papillons, le capteur de vol, l'épouvantail fétiche des monarques. Aude t'apprend aussi qu'en venant ici, on débalance leur équilibre. Ça tu le savais déjà; partout où il passe, l'homme devient le pire des prédateurs, celui qui, à coups de carnages et de ravages, prétend vouloir améliorer l'état des lieux.

Pendant leur trajet jusqu'au Mexique, les papillons s'arrêtent toujours aux mêmes arbres, de génération en génération. Fidèle mémoire, ils ne se reposent que là où ils ont déjà mis les pattes. En te disant ça, Aude est dans un état d'éternité passagère et fait voyager l'intérieur de sa tête : la boîte crânienne est un lieu sûr pour une fille comme Aude, un endroit où il fait beau vivre. Alors, dans des moments d'euphorie contrôlée, elle part revisiter ses espaces intérieurs en solitaire.

Lors de ce moment passé à flirter avec les batteurs d'ailes, Aude est frappée d'une admiration sans bornes. De toute évidence, elle aime se faire corriger la vue par des clignements d'ailes.

En pleine métamorphose, l'état d'esprit d'Aude est un énorme jardin où viennent se poser des trousseaux d'images, des parcelles de paradis. Un jardin si grand qu'il arriverait à contenir tous les papillons du monde, cascade de couleurs et festival de pétales. Un jardin qui, en vrai, est un immense bouquet de vent.

Pendant quelques instants, tu n'oses plus bouger, à peine respirer. Par respect pour la vacuité mentale d'Aude. En la regardant se plaire à ne rien faire parmi ces milliers d'échantillons orangés, tu te dis qu'Aude doit être une cuisinière exceptionnelle; avec des petits riens, elle fait de grandes choses.

Dans un élan d'optimisme, Aude t'offre officiellement de concevoir un bébé ici. Elle dit que le lieu est tellement beau qu'elle aurait l'impression d'entrer en communication avec les papillons. Ce qui permettra de fabriquer un enfant qui aura des ailes. Elle se caresse le ventre sous son chandail et se convainc qu'une course vers la fécondité enclenchée dans un sanctuaire de papillons aurait quelque chose de magique. Ici, même sans être en ovulation, Aude est certaine d'être féconde.

Tu lèves les yeux en l'air, cherchant un refuge céleste. Puis tu ramènes tes yeux sur Aude.

Elle aurait beau être en ovulation, en admiration, en célébration mais pour ce qui est de la copulation, elle ne pourra pas. Parce que tu ne veux pas. Tu lui dis qu'en altitude, tes spermatozoïdes ont le vertige. Ce qui risquerait de faire un bébé anormalement laid avec un visage asymétrique et des mains disproportionnées. Cette fois, elle n'apprécie pas ton déraillement crânien; elle déboutonne son pantalon. T'es intimidé, Aude semble féroce ment décidée à faire un enfant.

- Arrête de déconner, moi je suis sérieuse. Ben allez, à table. Je veux un enfant. Là, tout de suite.

Aude n'a pourtant pas l'habitude de te donner sérieusement des ordres. Tu lui répètes alors qu'il n'y a pas vingt minutes, toi et elle étiez en train de vibrer de plaisir. Et là, t'as le

bambou qui en subit les contrecoups. C'est une contrainte organique. Utilisant ta voix douce, celle utile pour désamorcer les bombes conjugales, tu lui expliques que parce que tu vis comme un changement d'horaire ambulant, parce que tes journées ressemblent présentement plus à celles d'un clochard nomade qu'à celles d'un père, t'es pas en position de te reproduire.

- La position pour se reproduire, c'est pas un problème, j'en connais plein. Prends exemple sur les papillons. Eux, ils se reproduisent ben ici! Alors pourquoi pas nous?

C'est bien simple; les papillons, eux, font un cocon autour de leur bébé et foutent le camp. Et ça, pour toi, c'est inacceptable; les parents ne voient même pas l'évolution de larve à chenille et de chenille à papillon. Toi tu veux la voir cette évolution, en être témoin et, si possible, responsable. Dans la situation présente, ça te serait impossible d'assister au développement d'une vie.

- Aude, tu nous vois traîner biberons et couches dans le sac à dos?
- Salaud, quand tu m'as éjaculé dans le dos, tu savais ben ce que tu faisais, avoue, chien de ruelle!

Sujet clos, Aude est en beau fusil. Ses yeux lancent des obus dans tous les sens. Furieuse, elle t'envoie paître. Tu descends la montagne, quitte le dôme des sapins. Aude, loin derrière, est en éclat de rage. Elle ne peut se résigner à quitter ce lieu de reproduction sans s'accoupler.

Puis t'entends. Petit bruit, braillement étouffé. Ce doit être Aude qui s'éparpille en sanglots. Tu te retournes. Non, elle descend, posant furieusement le pied sur les épines de sapin qui jonchent le sol. Tu te convaincs que c'est une de ces mélodies inconnues de la faune mexicaine. Mais ça se clarifie, semble sangloter. Peut-être que ce sont des troncs qui craquent, se courbent, mais ça devient de plus en plus fort, comme un larmoiement interminable bourré de désespoir. T'en es rendu à penser que ce sont les nuages qui s'entrechoquent dans le ciel tellement tu n'as aucune idée de la provenance du son. C'en est

trop. Intrigué, t'attends Aude. Dans sa colère, elle n'entend rien, pas même toi qui lui demandes si elle perçoit cette longue plainte éplorée. Tu lui prends le bras, la force à te regarder. Ce ne sont plus des fusils qu'elle a dans les yeux mais des canons. Pointés vers toi. T'affrontes l'ennemi, lui parles.

- Aude, désolé d'interrompre ta session intensive de boudage, mais là, il faut que je sache si je suis fou.

Aude se décharge sur toi. Elle te dit que non seulement t'es fou, mais aussi, un crétin d'indécis qui attend un signe divin qui ne viendra pas. Elle te crie par la tête que faire un enfant c'est pas jouer à un jeu stratégique; le moment n'est jamais opportun, il y aura toujours une conjoncture économique défavorable ou n'importe quoi d'autre pour semer le doute. Mais c'est ça qui est beau dans l'acte de baiser pour se reproduire; provoquer le hasard. Aude veut un enfant. Et elle n'a pas de temps à perdre avec l'attente de conditions idéales. Selon elle, rien de plus; pour accoucher dans neuf mois, il lui faut simplement se mettre à quatre pattes dans cette forêt mexicaine pour que tu lui rentres dedans jusqu'à ce qu'un enfant prenne place en elle. Et la magie des lieux fera le reste. Elle te traite d'écoeurant et de bitte molle. C'est la première fois de sa vie qu'elle dit vouloir un enfant et elle se fait décliner l'offre. Inacceptable. Pour elle, il semble qu'elle vienne de mettre les pieds dans une scène d'horreur : un homme qui décline. Aude te dit qu'un beau matin, tu vas le regretter amèrement. Ses mots ressemblent à des crachats d'un cœur meurtri.

- Aude, écoute-moi. Deux secondes. Quand je te demande si je suis fou, c'est pour savoir si t'entends ce braillement. T'entends pas un chignement au loin. Écoute, on dirait que ça vient d'une bouche humaine, comme un cri de pleurs.

Elle tend l'oreille. N'entend rien. Te soupçonne alors d'halluciner, d'avoir encore un bourdonnement de papillons dans les oreilles. Pour Aude, t'as le cerveau qui bat de l'aile.

Tu continues alors à marcher, à dégringoler la pente. T'es pourtant certain qu'il y a un bruit distinct, un son louche rempli de détresse. Mais Aude ne l'entend pas. Elle fulmine sa rage et

traîne le fardeau de sa colère. Elle marche d'un pas lourd et reste loin derrière toi. Tu te dis que ce bruit, c'est peut-être simplement l'altitude qui te trouble les tympans.

Aude arrive en trombe. Grandes enjambées vers toi. T'as l'impression qu'elle vient te retrouver après quatre longs mois d'attente. Tu te retournes et lui ouvres grands les bras. Elle passe à côté de toi et s'arrête derrière toi. Le scénario de réconciliation était trop facile pour être vrai.

Ça y est. Aude l'entend, ton bruit bizarre. Elle dit que ça ressemble au son d'une voiture qui n'arrive pas à démarrer ou encore, au cri prolongé d'un animal dans le besoin. Elle gigote dans tous les sens, déborde d'un soudain enthousiasme. Surpris, tu la regardes s'activer dans tous les sens. Aude est convaincue qu'un animal réclame du secours.

Aude farfouille dans tous les coins, elle regarde derrière chacun des troncs, scrute les feuillages, tasse les amoncellements d'épines. Tu l'aides sans vigueur, juste pour satisfaire la curiosité qui, depuis tantôt, te traverse la tête. Et aussi, pour faciliter la prochaine réconciliation.

De plus en plus, c'est un pleurnichement que tu sembles entendre. Une plainte humaine. Aude se dirige droit vers la source, les jambes en l'air, elle court. T'aimes la voir dans cet état. Et là ça se clarifie trop, t'as presque l'impression d'entendre les larmes couler une à une. Il n'y a qu'un enfant pour faire un vacarme pareil, ça ne peut pas être autre chose. Au loin, tu vois Aude se pencher et crier un long, immense et irraisonné OOOHHHHH!

Elle a entre les mains un poupon, un petit enfant tout chétif. Pas plus d'un an. Elle hurle, te dit de venir la rejoindre. Tu vogues entre les arbres et la rejoins. Un tout petit moignon d'homme en larmes se blottit sur son épaule. Son visage se fissure de tendresse, Aude craque de partout devant ce petit en état de charme. Tête trop ronde, yeux foncés, le petit lambeau de chair semble arrivé de nulle part. Tout de suite, tu déroules la couverture autour du petit, espères y trouver un mot ou un message d'explications. Rien. Pas d'indice; le petit vermisseau est enrobé de mystère. Aude est furieuse, tu vas lui faire prendre froid, dit-elle.

Tout de suite, tu penses à la cote de la bourse que t'as entre les deux jambes qui baisse. Avec un bambin, Aude aura la tête ailleurs que dans ton bas ventre, t'en es certain.

- Bon, allez Lesco, on le ramène en bas. Il y a certainement quelqu'un quelque part qui va le vouloir. Sinon, ben, ils doivent ben avoir ça, les Mexicains, des orphelinats.

T'es surpris, Aude pense déjà à s'en débarrasser. Tu prends le petit dans tes bras. Tout de suite, il cesse de larmoyer, petite bête rassurée. Sa valeur boursière augmente à mesure que les secondes de silence passent. Son mutisme fait des intérêts dans ton estime. Aude vous regarde.

- En tout cas, le rôle de père t'ira vraiment très bien.

Sursaut de gouffre, hoquet d'abîme, le petit vomit sur ta chemise. Voilà pour ton rôle de père, penses-tu. Pour la première fois, t'as l'impression d'avoir le sort d'un être humain entre tes mains, d'être l'unique maître de l'avenir d'un être vivant. Tu t'imagines lui tordre le cou d'un seul mouvement de poignet. Puis non, l'échapper par terre. Et encore non, lui projeter la tête sur un tronc. Puis tu te raisonnes. Car tu commences déjà à t'attacher à ce petit sac de morve et de merde. Il pue, mais t'as le nez bouché. Il est lourd à porter, mais t'as besoin de te faire des muscles dans les jambes. Son visage ne t'est pas familier, mais t'aimes les inconnus. Il doit être le rejeton de quelqu'un d'autre, mais t'en as rien à foutre. De toute évidence, tu t'attaches de plus en plus.

- Viens, Lesco, on redescend. Il faut trouver une maison à ce petit orphelin. Mais quels parents nuls, t'imagines, Lesco? Ils n'ont même pas pris la peine de le laisser en ville, là où, au moins, on en aurait pris soin. En tout cas, une chose est certaine, ici c'était pour lui une mort certaine. Non mais tout seul au milieu de ces arbres. Et en plus, il doit faire ben froid la nuit. Pas de doute, le sanctuaire aurait été son cimetière.

Tu te dis qu'ici, accompagné de millions de papillons, la mort doit être beaucoup plus facile à apprivoiser ; l'idée de laisser ta peau ici te fait rêver en couleur. Et puis, tu te dis qu'avec les

années, ce petit rejeton rejeté serait devenu un compost du tonnerre. Juste à le regarder et tu vois bien qu'il ressemble à un vrai petit sac de vitamines. Il aurait sûrement pu être bénéfique pour la terre.

En redescendant, Aude vous regarde sans cesse. Il fait froid, alors tu couvres le petit chicot avec ta chemise tachée. C'est toi qui gèles, mais t'as un peu de poils sur le torse pour te garder au chaud, lui non. Aude met parfois sa main sur le crâne de l'avorton. Il braille à toutes les fois. Toi, tu souris. Parfois, tu t'arrêtes pour regarder le déluge sec des yeux du nabot que t'as dans les bras et tu vois des rafales d'affection dans ses yeux, une effusion crierde de douceur. Tout ça dans l'éclat d'une paire d'yeux à peine gros comme un bouton de chemise.

Par chance, elle semble avoir complètement oubliée la discussion passée. Puis elle ouvre la bouche, atteinte d'excédent maternel. Elle te demande pourquoi le printemps n'arrive que dans la nature et jamais en elle. Elle dit être jalouse de la singulière orchestration printanière qui permet à tous les arbres de bourgeonner, aux fleurs de pousser et aux larves de prendre leur envol presque simultanément. Aude te mentionne qu'elle voudrait accoucher en même temps que le printemps, comme ça, elle pourrait se sentir solidaire à la communauté organique formée par la nature. Aude te prend la main, fixe la cime des arbres et dit qu'elle veut participer à la prochaine symphonie des naissances. Ne sachant pas trop si elle est sérieuse, tu n'oses pas rire. Elle termine et te regardant droit dans les yeux.

- La mi-mai. C'est ben là qu'il nous faut un petit, la mi-mai.
- Tu sais Aude, ça me rassure que tu dises la mi-mai. Ça veut dire qu'il faut attendre encore huit mois, jusqu'en août. Et là on pourra reparler d'avoir un enfant.

Aude a rechargé les canons dans ses pupilles. Missile pointé sur toi, son regard te tient en joue. Tu te dis qu'au moins, ce n'est pas la guerre entre vous deux. Parce que la guerre, c'est seulement quand il y a des milliers de morts. Là, à plus de 2000 mètres d'altitude, ce qui

surgit c'est un conflit. Tu t'imagines que c'est la vue de tous ces papillons aux couleurs d'un champ de bataille sanglant qui lui a donné des idées d'affrontement.

T'arrives en bas, près de la route. Il faut marcher. Le petit dort dans le berceau de tes bras. Ce n'est pas Juan qui est au rendez-vous. Peu importe, c'est sa camionnette. Et l'homme devant le volant vous fait signe d'embarquer. Sur le chemin du retour, dans la boîte arrière de la camionnette, il se repose avec la sérénité des lagunes. Aude elle, se tient les jambes croisées. De toute évidence, ce soir elle te refusera le don chirurgical de ses caresses attentionnées. Chirurgienne, Aude a l'habitude de t'opérer le moral et de te le remettre à neuf, de te réanimer la routine avec le respirateur artificiel de sa bouche et le massage cardiaque de son entrejambe. Mais aujourd'hui, le germe humain que t'as dans les bras annule toute possibilité d'opération sensitive.

Retour à l'hôtel. Juan est à la réception. Aude s'empresse de lui demander, en français, s'il n'aurait pas une solution pour la petite larve, dont le visage reposé sur ton épaule paraît avoir la sensibilité picturale d'une Joconde. Juan est mystifié. Et saoul. Il explique à Aude avec une série de mimes, qu'à Anganguero, les enfants naissent dans le ventre des femmes, pas dans la forêt. Elle approuve fermement. Il poursuit en mentionnant qu'El Rosario est un lieu très mystérieux, qu'il est possible que là-bas, les enfants naissent dans la montagne. De toute évidence, Juan ne comprend rien à la situation. Aude s'impatiente et est incapable de lui parler. Elle ne connaît rien à l'espagnol. Tu lui adresses donc la parole. Lui aussi, connaisseur de papillons, te dit tout en faisant voler en éclats une série de postillons, que la longévité de neuf mois des monarques est la même que le temps de gestation d'un petit homme, comme celui qui fait des bulles de sommeil dans tes bras. Il a l'air de penser que ce que t'as dans les bras, c'est un papillon difforme. Vraiment, Juan devrait essayer les vertus curatives de l'eau de temps en temps, ça l'empêcherait de postillonner. Et surtout, de dire des bêtises.

Aude est désespérée, elle ne veut pas de fardeau humain dans ses bagages. Elle dit que c'est un embryon qui développera plein de maladies avec l'âge, que déjà, elle sait qu'il aura des problèmes de santé et d'insertion sociale. Parce que, dit-elle, il a trop côtoyé les monarques. Elle dit que la proximité de ces minuscules choses peut être fatale ; comme il se nourrit de

feuillage toxique, il devient par le fait même une bestiole empoisonnée. Selon Aude, s'il est nuisible pour le bétail et les oiseaux, elle ne voit pas pourquoi ce serait différent avec les humains. Elle conclue son exposé de spécialiste des lépidoptères en disant que si toute la faune évite les monarques, il faudrait peut-être faire pareil. Aude n'a pas de doute, après tout ce temps passé seul en compagnie des monarques, le petit marmot vermineux est sûrement contaminé. Toi, t'es plutôt fasciné par le fait qu'une si minuscule bestiole puisse imposer un si grand respect autour d'elle.

Elle te regarde en plein cœur et te traite d'imbécile, te dit que semer la terreur et la mort, ça n'a rien à voir avec le respect. Et elle repart sur son élan : elle te précise que c'est pathologique, que le petit aura, avec l'âge, les mêmes symptômes que les monarques. Selon elle, il n'y a aucun doute quant au danger encouru à le côtoyer. Elle l'imagine déjà avec un avenir sombre; pour elle, il y a peu de chance que le bambin devienne autre chose qu'un terroriste, un poseur de bombes ou un fabricant de peur. De toute évidence, elle le croit nocif. Pour elle, associer son avenir à celui du petit, c'est mettre les pieds dans une zone à risque.

Tu te grattes le front, dépassé par le raisonnement sans queue ni tête d'Aude. Tu la supplies de ne pas s'en faire, lui dis que même si, par malheur, la petite pâte de peau que t'as dans les bras avait contracté une maladie contagieuse, vénéreuse ou même stranguleuse et qu'il était vouée, par malchance, à un avenir criminel, peut-être qu'il pourrait, avec le temps, devenir un microbe bénéfique pour toi et elle. Tu lui demandes de le regarder comme il faut, de constater qu'il a plus les caractéristiques d'un petit rayon de vie que d'un microbe. Mais pour Aude, dès qu'il y a le mot microbe, il y a celui de bactérie, puis celui de germe et finalement celui de virus. Et, selon elle, un virus ça se propage et crée des maladies au moral de tout le monde. Elle est intraitable ; un périmètre de sécurité s'impose autour de la petite motte de sourire que t'as dans les bras et rien d'autre.

Juan, témoin de la scène, en profite pour s'ouvrir une bière sur son comptoir de réception. Il semble apprécier l'engueulade.

Tu commences à t'impatienter ; tu sais très bien qu'elle a peur que tu t'attaches à cet enfant qui n'est pas de toi et elle. Et elle, elle veut *son* enfant. Alors elle cherche des moyens de se débarrasser de l'indésirable respirateur naturel qui roupille dans ton creux de bras. Tu souris. T'émerveilles devant le sommeil de cet intrigant petit ovni échoué dans ta vie par hasard. Et tu relèves la tête, affrontant Aude. Pour toi, ça pourrait être une belle expérience d'élever un enfant tombé du ciel. Ça ressemblerait à une expérience biblique, la mise à exécution d'un signe divin.

Elle hoche la tête et tape du pied. Elle exige que tu lui foutes la paix avec tes connotations religieuses merdiques. Elle croit plutôt que t'as dans les mains un ramassis de cellules virales, rien de plus. Convaincue et enragée, elle insiste pour te dire que le petit a sûrement mangé des papillons alors qu'il était dans la forêt parce qu'il n'y a pas de preuve inverse. Le risque est trop grand selon elle ; s'il a ingurgité un de ces monarques bourrés de laitron vénéneux il ne faut pas prendre de chance. Et l'éliminer. Elle s'approche de la petite puce endormie, soupire et s'enrage à nouveau, te disant qu'il est peut-être en train d'avaler ses dernières bouffées d'air, ce qui lui faciliterait drôlement la tâche. Côté le petit de près, penchée au-dessus de lui, l'alarme danger semble clignoter à pleine vitesse dans les yeux confus d'Aude. Reculant d'un pas, elle dit que ta marchandise avariée expire peut-être en ce moment même. Tu la regardes s'inventer des idées sombres. Déjà, elle est prête à lui réciter l'extrême onction et lui trouver un lieu pour l'enterrement. Elle se demande où trouver des planches pour un cercueil. Et une pelle, il lui en faut une.

- Oui, il va nous falloir une pelle, ben demande à Juan s'il a une pelle pour l'enterrer, allez !

Aude te tape compulsivement sur l'épaule en parlant. Ses lèvres ressemblent à des ailes de libellules tellement elle parle rapidement. Tu la laisses continuer de tricoter son nuage, pelleter sa laine avec ses mots décousus.

- T'imagines si l'immonde petit vermisseau claque ici, on pourrait être accusé de meurtre, on est les derniers à l'avoir vu. Devant les yeux de Juan en plus ! Un casier judiciaire,

une interdiction à vie de quitter le pays, impensable ! Face au juge, Juan pourrait témoigner de notre culpabilité, dire qu'on est venu à Angangeo pour le trafic d'organes plutôt que pour les papillons, qu'en nous voyant arriver, il a tout de suite su, qu'il avait au départ des soupçons qui se sont avérés vrais par la suite. T'imagines, la prison au Mexique ? Les gardiens, qui enfin auraient la chance de mettre la main sur une femme blanche ? Pas de papier de toilette dans les cellules, c'est ben certain. La chaleur étouffante, il n'y a aucun doute. Les coquerelles, ça en tout cas, c'est pas pour moi. Je ne veux pas aller en prison, dis-lui à Juan, allez Lesco, pas une cellule mexicaine, pas moi !! Parle ! J'ai juste à penser à un jour d'incarcération pour me dire que la petite pieuvre aux tentacules vénéneuses que t'as dans les bras, ben elle devrait retourner d'où elle vient.

Cette fois, c'est Aude qui semble avoir le cerveau qui bat de l'aile. Elle est dans un état de panique grimpante. T'es convaincu qu'elle ne dit pas la vérité, qu'elle fait comme dans un film mal doublé où le remuement des lèvres du personnage ne correspond pas aux paroles dites. Aude veut un enfant de toi, c'est ce qu'elle essaie de te dire derrière un doublage labial mal réussi. Tu crois que c'est la raison pour laquelle, à défaut de la compassion pour tes ambitions paternelles avec le petit, elle a de la haine.

Juan, derrière son comptoir, se débouche une autre bière, écoutant les déboires conjugaux dans une autre langue.

Impossible de la calmer, Aude a l'humeur en pleine explosion expansive. Tu tentes de lui faire rendre compte de l'absurdité de la situation. Sans succès. Tu veux la raisonner. Pas moyen. Elle s'accroche à sa pensée ridicule ; le petit moignon mignon trouvé cet après-midi est, selon elle, vénéneux. Calmement, tu t'approches d'elle. Promptement, elle recule. Comme une bête sauvage menacée. Tu reprends à nouveau ta voix douce, celle utile pour désamorcer les bombes conjugales et tu lui pointes le petit. En lui disant que c'est un bébé, un orphelin qui, dans les valeurs parentales de deux actionnaires consentants, ne valait plus rien. Malgré le déversement mielleux de tes mots, elle fronce les sourcils. Tu poursuis en essayant de lui prouver que les deux concepteurs avaient simplement décidé de financer leur avenir

autrement. Alors ils se sont départis du fruit de leur investissement personnel. Et ils l'ont mis de côté. Toi et elle, chanceux, avez donc l'opportunité d'en hériter.

- Tu sais Aude, beaucoup de gens manquent d'intérêt pour le développement parental. On a le privilège d'en profiter. On a juste à le faire sans trop se poser de question....

Aude est à croquer, rouge de colère, elle ressemble à une pomme. Elle te signale qu'elle trouve ça répugnant quand tu parles comme un analyste financier de Wall Street. Elle dit qu'elle te parle d'un enfant, pas d'une vulgaire cote en bourse.

- Là ça fonctionne ! Aude, tu me rassures. Quand je t'entends dire le mot enfant à propos de ce lardon qui roupille sur ma poitrine, j'ai l'impression que ton mental est redevenu un lieu sûr après d'intenses bombardements. Je me trompe où la guerre est finie entre tes deux oreilles ?

Aude ressemble tout à coup plus à une majorette qu'à une guerrière, perchée en haut de ses épaules, sa tête n'a plus les allures d'une dynamite ; elle sourit et fait des ronds sur elle-même. Plus que jamais, Aude semble avoir oublié, en l'espace de quelques secondes, ses sessions de pilonnage ruminatoire. Lors d'une petite cérémonie de séduction, elle s'approche de toi, langoureuse, et te prend par le bras. Et te susurre à l'oreille la promesse de poser des mines antipersonnelles dans le lit ce soir ; elle veut passer une nuit à s'éclater avec toi. De son majeur, elle prend même le temps de caresser le dessous du menton du petit paquet de sourires que t'as dans les bras. Moment passager de complicité mielleuse où Aude saute subitement d'un état à l'autre.

Dans un élan paternel, tu lui dis que pour les prochaines nuits, il faudra que le petit ne dorme pas trop loin du lit. Tu veux pouvoir l'avoir à l'œil. Aude propose la douche. Tu refuses. Elle sourit et rajoute que ça lui fera du bien, un peu d'eau bouillante ; selon elle, il contient tous les ingrédients essentiels pour une bonne soupe : des os pour le bouillon et de la viande tendre pour la soupe. Il ne resterait qu'à trouver quelques légumes goûteux. Tu retiens ton rire, par solidarité pour le petit écrevisse que t'as dans les bras. À te voir résister, elle

s'esclaffe et te dit qu'il n'y a pas de problème pour qu'il dorme à côté du lit. Par contre, elle veut qu'au lit, tu y aies à fond avec elle ; elle a des nœuds à défaire dans la tête. Elle t'explique que pour elle, ça a ça de bon, le sexe : ça libère les tensions dans tout le corps. Ce soir, tu seras son os à gruger et Aude sera ta mine personnelle prête à exploser.

- Allez Lesco, on monte à la chambre. T'auras à peine le temps de déposer le petit lambeau de peau que je serai déjà en train de commencer à t'égorger le sexe.

Tous les trois vous quittez la réception de l'hôtel pour regagner votre chambre devenue, selon toi, cellule familiale. Juan, derrière son comptoir devenu bar, s'ouvre une autre bière, déçu de voir se terminer la scène de ménage palpitante à laquelle il assistait.

CHAPITRE V

TRIMBALLER UNE NOUVELLE PEAU

Jour 44

Le moustique pleure. Tu le prends et l'amènes sur le lit. Entre Aude et toi. Encore endormie, elle joue à cache-cache dans les couvertures, se perd dans le couloir multiple des draps. Elle ne veut pas entendre la petite crapule qui gémit. Tu le prends sur ton torse. Il se tait plus fort qu'il ne parlera jamais, silence complaisant. Aude peut sortir de son trou à draps.

Les yeux d'Aude versent leurs dernières gouttes de sommeil, peu à peu, elle se réveille. Ses paupières s'ouvrent timidement. Tu la regardes arriver langoureusement dans le jour.

- Tu sais, Aude, les hasards, c'est comme les journaux, ça arrive tous les jours à notre porte, mais on voit jamais qui les livre. Et cette fois, j'ai l'impression que le livreur de journaux, il s'est trompé. Plutôt que de nous donner les nouvelles du jour, là il nous a refilé un nouveau-né. C'est quand même drôle, non?

Pâteuse, Aude t'observe de son regard de crocodile. Elle place un oreiller derrière son dos s'assoit sur la tête du lit. Elle tente timidement de te sourire. Moment de silence. Puis, au bout de quelques secondes, elle te dit que pour quelques jours, oui elle trouve ça plutôt comique d'avoir en sa possession un enfant trouvé par hasard. Mais l'idée de devenir sa mère adoptive, ça ne lui plaît pas du tout. La discussion matinale s'annonce corsée; Aude te répète

qu'un enfant, ça se fabrique à deux, que ce n'est pas un colis non-réclamé qu'on amène avec soi pour décorer le cadre ennuyeux de sa vie. De plus en plus, son réveil se fait sentir. Non seulement son haleine est mauvaise mais son humeur aussi. Elle monte le ton et rajoute que la marmaille, ça ne tombe pas du ciel. Ça doit être macéré dans un ventre pendant neuf mois et après, une fois à maturité, prêt à sortir du caveau vaginal, il faut que ça échoue dans les bras des deux parents. Aude semble plutôt rigide dans sa conception du rôle parental; pour elle, être parent c'est autant fabriquer qu'élever un enfant. Aude fixe le petit dormeur sur ton torse. Et plutôt que de s'émerveiller devant la scène, elle conserve son air sévère :

- Il y a que la pluie qui tombe du ciel et j'aime pas la pluie. Alors, tu devines qu'il en est de même pour les enfants qui m'arrivent dans les bras par hasard...
- Aude, faute de voir arriver ce que tu aimes, essaie au moins d'aimer ce qui t'arrive. Ça te va si on l'appelle Nasdaq? Je trouve que ça fait amérindien comme nom.

Une tornade se lève dans le lit; Aude trouve complètement stupide que tu dises qu'une cote boursière ça sonne comme un prénom amérindien. Elle te hurle par la tête que Nasdaq, c'est un nom virtuel, sans chair ni os, que c'est un va et vent dans l'histoire du porte-monnaie des gens. Pour elle, s'il a un nom pareil, il devra porter le blâme financier de milliers de gens avant même d'être né, ce qui commence mal un avenir. Elle tourne en rage dans les couvertures, se trémousse de colère sur le matelas. Le petit, lui, garde les yeux fermés. Aude dit que la petite tache de peau blottie sur toi, s'il a Nasdaq comme prénom, deviendra une source intarissable de ruine financière. À peine quelques mois derrière la cravate et son nom a déjà sa place dans tous les journaux du monde, ça semble inconcevable pour Aude. De plus, elle est convaincue que si on lui donne ce prénom de demeuré, plus tard, tout le monde profitera de lui.

- Ben c'est ça, tant qu'à y être, Nasdaq, le prince des faillites! C'est vraiment nul comme prénom, tu trouves-pas? Et puis non, moi je ne veux tout simplement pas l'appeler, cette petite graine de gangrène. Comme ça, je vais être certaine de ne plus le voir. Parce que si je ne l'appelle pas, il ne viendra pas me voir, pas vrai?

- Aucun doute là-dessus.

Et, armé de ses draps et de ses charmes, elle revient à la charge. Nue, elle te parle sérieusement cette fois en te demandant pourquoi tu veux lui donner un nom pareil. Pour elle, la bourse, c'est strictement pour les adultes et les enfants n'ont rien à voir là-dedans. Elle semble presque avoir peur qu'un jour, avec un prénom comme Nasdaq, les gens viennent sonner à sa porte pour savoir leur avenir financier. Comme si le prénom lui donnait le titre de voyant en placements. Pour elle, un prénom c'est un rêve que d'autres ont fait pour toi, c'est loin d'être juste d'être des lettres qu'on racole pour faire officiel. Elle croit que pour cette vermine, Nasdaq ne peut définitivement pas s'appliquer. Et ce, pour deux raisons, premièrement parce que c'est une cause perdue de nommer un enfant pour quelques heures seulement, le temps que toi et elle partiez pour Morélia et deuxièmement, Nasdaq ce n'est sûrement pas la le prénom idéal pour un petit Mexicain. Ses seins ballottent quand elle parle. T'es plus dérangé par ses mamelons sautillants que par ses paroles. Et là, Aude revient à son délire du départ en disant que de toute façon, tu n'as pas de temps à investir dans un tétéux de biberons qui ne t'appartient pas. Elle veut vite faire les sacs à dos, se débarrasser du tas de problèmes compacté en petit amas de peau et partir à Morélia. Elle répète quelques fois le nom de Nasdaq en branlant la tête de gauche à droite, comme s'il s'agissait d'un mot qui désignerait une catastrophe.

Furieux, tu lui précises que tu ne parles pas de cote boursière mais de cote d'amour. Tu lui pointes le sourire contagieux et lui prouves que le petit a le béguin pour toi : tu fais une grimace et il ouvre les yeux pour te répondre par un rire complice. De toute évidence, tu lui fructifies le regard, ce qui te rend, selon toi, nécessaire à son développement.

- Tu sais Aude, Morélia c'est une grande ville, on pourrait y amener le petit, essayer de lui trouver une maison avec des gens pour prendre soin de lui. Tu sais, ici à Angangeo, on est au beau milieu d'une impasse, dans le berceau vide de la civilisation. Ici, tout ce qui pourrait répondre à un appel à l'aide, c'est de l'écho.

- Moi j'ai l'impression d'entendre parler un de ces agents mexicains du Parquet Fédéral de l'Environnement, un zélé qui est prêt à sacrifier son avenir pour la sauvegarde d'un seul papillon, alors qu'il y en a dix millions en danger. Des enfants laissés pour compte au Mexique, y'en a plein. Et toi, tu décides que c'est lui qu'on sauve. J'accepte le pacte, mais à une condition. C'est moi qui m'occupe de lui changer la couche, c'est clair?.
- Je saisis pas.
- Eh ben, de cette façon, je serai certaine que tout ce qu'il fera pour moi, ce sera de la merde à ramasser. Aucune chance de m'attacher si je ne l'appelle pas et je mets le nez là où ça pue! Combinaison parfaite de détachement. Ça me fera une pratique pour quand on en aura un à nous, moi j'ai jamais changé ça, des couches.

L'autobus jusqu'à Morelia. Nasdaq boit et apprivoise l'eau. Hydraté, il s'endort. Tu l'étends sur les deux sièges libres à côté. Aude pose sa tête sur ton épaule, tu sens son souffle comme la douceur d'un vieux linge usé sur ta peau, petit vent de confort. Air climatisé et film pour la route.

Débarquée, Aude est déçue. Trop d'étudiants et pas assez de sourires. À Morélia, tout le monde semble tracassé par un avenir fictif. Elle a l'impression malsaine que tous ces jeunes universitaires sont convaincus d'être le prochain président du Mexique. Toi, tu poses ton sac par terre, y appuies Nasdaq, enrobé dans la couverture comme le rouleau sous les centaines de tours de papiers hygiéniques, et vas jouer au soccer avec une bande de jeunes Mexicains. Aude crie et veut que tu reviennes, que tu cesses de t'amuser : maintenant t'as un enfant à ta charge. Et si tu souhaites qu'un jour Nasdaq augmente ses gains, il doit se nourrir tout de suite. Donc tu reviens.

Tu marches longtemps dans la ville. Le dos devient douloureux et Nasdaq, un fardeau. Aude, elle, augmente la fréquence des sourires à mesure que se multiplient les tremblements de fatigue dans tes bras. Chaque fois que t'arrives près d'un hôtel qui te semble décent, Aude te demande comment on dit orphelinat en espagnol. Comme tu ne lui réponds pas, elle dit que

vous allez trouver mieux plus loin. Pris en otage, tu marches et transportes tout le poids de ton avenir dans tes bras. Pas très lourd, mais contraignant.

Il semble que cette ville universitaire ait été bâtie avec des livres, tellement on en retrouve partout dans la ville. Aude est en furie, elle dit que près des deux-tiers des Mexicains sont illettrés et que toutes ces têtes sérieuses trimballant des livres sont en fait de la fausse représentation. Et que ça ne devrait pas se faire.

Tu traverses le Zocalo et remarques que tous les couples y viennent pour s'embrasser, se roucouler de longs mots. Une chambre d'hôtel te semblerait beaucoup plus propice à l'enjambement, mais au Mexique, bien souvent, le mariage s'impose avant le matage. Alors ils exhibent leur langue et se font des caresses alanguies. Sans jamais aboutir. Tu décides de tous les rendre jaloux et proposes à Aude d'aller au prochain hôtel, pour baiser. T'as hâte de poser Nasdaq et le sac.

- Mais avant, moi je veux qu'on se débarrasse du petit. Regarde tous ces couples qui s'enfoncent la langue dans le gosier, il doit ben y en avoir une qui veut éviter l'accouchement!
- Bon, Aude, on met les choses au clair tout de suite : je veux qu'on garde Nasdaq. Les meilleurs parents qu'il pouvait avoir, il les a trouvés. Et puis, tu sais, ça fera un grand frère en banque pour notre premier bébé.

Une fanfare joyeuse vient de prendre place dans le regard d'Aude, elle brille de satisfaction comme si elle venait de recevoir la promesse d'un avenir radieux. Elle te prend par le bras en sautillant; oubliant même la présence de Nasdaq. Elle semble marcher en soulier d'enfant tellement elle est heureuse. Ses yeux roulent en billes, cherchant à vue d'œil une affiche annonçant un hôtel.

- Alors tu veux! Toi et moi on va faire un bébé! Vite à l'hôtel, qu'on passe à l'usine, à la manufacture à bébé.

- Mais là, pour Nasdaq, c'est O.K si on le garde, je veux dire, on ne peut pas le laisser se faire dévorer par la famine mexicaine. Regarde ces yeux-là, on dirait deux empires en déroute. On a la chance de le sauver Aude, c'est pas rien.
- En tout cas, j'en veux un à moi, c'est le *deal*. Et on part s'installer à la plage. On aura une maison avec, au réveil, des poules et des vagues devant la face. N'importe où, mais moi je veux une plage. Et un bébé assemblé par nos deux corps.

La négociation a été plus facile que prévu. Tu jubiles à l'intérieur, t'as des ténors glorieux qui te font vibrer l'intérieur de la poitrine. Nasdaq est passé au conseil d'approbation. Ce soir, t'iras acheter les outils nécessaires à ton nouvel emploi du temps : un biberon et des couches. La nuit ne s'annonce pas, elle se prononce dans la langue d'Aude. Puis tourne et retourne dans sa bouche.

Mais cette nuit, tu as des problèmes avec le sommeil, un sérieux combat s'engage. Tu penses sans cesse à Aude, à son violent désir de devenir enceinte sans passer par l'intention d'être mère. Et ça t'attriste de constater qu'en matière de lien parental, elle est égoïste.

Jour 45

Matin lent, caresses lascives dans le lit. Nasdaq tente d'ouvrir les yeux mais ses paupières sont des mulets qui transportent une trop lourde charge de fatigue. Il s'endort à nouveau. Aude l'observe et dit que s'il y a un Dieu en ce monde, il est cruel. Tu lui réponds que c'est faux, que si Dieu il y a, il n'est pas seulement cruel mais aussi distrait. Parce que quelquefois, il oublie une personne. Et ça fait une vie heureuse. Voilà pourquoi le bonheur est rare. Aude est insatisfaite de ta réponse et continue de jeter un œil sur Nasdaq. Elle dit qu'il a une peau de la couleur du tabac, que ça tombe bien parce qu'à tout moment, il peut s'envoler en fumée, se faire réclamer par une maman éplorée, partir vers un orphelinat.

Tu détestes quand Aude fait des projections de séparation à propos du petit follicule affectueux qui dort près de toi. Tu répètes, bien lentement pour qu'Aude comprenne bien, que

Nasdaq est là pour rester. Aude semble tout à coup sourde. T'en profites pour lui dire que si la peau de Nasdaq lui fait penser à la couleur du tabac et bien la sienne te fait penser à de la fumée. Aude, couchée dans le lit, est sur un pied de guerre, convaincue que tu veux simplement défendre ton minuscule roi.

- Non Aude, c'est juste que je trouve que tu ressembles à de la fumée parce que t'es impossible à saisir. Mais ça me permet de t'interpréter facilement. Il faut juste être capable décoder ce que tu dis et une fois passée au scanner, t'es encore plus géniale.
- Bon, je m'attendais pas à un compliment; en tout cas, ce qu'il me faut retenir, c'est que je suis difficile à saisir, j'ai ben compris? Pourtant, moi j'ai l'impression que je suis plutôt ouverte au niveau...
- Mais là, Aude, je ne parle pas au niveau charnel, parce qu'à ce niveau, t'es une bombe qui me fait exploser le cœur en remerciements.
- T'as le cœur entre les jambes, toi?

C'est justement ce que t'essayais de lui faire comprendre; ses mots sont difficiles à saisir mais elle est facile à interpréter. Un peu comme la fumée des Amérindiens quand ils faisaient leurs signaux de fumée, Aude est facile à voir, le message de sa silhouette fait automatiquement parler l'instinct animal des hommes. Mais pour bien arriver à la saisir, il faut savoir décrypter ses rares signes d'amour. Ce que tu es capable de faire. Aude n'est pas d'accord. Elle ne voit pas en quoi tu aurais réussi à saisir quelque chose d'exceptionnel en elle. Pour elle, c'est simple, quand elle te suce, c'est parce qu'elle a la bouche tentée et quand elle baise avec toi, c'est parce que ça lui tente de se faire défoncer l'entrejambe à grands coups de plaisir. L'interprétation que t'as à faire n'est pas très développée; t'as pas besoin d'une formation en égyptologie et encore moins en décryptage de signaux de fumée pour la saisir.

Tu la regardes et aimerais avoir deux fois plus de lèvres dans ta bouche. Pour l'embrasser sur ses quatre récifs labiaux à la fois. Tu demandes à Aude et elle accepte de te prêter les siennes. T'as maintenant quatre lèvres en bouche. Le matin est bon, un délice naval.

- Mais là, Aude, quand on baise, tu le fais juste parce que ça te tente ou il y a une pincée d'amour là-dedans?
- À vrai dire, c'est surtout organique. Mais il y a quand même peut-être un léger soupçon d'amour.

Abasourdi par la réponse, tu prépares les sacs à dos en silence. Ce qui t'atteint le plus dans sa dernière réponse, c'est qu'elle avait l'air sincère.

Jour de transport. La route est longue, mais t'as beaucoup de déceptions à purger. La réplique assassine d'Aude te martèle le cœur tout au long du trajet. Après un procès silencieux, t'arrives enfin à destination. Uruapan. Ville indigène travestie d'un énorme centre commercial pollué par les néons. Tu veux vite bouffer, acheter un siège de bébé pour Nasdaq et quitter la ville. Il y a un autre bus à 22h. Tous les trois vous embarquez dans l'autobus. La route est trop sinueuse, t'as mal au cœur. Nasdaq aussi. Il vomit. T'aurais souhaité qu'il chie, Aude aurait été à son secours. Tu le nettoies et le berces. L'autobus tourne et tangué de droite à gauche, comme un navire dans la houle. T'as l'impression d'être la proie d'un trajet souffleur d'épaves, d'être le jouet d'une route qui fait chavirer les autobus aussi facilement qu'une tempête son voilier. Le visage de Nasdaq pâlit, il semble avoir ajouté un peu de lait dans le pigment de sa peau couleur café. Toi, avec ton teint blême, tu cailles littéralement dans ton siège. Aude elle, dort à poings ouverts : elle lutte avec tous ces petits sprinters dans son utérus pour atteindre l'ovule. À tout prix elle veut son ventre en montgolfière, gonflé par la chaleur maternelle.

CHAPITRE VI

L'APAISEMENT DU VOYAGE

Jour 46

Six heures du matin. Arrivée à Playa Azul. Rien d'intéressant. T'as l'impression que tous les trois, vous allez vous confondre à l'eau croupie des vases à fleurs, avenir stagnant qui ne ferait aucun doute : ici t'aurais l'impression de passer ta vie dans un hachoir à te faire décapiter le moral à coups de jours sans éclat et à passer la majeure partie de ton temps à pourrir d'ennui. Aude va à la *tienda* acheter quelques biscuits et un peu d'eau. Le soleil brûle d'impatience de monter en grade dans le ciel. Tu proposes de reprendre le bus. Un *chicken bus*. Jusqu'à ce qu'il y ait une plage décente. Nasdaq, spectre endormi dans ses couvertures, ne pose aucune objection.

Trente-cinq minutes d'autobus avec arrêts fréquents. T'es exaspéré. Aude, elle, voit et entend le fracas des vagues sur la côte, elle veut rapidement faire connaissance avec l'océan, y tremper pieds, tronc et tête. Sur le bord de la route, petite pancarte indiquant Marouata. Tu te lèves, prends Nasdaq et te diriges vers le chauffeur, lui dis que c'est ici que tu veux poser pieds. Un Mexicain aide Aude avec les sacs à dos. On vous regarde, comme si vous étiez trois marins quittant le navire au beau milieu de l'océan. Des intrigues se forment dans les regards. Aude fait battre son cœur au son des vagues lointaines.

Tu descends la pente en terre battue. Courbes avec la route. Tournes à gauche. Choc visuel; se dressent ici une vingtaine de maisons rassemblées autour d'un petit Zocalo. Des gens sur le portique, bercés par leur hamac, relèvent la tête à votre arrivée. Du haut de ses trois marches, le Zocalo semble abriter une dizaine d'adolescents qui se rassemblent autour d'une douteuse cigarette. Aude elle, se dirige à la source, là où on produit cette suite symphonique d'éboulements aquatiques. Un petit passage entre les cocotiers. Péniblement elle avance avec les deux sacs. Tu portes Nasdaq. Sur les jambes d'Aude se dressent des filaments de muscles qui te gonflent de fierté. C'est elle qui a les muscles et c'est toi qui en es satisfait. Et ça y est, l'avenir prend tout à coup la forme de ton regard, tes yeux sont trop petits pour tout ce qu'il y a devant toi.

Des maisons en chaux avec toit en feuilles de palmier, des *palapas* avec, à leurs troncs, des hamacs suspendus, une plage sans fin ni fond, des vagues à perpétuité, du sable en vrac et à la tonne, et, au loin, quelques rochers qui grattent les racines du ciel : t'as les yeux écartelés, mis en quartiers, en orbite autour des lieux. Déjà Aude est en course vers un bain salé. Tu restes avec les sacs et cherche un peu d'ombre pour Nasdaq. Assis, tu pointes tout ce que tu vois à Nasdaq, lui montres son futur terrain de jeu à ciel ouvert, son carré de sable surdimensionné, ses réservoirs à jus de coco encore dans les branches qui, comme des cloches hydratantes, sonnent au vent et tombent quand vient l'heure de la collation. Doigt pointé, tu lui désignes les pêcheurs affairés à une centaine de mètres, eux qui seront tout au long du séjour ici, tes grands pourvoyeurs d'assiettes poissonneuses. La voix éteinte, chuchotant dans son oreille en forme de coquillage, tu lui dis que s'amorce une romance aquatique, une épopée marine pleine de frasques et de sourires.

- Nasdaq, les jours seront comme des carillons qui annoncent la fête. Ici, il fait tellement chaud que les pendules suffoquent sur les horloges. Récurrente et éclaboussante mélodie océanique, la sonnerie du passage des heures sera toujours la même, les vagues seront notre clepsydre apaisant, notre sablier relaxant. Ici, le temps passe à côté.
- Gna gna bla bla

- Nasdaq, il va falloir que t'apprennes à parler. Tu sonnes comme un corbeau castré.

Aude est aux anges, la tête en eau salée, elle fait flotter tes yeux qui la regardent. Belle, elle te fait parfois regretter de ne pas être cannibale : jamais tu n'arriveras à te contenter de la mordre. Il te faudrait la croquer littéralement, pour qu'elle te passe dans le corps, voyage dans tes organes et fasse partie intégrante de toi. À ce moment, peut-être, tu serais rassasié d'elle. Mais encore, ce ne serait que plaisir passager, fusion d'un jour. Le lendemain tu serais vide, délaissé, affamé à nouveau. Il y a de ces moments où tu réfléchis et es déçu de ne trouver aucun autre moyen de consumer le désir qu'en ayant recours au sexe. T'aimerais l'absorber, l'avaloir, la digérer et enfin, goûter à quelque chose d'encore plus fort que le sexe : le cannibalisme amoureux.

Ce soir, toi, elle et Nasdaq dormez dans une tente plantée chez Honorato, un pêcheur de l'endroit. Pour trente pesos, tu as droit à une nuit sous son *palapas*. Pour 60 pesos, t'as accès aux hamacs et ça comprend les trois repas de la journée.

Jour 47

Aujourd'hui, c'est le premier jour de la nouvelle année. Et tu fêtes calmement : bières et bercement. Dormir dans un hamac, c'est passer la nuit dans une vague, se laisser tanguer par la marée timide du vent.

Jour 48

Matin tôt. Tu dors à côté d'elle. Parfois, quand t'es épuisé après une nuit à regarder filer les étoiles, tu dors tard en avant-midi. Aude déteste. Il faut s'occuper, remplir la journée, te dit-elle. Dans l'espoir d'en louer un, Aude part faire le tour des petits bâtiments en chaux qui servent de maisons. Tous sont près de la plage. Elle veut avoir la mer en pleine face quand elle se réveille, grande surface pleine de profondeur. Elle ne trouve pas. Alors il lui faut s'occuper autrement, commencer à bâtir les fondements de ses journées : elle cherche donc du travail. Évidemment, elle ne trouve pas. Ici on ne travaille pas, on pourvoit à ses besoins. Elle veut faire comme ces *mamitas* qui font les repas, tissent les hamacs, s'assurent du confort des enfants. Helena, la femme d'Honorato, lui propose d'aider. En échange, Aude lui

promet que le bébé qu'elle a dans le ventre va, un jour, lui pêcher le plus beau poisson du monde.

- Aude, qui te dit que t'es enceinte?
- Moi j'ai des antennes, Lesco. Des détecteurs de bébés dans la tête. Et là, ça sonne depuis au moins trois jours. Ben, à vrai dire, c'est pas confirmé. Mais en tout cas...
- Donc Nasdaq va avoir de la compagnie!
- Je dirais l'inverse, Nasdaq sera et restera le petit voisin, le hors-d'œuvre, si tu vois ce que je veux dire.

Tu te tais. Ne veux pas envenimer la situation. Et tu décides que demain, t'iras avec Honorato pêcher des poissons. Le plus gros sera pêché par toi, surtout pas par l'apprenti-bébé qu'Aude a peut-être dans le ventre.

Jour 49

Aude a déniché une *cabana*, frêle demeure qui ressemble à un hangar à vélo. Elle aime. Toi pas. Mais tu ne lui dis rien. Aude te surprend. Elle veut vivre ici, se bâtir une maison, se reconstruire une vie. Pour l'enfant qu'elle a dans le ventre. Elle ne parle pas de Nasdaq mais ça l'inclut, qu'elle le veuille ou non. Du moins, c'est ce que t'imagines. Ses seins, qu'elle dénude dans la *cabana*, réussissent à te convaincre de son hypothétique grossesse. Tu n'en as plus rien à foutre de ce toit en feuilles de cocotier, de ces araignées assez grosses pour manger des chiens, de ce matelas grouillant de minuscules mais tout de même menaçants prédateurs aux dards affamés : t'as en bouche des mamelons au miel, des bonbons à saveur de peau, des seins qui peuvent te faire oublier le pire des venins.

Tu reportes donc ton excursion de pêche au lendemain. Aujourd'hui, tu savoures le goût lent de l'alcool au goulot. Tu te dévisses la tête à coups de Corona. Parce qu'ici chaque État a sa bière et chaque bière a son état. Et la Corona, c'est la bière du pays, celle qui contient tous les

états à la fois. Tu te prélasses sur le sable, regarde Nasdaq tenter de marcher. Les vagues bougent en bruit d'écrevisses, fracassent la berge en douceur. Sur la plage adorée, le sable brûlant te semble être un énorme réceptacle à soleil fractionné en milliards de petits grains chauffants, amas éparpillé de braises. Tu te rafraîchis alors l'intérieur du cou avec de grandes goulées de Corona. Nasdaq lui, tente de faire les cent pas. Ses cent premiers. Au loin, Aude essaie de remédier à son handicap : elle veut étoffer la calvitie de son savoir sur la vie mexicaine, apprendre à développer son dévouement de future mère. Helena lui montre comment apprêter le poisson, les trucs utiles pour tenir maison, la familiarise avec une manière d'arriver à gérer convenablement le système véhiculaire d'une famille. Aude commence à t'effrayer avec sa fixation pour la famille; toi ce que tu voulais, tu l'as : un enfant. Pas Aude. Elle veut *son* enfant.

CHAPITRE VII

L'ENCYCLOPÉDIE DU QUOTIDIEN

Jour 50

Le soleil est encore au repos. Honorato vient cogner à ce qui sert de porte à la *cabana*. Le premier à se réveiller, c'est Nasdaq. Effet domino, Aude se réveille et c'est ton tour. Tu fais promettre à Aude de bien s'occuper du petit prince des crabes. De ne pas seulement lui changer la couche, de le nourrir au moins deux fois pendant ton absence. Endormie, elle fait oui de la tête. T'embrasses Nasdaq et pars rejoindre Honorato. Il est sur la plage en train de préparer les filets. L'aube commence à tisser sa toile colorée dans le ciel. L'embarcation que prépare Honorato te semble douteuse mais l'usure est aussi un gage d'expérience. Pendant les préparations, tu vois passer deux gardes armés sur la plage. Ici, à l'aube, au beau milieu de ce désert tropical, vêtus de noir.

- Ça, mon Lesco, ce sont les agents de la protection de la faune. Ils viennent pour s'assurer que personne ne déterre les oeufs de tortues. Parce qu'il faut savoir, c'est un mets excellent, des œufs de tortues, pas de doute.
- Mais là, il y a des tortues ici! Et ça fait quoi des tortues à Marouata?

Ça se fait manger. Il faut que tu saches que ce sont de vrais fossiles vivants, un trésor archéologique se cache dans chacune des tortues, ça c'est certain; ça fait des millions

d'années que ces animaux-là sillonnent notre planète. Et, comme nous, les Mexicains, on n'est pas très sensible à l'environnement, on bouffe les œufs. Faut savoir qu'on n'a pas été élevé avec ça, nous, des animaux en voie d'extinction. C'est quelque chose de tout nouveau pour nous. Il y a deux choses qui menacent les tortues de mer à Marouata : les hommes et les scarabées.

- Les scarabées! Mais là, comment un petit insecte peut en bouffer un plus grand?
- Toi, tu manges bien de la viande de bœuf! Mais dans le cas des tortues, c'est plus sournois; les scarabées déposent leur larve visqueuse dans les œufs. Une invasion intolérable pour les tortues commence à ce moment là. Comme ça, sans aucune permission ou autorisation, les scarabées mettent leurs œufs dans le nid des tortues! Et là, discrètement, le vrai carnage débute. Il faut que tu saches que la destruction d'un seul œuf sur la centaine pondue par la mère, modifie la température de toute la portée. Par effet de chaîne, ça provoque le pourrissement de tous les autres oeufs. Même s'ils ne sont pas encore nés, les petits sont assassinés. C'est ce que j'appelle un avortement écologique. C'est là qu'on remarque que la nature est bien en avance sur nos techniques apparemment modernes!

Et Honorato ose rire. Sa bouche ploie et son menton semble rebondir quand il rit, comme s'il avait un trampoline pour lui faire un affreux retour de mâchoire à chacun des éclats de rire. Avec lui, tu as l'impression qu'il faut tout savoir. Toujours, il veut que tu en connaisses plus sur la nature; tu es disposé à apprendre. Combinaison parfaite.

- Honorato, il me semble que là c'est triste d'avoir la possibilité de vivre si vieux et mourir si jeune, surtout si c'est à cause d'un minuscule scarabée. La tortue, ça me semble vraiment être un animal pour lequel c'est tout ou rien, une sorte de pêcheur d'extrêmes...
- C'est pas tout, c'est aussi un animal très capricieux, pas de doute. L'éclosion des œufs se fait seulement la nuit. Pas de témoin. Parce que le soleil, trop puissant, les déshydraterait avant qu'ils n'aient le temps de rejoindre la mer. Ah! Si tu voyais le spectacle, une vraie

scène de marathon juvénile. Des centaines de tortues qui partent à la course jusqu'à la mer, avec la seule lentille de la lune pour filmer tout ça. Bizarre, mais à chaque fois, j'ai l'impression de voir l'intérieur du ventre d'une femme, d'être le spectateur privilégié de la course des spermatozoïdes vers la fécondation de l'ovule. Très peu de tortues s'y rendent. Comme les spermatozoïdes, le taux de réussite est très bas : seulement trente pour cent se rendent à la mer. Et de ce petit nombre, un maigre un pour cent va vivre jusqu'à l'âge de la maturité sexuelle. C'est triste d'en perdre autant mais en même temps, ça nous fait sentir moins coupable de manger les œufs. On se dit que de toute façon, celui qu'on mange, il n'aurait pas survécu!

- Mais dans ce cas là, tu peux me dire pourquoi ces agents de la faune ne remplaceraient pas leur mitraillette par un cerveau? Je veux dire, il me semble que ce serait simple d'aider les petits bébés tortues à se rendre à la mer, ça triplerait les chances.
- Ah! Mon cher Lesco, tu connais mal la nature! Je t'ai dit que les tortues étaient capricieuses. Eh bien, je dois aussi t'avouer qu'elles sont très complexes. Parce que même si des bénévoles voulaient aider les petits à se rendre à la mer, ceux-ci seraient voués à l'infertilité et assurément, à la mort. Pas de doute là-dessus. Parce que les tortues, quand elles naissent, elles doivent sentir le sable sous leurs pattes, pour après, retrouver leur chemin. Sinon, c'est foutu. Toute leur vie, elles pondront au même endroit, et ce, trois fois par année. Alors il faut que tu comprennes qu'évidemment, elles doivent identifier clairement l'endroit où elles voient le jour si elles veulent revenir y pondre. Ce qu'elles font méticuleusement avec leurs pattes.
- Non mais là, c'est insensé cette affaire, tous les animaux qui viennent baiser au Mexique sont obligés de revenir au même endroit toute leur vie! Les monarques aussi se posent sur les mêmes arbres que leurs ancêtres quand ils émigrent au Michouacan, c'est ce qu'Aude m'a appris, il y a quelques jours. Là, avec toutes ces histoires de reproductions aux mêmes endroits, je suis en train de me dire que si elle tombe enceinte parce qu'on a fait ça dans les toilettes d'un restaurant mexicain, il va falloir revenir concevoir tous ses frères et sœurs au même endroit!

- Eh bien, oui, les monarques et les tortues mexicaines sont des animaux fidèles à leurs racines, peut-être même des frères ancestraux! La tortue, comme le monarque, revient toujours pondre là où elle est née, comme si elle avait besoin d'une marque de fraternité avec ses ancêtres. Elle ne pond que là où sa généalogie a vu le jour. Et pour reconnaître la plage qui l'a vue naître, comme je viens de te le dire, il faut qu'elle foule elle-même, qu'elle s'imprègne de l'empreinte indélébile du sable où ses parents et arrière-grands-parents ont pris leur première bouffée d'air. Tu sais, c'est quand même beau, elles doivent mériter leur vie dès la naissance, lutter pour leur survie dès les premières minutes de la mise au monde. C'est pour ça qu'elles sont souvent centenaires, parce qu'elles le méritent. Je me demande si elles héritent de la mémoire de leur ancêtre.
- Je pense que là, Honorato, tu confonds tortues et Super Héros!
- Bien quoi, ce serait possible, elles sont tellement compliquées! Tout le monde dit qu'une tortue c'est paresseux et lent. As-tu déjà imaginé traîner une carapace qui fait plus de cinq fois ton poids? Sûrement pas. Les tortues ne sont pas fainéantes, elles sont ambitieuses et fonceuses, elles sont comme des forcenées courageuses. Emprisonnées par leur corps. En fait, c'est juste qu'elles accomplissent tous leurs gestes avec soin et n'utilisent jamais la brusquerie. Selon moi, c'est un des rares animaux qui sait toute l'importance qu'on doit accorder aux détails. Tiens, par exemple, sais-tu comment est déterminé le sexe des tortues? Il faut que tu le saches!
- Là, je le sais pas.

Sur ces mots, tu t'accotes sur la barque et vois le monde tel que tu es : myope. Tu te rends compte que t'as le regard qui souffre d'un manque de profondeur; pour toi, le monde, c'est ce qui encombre ta route, ce qui se trouve dans ton chemin quand tu enjambes le jour. Alors que pour Honorato, le monde, c'est ceux avec qui il partage l'air. Deux mondes parallèles. Main posée sur le rebord du bois, tu regardes sa silhouette potelée se découper dans le décor matinal.

- Ah! Lesco, t'es chanceux de pas le savoir, j'aimerais ça être à ta place. Parce que c'est tellement une histoire incroyable que j'aimerais la réentendre pour la première fois. Il faut que tu saches que c'est une chose aussi insignifiante que la température d'incubation des œufs qui décide du sexe. Et oui, si c'est plus de trente degrés Celcius, c'est une femelle. Si c'est moins, c'est un mâle. Moi je fais toujours des blagues à Helena à propos de ça. Je lui dis que c'est dans la nature, les femmes ont besoin de plus de chaleur humaine que les hommes, que c'est pour ça qu'elle veut toujours venir minauder. Quand elle vient se coller, j'aime bien la faire enrager en lui disant que c'est une particularité de la génétique féminine, se coller. Et je lui donne presque toujours l'exemple des tortues. Chaque fois, elle rouspète. Maintenant, il faut absolument que je te parle de mon père qui était un grand mangeur de tortues. Alors là, pas de doute là-dessus! Il les chassait, ou plutôt, les cueillait. Il a même travaillé à l'Île aux Oiseaux pendant deux ans, à l'usine de transformation des tortues. Puis un an à Campeche, dans une usine semblable. Ça fait bien dix ans qu'ils ont mis les clés dans la serrure mais avant ça, c'étaient deux usines très rentables. Mon père savait tout sur les tortues, mais il y a cinq ans, il s'est fait prendre. Le pauvre, il est mort avec une amende faramineuse à payer et un procès avec risque d'incarcération pour quinze ans sur le dos. Comme une tortue dont la carapace serait trop lourde, il s'est écroulé sous le poids des pressions judiciaires. Et en est mort. Paf, comme ça. Je trouve qu'il a bien choisi son temps pour mourir, c'aurait été triste de le voir dépérir derrière les barreaux d'une prison. Et ça nous aurait fait toute une route à faire, on aurait dû déménager à Morélia pour aller le nourrir. Là-bas, on n'est pas dans ces hôtels cinq étoiles avec savons, serviettes, repas, salle d'entraînement et téléviseur où, pour faire taire l'opinion générale, on cache le confort des prisonniers derrière une serrure à toute épreuve. Vraiment pas! Les prisons ici sont loin de celles que vous avez en Amérique, pas de doute. J'en ai entendu parler, tu sais, de vos cellules confortables, j'ai un ami qui croupit dans une prison canadienne. Et il est nourri, logé et a même accès à des cours. La preuve qu'il est bien traité, j'ai reçu deux lettres de lui! Un prisonnier qui peut envoyer des lettres, non mais c'est juste au Canada qu'on peut voir ça! Il disait, dans une de ses lettres, qu'il était en meilleure condition que quand il vivait dehors. C'est pas des prisons que vous avez au Nord, c'est des centres de rétablissement psychologique.

Parce que là-bas, tout le monde pense qu'on peut réhabiliter un criminel. Pas ici. Un criminel, ça doit être éliminé, mis à l'écart. Mais dans vos prisons, vous pensez plutôt qu'en leur donnant un traitement d'honneur, vous arriverez à fortifier leur dignité. Il faut avouer que c'est un stupide espoir perdu! Et après, vous faites quoi avec? Vous les relâchez, c'est bien ça? Ça fait qu'on renvoie les mêmes assassins dans la société, mais cette fois, ils ont une dignité. Et le résultat est le même pour tous : un échec, avoue, c'est ça hein?

Pieds nus dans le sable, tu regardes le soleil s'élever dans le ciel, comme s'il avait été pressé de quitter la nuit. Le jour arrive peu à peu. Tu regardes au loin puis constates qu'Honorato a le regard fixé sur toi, attendant une réplique de ta part.

- Bon, là, Honorato, premièrement, c'est pas le cas de toutes les prisons. J'aimerais aussi te rappeler qu'un criminel est un homme malgré ce qu'il a pu faire et qu'il a droit à une certaine condition de vie acceptable. Deuxièmement, c'est de ton père qu'on parlait, il lui est arrivé quoi au juste?
- C'est bien vrai, alors où j'en étais au juste? Ah oui, la prison de mon père. Je ne voulais pas aller vivre à Morélia, la capitale, juste pour le nourrir incarcéré. Mon père, c'est pas un animal de zoo. Et il le savait. Alors il a choisi une mort plus tôt que prévu.
- Là, tu veux dire qu'il s'est suicidé?
- Aucun doute là-dessus. Un des seuls suicides connus du Michouacan depuis les cinq dernières années. Les gens en ont beaucoup parlé à Marouata mais moi, j'approuve totalement sa décision. Et puis, ça me fait drôle que tu sois un Canadien parce que mon père adorait les fous de bassan. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Et comme j'en ai beaucoup entendu parler et n'en ai jamais vu, je me dis que c'est à ça que ressemble un oiseau du Canada : à toi. C'est juste qu'il te manque un peu de plumes...

- Très drôle. Mais là, tu parles des oiseaux de l'Île Bonaventure? Comment ça, tu les connais? C'est un des secrets les mieux gardés du Québec.
- Eh bien, tu sauras que la prochaine fois il va te falloir garder tes secrets mieux que ça, mon jeune; ils viennent chaque année se confier au Mexique, tes supposés trésors cachés. Pas de doute, ils viennent glisser quelques mots aux gens de Campeche, à toutes les années, juste avant qu'on jette les calendriers, en décembre. C'est des drôles d'oiseaux, les fous de bassan. Pour eux, il paraît que le couple est primordial. Dans une foule de dix mille fous de bassan, le mâle va toujours retrouver sa femme, sans jamais se tromper. Du moins, c'est ce que mon père me disait. C'est fou, non! Quand même pas facile, il paraît qu'ils sont tous blancs et pareils... Il faut que tu saches que même si on en a jamais vu, ce sont de vrais exemples pour moi et Helena, des oiseaux très fidèles. Et quand mon père travaillait à Campeche, il adorait les regarder. Il disait que ça lui donnait une raison d'être fidèle à ma mère, que si les animaux sont capables de l'être, alors les hommes aussi. Il avait remarqué que chaque fois que le mâle partait chercher de la nourriture pour les petits, quand il revenait, il consacrait ses premières minutes à la mère. C'est mignon, non? Les petits affamés attendaient alors que le mâle embrassait sa femme. Il paraît que leurs baisers ça ressemblait à de l'escrime qu'ils faisaient avec leur bec. Doux moment intouchable consacré aux retrouvailles. Toujours, mon père me racontait qu'il fallait prendre exemple sur les comportements de la nature pour être équilibré, qu'il voulait, lui aussi, consacrer le meilleur de son temps à ma mère. J'ai entendu dire qu'il passait des heures à les regarder, les fous de bassan, même épuisé par ses journées de travail à l'usine de transformation. Il allait s'asseoir sur le rampant au bord de l'eau. Et là, il s'offrait ce qu'il appelait un festin plaisir : il plongeait l'œil dans ce grand bassin d'oiseaux aux couleurs de nuages javellisés. C'est quand même drôle, non? Comme je te l'ai dit, c'était quelqu'un qui s'inspirait beaucoup de la nature, mon père. Un homme qui avait un respect immense pour tout ce qu'il ne comprenait pas.

Cette fois, ce n'est plus le soleil que tu regardes mais le ciel. On dirait qu'il s'ouvre, déchire la nuit et laisse le jour se répandre à grandes coulées de soleil. Pour toi, la vie à ce moment-ci, c'est ce qui se passe pendant qu'Honorato parle.

- Je trouve ça plutôt drôle que tu me parles de fous de bassan. Est-ce que tous les animaux viennent au Mexique pour se reproduire où c'est seulement ceux dont on me parle? Là, je commence à me dire que c'est un pays, disons, fertile; je t'ai déjà dit qu'Aude est, elle aussi, en admiration folle devant les monarques.
- C'est tout simplement normal que des papillons qui traversent des continents entiers aient droit à une telle admiration. Alors pour ce qui est de l'admiration des monarques, je suis en tête de liste! Quand j'en vois, ça me fait toujours rire d'imaginer que les taches rondes et noires sur leur dos sont des trous de balles laissés par des chasseurs de canards étourdis du Canada!
- Mais là, j'avoue que c'est peut-être le cas, à défaut de trouer le ciel, les chasseurs percent des ailes de monarques...Eh bien, le monde est drôlement fait, tu sais, Aude est une énorme fanatique des monarques, et ils font le même trajet que les fous de Bassan! Moi qui croyais qu'on faisait un trajet inusité en se rendant au Mexique, je me rends compte qu'il y a des batteurs d'ailes qui y sont passés bien avant. Mais là, pour en revenir à ton père, tu ne trouves pas ça contradictoire de prêcher pour une harmonie des éléments naturels et en même temps, de travailler dans une usine de transformation des tortues?
- C'est justement pour cette raison qu'il a si bien accepté son sort. C'était, selon lui, un juste retour des choses; il avait trahi la main qui le nourrit, alors il méritait la mort. Il s'est donc lui-même imposé son jugement.

Ça y est, tu pousses la barque. Y embarques, manœuvres un peu avec les rames. Honorato te laisse faire, il semble sonder tes aptitudes de pêcheur. Puis le moteur démarre. Direction loin.

Océan Pacifique. La plaidoirie émouvante de la mer te pousse à un verdict : t'es libre. Ici, aucune trace du désordre des herbes fouettées par le vent ni du fouillis des villes domptées par le chaos; tout est lisse, luisant comme une carrosserie neuve. Honorato lance les filets. Toi, t'as l'impression d'avoir une tête bien à toi mais qui s'envole à mesure qu'Honorato te

parle. Il t'amène là où tu n'aurais jamais pensé, dans les mystères de la nature où autrefois, tu n'aurais pas crû bon gaspiller l'effort d'un seul neurone. Mais là, t'es complètement ébranlé, mystifié par le manège astucieux qui anime la vie animale telle que racontée par Honorato. Grâce à lui, t'as des ailes dans la tête.

Pendant quelques instants, tu plonges le regard dans la ligne d'horizon, là où ciel et mer se superposent, comme les couches de saveurs différentes d'un Jello.

- Alors là, Honorato, c'est quoi les poissons qu'on doit espérer?
- Ici, c'est le huachinango, le vivaneau rouge, le brochet de mer et parfois l'espadon. Mais les espadons, c'est rare. Il faut que tu comprennes qu'ici, on n'est pas à Campeche, on pêche ce qu'on trouve. De toute façon, ce qu'on veut, c'est se nourrir. Moi, je pêche simplement parce que j'aime ça retirer quelque chose de l'océan. Aussi, parce que j'aime le poisson. À chaque fois que je remonte le filet, j'ai l'impression de mettre la main dans un sac à surprises. Pour moi, la mer, c'est le ciel à l'envers. C'est juste que cette fois, on a accès à ce qui se passe de l'autre côté des nuages. Si on a de la chance, quand la mer est calme comme aujourd'hui, on peut voir le ciel s'y refléter. Alors je me dis toujours que je pige un peu du secret des grandeurs. Je suis certain que toi, le petit *blanco* des villes, tu t'imagines qu'un poisson, ça naît dans un congélateur et ça meurt dans une poêle, allez avoue! Et bien je vais te dire la vérité : les poissons naissent dans ta tête. Parce que si tu décides que le thon est né dans le réfrigérateur au marché du coin, tu iras voir, tu le trouveras et tu te diras : ben, c'est là qu'il est né. Et si tu choisis de penser qu'il prend sa première bouffée de vie dans le Pacifique, tu viendras voir avec une barque, tu poseras ton filet puis tu vas attendre. Beaucoup de temps. Faut être patient pour savoir la vérité. Et là, tu vas relever le filet et te rendre compte qu'il y a des poissons dedans. Et il y a d'autres personnes, des écologistes attardés, qui disent que les poissons, ils ne naissent pas pour être vus. Qu'en fait, ce sont des passagers clandestins que l'homme n'aurait jamais dû découvrir, qu'on viole le mystère des grandes surfaces et qu'un poisson, c'est fait pour fendre l'eau, pas pour se faire ouvrir le ventre par une bande d'affamés. Moi, je pense plutôt que s'il y a des poissons, c'est parce qu'il y a de l'eau et que tant qu'il y aura

les océans pour naviguer, ça veut dire qu'on a le droit d'aller chercher son trophée au fond. Parfois au péril de sa vie. Parce que quand l'eau des mers exhibe sa houle, tu deviens un esclave de ta propre chance, pas de doute là-dessus. Tu ne peux pas lutter contre ce que j'appelle les grandes secousses intestinales. Impossible! Quand les vagues s'enragent, tu dois te prosterner et suivre le seul chemin qui peut t'être utile : celui du rivage. Si je te dis que pour moi, la mer, c'est comme un bananier, vas-tu penser que je suis fou? Dans les deux cas, il faut attendre longtemps avant d'y recueillir quelque chose. Pas de doute, c'est long, patienter après un bananier! Mais comme la pêche est plus risquée que l'agriculture, le trophée arrive plus rapidement, c'est logique. On met son filet et en l'espace d'une journée, on a de quoi manger. C'est la juste répartition des éléments, l'équilibre des sources alimentaires. As-tu déjà vu un bananier qui, en une journée, te donne de nouvelles bananes? Si c'était le cas, plus personne n'irait pêcher. Mais là, on alterne. Et avec les poissons, on doit, en plus de faire l'effort d'aller les sortir du fond de l'eau, les cueillir dans leur royaume sous-marin. C'est risqué! Chaque fois qu'on pose son cul dans une barque et qu'on part conquérir le large, on risque sa vie. Et là, si tu as le malheur d'être pris dans une grande secousse intestinale, tu risques pas mal plus de finir bouffé par les poissons que d'en savourer un. Pas de doute, c'est dangereux de pêcher. En tout temps, quand on pêche, on flirte avec la noyade. Pas quand on cueille des bananes.

- Oui mais là, Honorato, tu oublies que les poissons, avant de venir dans ton filet, doivent grandir. Ça prend du temps avant qu'un poisson soit assez gros pour être pêché, non? En tout cas, sûrement plus que ça peut en prendre à un bananier pour se garnir de bananes...
- C'est pourquoi je te dis que l'océan, c'est le ciel à l'envers. Il y a un dieu qui se cache dedans et qui, à chaque fois, nous donne de quoi manger. Allez, pourquoi tu penses que les vivants comme nous ne peuvent pas rester sous l'eau, allez, dis-moi Lesco?
- Sais pas.

- Eh bien, je vais te le dire, moi. Parce que tout ce qui meurt doit aller sous l'eau. Tous ces cadavres qu'on enterre à tous les jours dans les cimetières, ils se retrouvent toujours emportés par une rivière souterraine, une nappe phréatique ou une source interne. Ce sont les veines de la terre, mon cher Lesco, pas de doute. Ils amènent tout ce qui est en route vers la décomposition dans le cœur du monde: l'océan. Et quand on meurt, tu sais qui on rencontre? Toutes les religions le disent, il y a un dieu qui nous attend à notre mort, une présence divine pour nous accueillir dans l'autre monde. Eh bien, si tous les morts se rassemblent dans l'océan et qu'un dieu doit les rencontrer, il est où le dieu, hein, il est où?
- Dans l'océan?
- Bravo. Tu viens de comprendre comment le Royaume de Dieu a réussi à rester secret après toutes ces années. Allez, remonte le filet. Fais attention.

Le soleil est un œil de vitre chauffant qui ne cesse de te regarder, te viser de son faisceau brûlant. La chaleur commence à te ravager le corps. T'as l'impression qu'une couche de glaise séchée recouvre ta peau, que ça craquelle quand tu fais un mouvement : t'es un morceau de beurre dans une poêle. Et tu n'as aucune idée de la façon de remonter un filet de pêche. Tu t'y prends mal et Honorato est hilare. Tu perds des poissons, mais gagne son rire. Son menton affreux rebondit à nouveau.

En tirant le filet, t'as l'impression d'opérer la mer, de lui scier la peau et lui sortir les entrailles. Une dizaine de poissons visqueux sautillent dans le filet, comme des tripes qui émergent d'un corps fendu en deux. À cet instant précis, le filet t'apparaît comme un scalpel qui éventre l'océan et fait de toi un chirurgien trafiquant d'organes, un monstre qui retire des éléments vitaux et les revend à d'autres. T'es dégoûté par l'opération, mais Honorato lui, semble fier des prises.

- Oh génial, des huachinangos! C'est la crème des poissons. Regarde! C'est comme si on venait d'extirper des repas santé du fond de l'eau. Parce que les huachinangos sont des

poissons qui parcourent de très grandes distances, ce sont les athlètes du monde marin. Pas de doute, ça va être bon en bouche. C'est pas la chair qu'on mange de ces poissons-là, c'est la santé! Et regarde comme il faut, celui-là, celui qui abdique et cesse de gigoter, eh bien on voit ses dents inférieures. C'est typique des huachinangos, ça et leurs minuscules yeux rouges. Ça leur donne des airs de petits monstres, tu ne trouves pas? Il faut savoir que ça peut vivre jusqu'à 50 ans un poisson comme ça. On vient peut-être de pêcher un vieillard, un poisson plus vieux que toi!

- Ça me donne l'impression d'être un cannibale quand tu dis ça, Honorato. Quand je vais manger un huachinango, là, par ta faute, j'aurai l'impression d'avaler un tas de rides plutôt qu'une chair tendre.
- Pour être tendre, t'as pas tort, cuit juste un peu, servi dans une assiette chaude, pour ne pas que le poisson s'émiette. Parce que, sinon, il est trop tendre! Nappé d'un filet de salsa au beurre avec un zeste de lime, ça devient un grand-père qui fond sous la dent! Savoureux! Allez, prends l'avant du bateau, moi je tirerai sur l'arrière. Il faut faire voir le jour à toutes ces merveilles des bas-fonds.

À votre arrivée, il est tard, le soleil approche du zénith. Honorato étend comme il faut les poissons sur la plage et s'assure que la barque est en sécurité, bien échouée. Puis il te dit de tout laisser en place, que les femmes viendront s'occuper du magot. C'est l'heure du hamac. Jusqu'au repas. Aude court jusqu'à toi, elle sautille partout, barbouille le sable de ses petits pieds nus. T'en veux plus; dès que tu vois de la nudité sur elle, même si c'est juste les pieds, t'aimerais qu'elle la revête de partout. Elle t'embrasse, te dit qu'elle aime le village, qu'Helena va réussir à faire d'elle une véritable maman. Nasdaq est au loin, en train de jouer à l'architecte raté. Il tente de construire un château de sable sans château. Que du sable qui lui glisse entre les doigts. Il veut se lever, venir à ta rencontre. Quelques pas puis un repos forcé par une chute. Tu l'appelles à grands cris d'encouragement. Aude, elle, lui tourne le dos et se jette sur toi, t'englobe de ses bras, de ses baisers contagieux. Le reste de la journée, tu patientes l'arrivée de la nuit, t'attends qu'elle déploie sa couverture tissée d'étoiles brillantes.

Jour 51

Tu passes la journée avec Nasdaq. De plus en plus, t'as l'impression qu'il est un trait d'union entre toi et Aude, qu'il sépare deux éléments qui, normalement, forment un tout. En réalité, il sert d'intermédiaire entre vos deux corps. Pour elle, avoir un enfant, c'est y mettre du sien et du chien dans la conception, ce n'est pas de ramasser un trésor qui traîne dans une forêt du Michouacan. Elle a cette idée tenace qu'accoucher, c'est mettre au monde le dividende des avoirs de deux personnes. C'est certain, selon elle, Nasdaq c'est une entaille à la multiplication des chairs. Elle le voit comme un déficit maternel, celui qui creuse son attente. Comme si son budget de tendresse était limité, elle préfère ne pas trop s'investir dans sa relation avec Nasdaq.

Jour 55

T'as trouvé comment meubler ta journée. La pêche avec Honorato. Ça t'occupe et te donne à manger gratuitement. Et ça te permet de prendre congé des humeurs d'Aude. La vie ici commence à t'ennuyer. Mais Aude est tellement plus jolie avec ce teint bronzé, elle a l'air d'une croquette dorée, d'un mets raffiné qui goûte le ciel. Tu craques et apprends à y rester.

Jour 56

Sourire en coin, tu regardes Aude : mains dans la merde, elle ramasse les déchets du dépotoir intestinal de Nasdaq. Il pue. Ça lui donne des raisons de plus pour ne pas l'aimer. Toi, tu pars pêcher de nouvelles histoires avec Honorato.

Jour 59

T'es saoul. Tu regardes la télévision et regrettes qu'il n'y ait pas l'électricité. Tu penses aux lampadaires qui normalement éclairent la nuit, à ta voiture qui doit avoir été dépecée et vendue en pièces, à un réfrigérateur bien plein, à ces villes traversées où, au moins, tu pouvais espérer y trouver un endroit pour boire une bière en jouant au billard. Tu repenses aux villes, ces cuves pleines de gens et de nuits endiablées. Puis il te passe cette idée que même si les villes ne sont jamais rondes, elles peuvent facilement devenir des cercles vicieux.

Jour 62

Aude ne cesse de se comporter comme une femme enceinte; elle ne fait plus d'effort physique, ne boit plus d'alcool, se frotte le ventre. Pour lui faire plaisir, tu lui demandes de te montrer ses seins. Chaque fois, tu lui dis qu'ils sont plus gros. Et tu les mates. Mais en vérité, tout ton avenir souhaite qu'elle se trompe sur son verdict. T'espères que Nasdaq aura le temps d'apprendre à parler avant d'avoir de la compagnie. Comme ça, vous serez deux à enterrer la joie d'Aude.

CHAPITRE VIII

MALMENER L'AVENIR

Jour 69

Aude est étendue sur la plage. La nuit grimpe partout autour d'elle et s'accroche aux décors. Nasdaq est dans le hamac, sous l'emprise d'un timide ballotement éolien. Le noir de la nuit semble écaillé; il laisse entrevoir l'email derrière. Encoches d'azur, les étoiles brillent tellement qu'elles se font remarquer de toutes parts. C'est l'heure de la cotisation sexuelle, de la percolation des corps : Aude, le sable, la scansion rythmique des vagues qui se fracassent sur le rivage. Si chaque flocon a sa géométrie, avec toi, chaque lieu aura son souvenir de baise.

Reposé, tu flottes sur le sable, te laisses transporter par ce vide qui prend part en toi. Aude, nue à tes côtés, se lance pour débiter une discussion en disant qu'enfin, il fait beau pour vous trois, le climat de la vie quotidienne est très agréable. Tu lui réponds que c'est bien vrai que ça ensoleille tes journées, de savoir qu'une bouche orpheline a été sauvée de la famine et même d'une mort certaine. Et ce, grâce à toi et Aude.

Sujet délicat, réplique dévastatrice. Aude t'accuse de ne penser qu'à ton petit Investissement personnel. En disant vous trois, elle ne parlait pas de Nasdaq. Elle regrette, encore une fois, son erreur d'avoir eu un élan de pitié. Parce que sans Nasdaq, t'aurais peut-être pris le temps de dire à Aude si oui ou non ça te fait plaisir de la savoir enceinte. Ce que t'as oublié, trop

préoccupé par ton nouveau rôle de père. Aude se demande si tu t'apprêtes à fuir ou féliciter la grande pourvoyeuse de bébé qu'elle s'apprête à devenir, elle te reproche de ne pas être très démonstratif, ce qui, selon elle, est très évocateur du fond de ta pensée. Elle trouve ça vraiment injuste de fabriquer à deux et d'espérer toute seule. T'essaies de lui expliquer que pour toi, l'espérance c'est un risque à courir, que c'est un emprunt fait au bonheur mais qui n'a aucune garantie de succès. Alors tu tentes le plus possible de la garder à distance, l'espérance. Aude ne saisit pas vraiment ce que tu veux lui expliquer. Alors tu pointes son ventre et dit que si elle est vraiment enceinte, toi et elle devez partir d'ici. Parce qu'elle ne peut pas accoucher ici, sur une plage sans hôpital à proximité. Sans électricité ni téléphone, le village de Marouata est comme une île déserte. Tu vois déjà des nuages de colère passer dans les yeux d'Aude, son regard se gonfle orageusement. Mais tu persistes à lui dire que si, par malchance, il y avait des complications, la présence d'un médecin serait drôlement souhaitable. Parce qu'une césarienne, ce n'est pas dans tes plans d'avenir. De toute façon, tu as toujours rêvé d'acheter un train électrique à ton enfant. Et ici, ça ne pourrait pas fonctionner. Ce qui t'empêche de t'imaginer avec un enfant né de toi et elle ici. Aude ne semble pas comprendre qu'en réalité, ce que tu souhaites, c'est faciliter sa grossesse et donner le plus de chances possibles à l'enfant à naître. Mais pour parler de grossesse, il lui faut tout d'abord être certaine d'être enceinte.

- Parce que tu doutes? Non mais ça te prend quoi, une annonce officielle?

Aude se lève et écrit dans le sable avec ses mains. Comme elle est penchée, tu vois ses fesses t'inviter à grands cris de désespoir, deux moitiés de lune avec un passage qui peut te faire visiter la plus chaude des galaxies. Tu la regardes et oublies complètement qu'elle est en train de te rédiger une invitation à être père. Elle se retourne et tu lui dis, dans un état de tentation avancé, qu'elle est belle penchée, que plus elle est nue, plus tu veux voir de peau sur elle. Distracte par ton érection, Aude semble avoir laissé les nuages de colère se dissiper.

- Ça tombe bien parce qu'une fois enceinte, de la peau, j'en aurai en double. Moi je te trouve plutôt croquant, avec tes phrases subtiles et ton érection flamboyante. Ça veut dire

que t'as des sourires partout, que t'es content jusque sous le nombril? Laisse-moi aller voir.

Cette fois, après ce deuxième effort, t'es claqué, crêpe sur le sable. Aude est couchée sur ton ventre. Elle y écoute la symphonie gastrique. Pourtant, le scénario devrait être l'inverse; tu serais supposé avoir l'oreille sur son nombril comme sur le combiné d'un téléphone et faire le zouave en la faisant rire, parlant comme un futur papa. Mais non, tu regardes les étoiles et c'est Aude qui écoute parler ton ventre. Monologue intestinal. Elle remonte un peu sa tête. D'un côté du cou t'as son souffle, de l'autre son sein. Coussin moelleux, son sein dans ton cou est une caresse inespérée et son souffle, un nuage d'air cajoleur.

Puis tu commences à entendre un petit grattement. Ce doit être Aude. Mais t'entends clairement des pas qui traînent. Ce n'est pas Aude. Tu lèves un peu la tête, Aude est en pleine méditation somnolente dans ton cou. Tu ne réussis pas à voir. La réveilles.

Les yeux grands comme des œufs, Aude regarde les tortues qui arrivent. Toi, tu te lèves pour les accueillir. Une de ces grosses masses vient arrêter sa carapace tout près de toi. Elle commence à creuser, à jeter le sable de tous côtés avec ses pattes. La tête, munie d'un bec corné, semble contractée par l'effort. Tu t'approches, Aude te dit de reculer, qu'une tortue ça peut mordre, que c'est réputé pour être méchant. Tu ne l'écoutes pas, t'approches et tu mets ta main sur sa carapace. Presque aveugle, la bête et son bouclier ne t'ont pas vu venir. Dès que tu mets la main sur son dos, elle entre la tête pour se protéger. Plus rien à voir, seulement qu'un gros cercle rigide. Tu recules. La regardes. On dirait qu'elle a une carte géographique sur la carapace, que son dos est un coffre-fort sous lequel se cache le mystère du monde. Elle sort la tête à nouveau et recommence à patauger sur place. Ses pattes se font aller dans le sable, comme les bras d'un nageur qui lutterait pour sa survie. Petit à petit, elle s'enfonce. Aude est allée en voir une autre. Même scénario. Bien au rendez-vous, la lune en profite pour observer, elle aussi. Sage, chacune des tortues endigue un passage à son futur, à ses progénitures. Plus d'une centaine d'œufs sortent de sous la carapace tortueuse. Chaque fois qu'un œuf quitte la tortue, t'as l'impression qu'elle s'ampute d'un organe vital. La ponte semble pénible.

- Lesco, viens voir celle-ci! Vite! Regarde, elle pleure. Oui oui, une goutte perle sous son œil.
- Mais là, c'est une larme de joie ou de souffrance tu crois?
- Ben , ça a l'air tellement difficile de faire sortir tous ces cocos... en tout cas, moi je pense que c'est des marques de douleur.
- Ce serait bien plus beau si c'était l'inverse, qu'elle soit si heureuse de pondre qu'elle ne contienne plus ses larmes, qu'enfin elle puisse libérer sa cargaison grouillante de vie avec, au visage, des petites gouttelettes de bonheur qui coulent.

Tu vois la larme couler sur la tortue et te dis qu'avec des larmes semblables, elle pourrait construire des statues. Tellement compacte, salée, la larme est presque une pâte d'œil. T'en profites pour dire à Aude qu'il n'y a pas que les tortues qui pleurent. Les moutons aussi. Tu trouves que c'est une drôle de coïncidence que les deux soient des animaux vulnérables face à l'homme. Ni l'un ni l'autre ne peut se défendre; que ce soit la carapace ou la laine qui est enlevée, ils sont impuissants. Alors à défaut de répliquer, ils ont appris à pleurer. Pour toi, imaginer un mouton sans laine ou une tortue sans carapace, c'est comme un escalier sans marche : ça ne se peut pas. Pourtant, pour les hommes, organisateurs du lent génocide animal, c'est une chose habituelle. T'es certain que moutons et tortues pleurent non pas parce qu'ils sont d'innocentes victimes, mais plutôt parce que leurs bourreaux, les hommes, vont entraîner dans leur déclin des centaines d'espèces animales.

- Ben tout ce que je sais sur les tortues, c'est qu'il y a une vieille légende qui dit que le monde aurait été créé dans une carapace de tortue, moi j'ai jamais trop compris, mais j'aime ben l'image. C'est peut-être pour essayer de changer le monde qu'on a commencé à décarapacer les tortues...

- Peut-être. En fait, selon ce que je sais, la carapace de tortue serait le moule avec lequel on aurait fabriqué la Terre, tu comprends, c'est comme si on avait pris une motte de terre et on l'avait mise dans une carapace de tortue pour bien l'arrondir. Et là, l'eau se serait glissée dans les nervures qui sillonnent l'intérieur de la carapace. Ce qui expliquerait la présence des cours d'eau sur la planète. C'est Honorato qui m'a expliqué ça quand on était à la pêche. Il m'a aussi appris que plusieurs mâles doivent féconder une femelle pour que celle-ci soit enceinte...
- Ben, c'est plate pour le père.
- Oui, mais là, y a une autre façon de voir ça; on peut se dire qu'en fait, y a pas de géniteur officiel. Les bébés sont des rejetons d'une seule âme mais le résultat d'un accouplement multiple qui mixte les gènes. Alors ça fait des enfants aux traits d'un peu toute l'espèce plutôt que d'un seul père. La tortue c'est comme un apôtre du multiculturalisme. En fait, le père peut jamais réclamer sa paternité, donc il y a pas de possession ou de jalousie chez les tortues; les enfants sont le résultat d'un accouplement commun. C'est des êtres très complexes, les tortues, Honorato m'en a beaucoup parlé.

Aude te décortique le regard et te dit que tu parles toujours trop, que tu veux expliquer ce qui, en fait, ne devrait pas être mis en mots. Elle te soupçonne de souffrir de curiosité compulsive. Et toi tu lui réponds, de ta voix mitrailleuse, que tout ce que t'aimerais qu'elle comprenne, c'est qu'un enfant ce n'est pas une possession mais un prêt personnel. De toute évidence, ce sont les effets secondaires de l'arrivée imprévue de Nasdaq qui te font parler de la sorte. Aude a le teint de plus en plus nuageux, elle s'apprête à bientôt éclater en orage.

- Non mais Lesco, tu vas me lâcher avec cette idée-là! Je veux un enfant de toi et de moi. Moi j'en ai rien à foutre du monstre qui dort dans le hamac! Moi, Nasdaq, moins je le vois, plus ma journée est réussie.
- Là, il faut dire que tu ne t'es pas imposée une tâche pour apprendre à l'aimer; chaque fois que tu le touches, c'est exclusivement pour le torcher.

- Dès que tu peux me passer un message subtil, tu le fais, t'en manques pas une! Est-ce que tu te rends compte que cet enfant, je ne veux rien savoir de lui? Savoir que demain il aurait le cerveau éparpillé sur un tronçon d'autoroute ne gâcherait pas une seule seconde de ma journée. Ben moi je veux connaître les deux parents de mon enfant! Non mais, des parents qui ne réclament pas leur paternité, c'est seulement chez les animaux qu'on trouve ça! On n'a pas à leur sauver la mise à ces parents débiles qui ont osé abandonner leur enfant. On est fait, toi et moi, pour se reproduire, rien d'autre!
- Mais là, ça, je ne contredis pas. Par contre, pour le « rien d'autre », je ne suis pas certain; on pourrait au moins essayer autre chose?
- Comme quoi?
- Essayer d'élever DES enfants avant d'élever NOS enfants.
- Non, moi je préférerais toujours élever MES enfants. Et là, je peux choisir. Ceux des autres, c'est par pitié qu'on en prend soin. Moi mes deux parents m'ont laissée à moi-même. Mon père a trouvé le moyen de rater son braquage de banque et de balancer une balle dans la tête d'une cliente. Ce qui lui a valu 15 ans de prison. Et ma mère, ben elle, elle doit être en train de se chercher une veine dans le bras ou un peu d'argent pour se remonter le moral par le nez. Alors mes parents, ben ça a été les voisins. Ça aurait pu être le gars du dépanneur du coin ou le livreur de journaux, mais les voisins ont été les seuls qui ont fait des démarches sérieuses pour avoir ma garde. Et là, je me suis ramassée avec un père adoptif qui prenait son bain avec moi et, chaque fois, il insistait pour que je lui astique l'entrejambe... En tout cas, si j'avais eu des parents à moi, rien de tout ça ne serait arrivé. Parce que des parents, ça prend soin de ses enfants. Mon père, il ne m'aurait jamais demandé de me foutre la bouche dans ses jeans, j'en suis certaine. Mais il était en prison. Les remplaçants ne seront jamais comparables aux originaux. Parce que la fortification du lien originel, c'est ça qui est ben important. Sinon, c'est comme faire du vélo stationnaire; ça nous amène nulle part. Quand on a des enfants, on est avec eux, où

qu'ils soient dans le monde. Et ce, seulement parce qu'on est porteur de l'intuition parentale. Tu connais ça, toi, l'intuition parentale?

- Non, Aude, là, je ne connais pas, mais je ne suis pas certain que je veux savoir ce que c'est.
- Ben, tu vas le savoir quand même! Et essaie pas de te défiler parce que je vais crier tellement fort qu'il va te falloir aller sur un autre continent pour ne pas m'entendre. L'intuition parentale, Lesco, c'est la roue sur la bicyclette; c'est ce qui te permet de te rapprocher ou de t'éloigner de tes enfants. Et si ton enfant est celui d'un autre, ben tu fais du vélo stationnaire et tu pédales sur place dans ta relation parent-enfant, tu comprends ce que je te dis? Oui ou non? Réponds, plutôt que de regarder le Pacifique comme si c'était un temple aztèque!

Tu regardes les tortues filer sur l'eau. Ça t'impressionne de voir flotter ces grosses masses sur la mer et de savoir que ces tortues d'une cinquantaine de livres vont revenir au même endroit dans quatre mois pour pondre. Dans un léger marmonnement, tu demandes à Aude où elles peuvent bien aller ces tortues, vu qu'il n'y a rien d'intéressant à faire dans l'océan pour un animal sans branchies. Aude t'a entendu t'évader à haute voix, ce qui la fait rager contre tes propos hors contexte. Elle t'accuse d'avoir des conversations décousues avec des phrases pleines de trous.

- Il y a des jours comme aujourd'hui où j'aimerais ben te voir aller rejoindre le large avec les tortues... Tu m'écoutes pas quand je te parle!!! Allo! Youhou, Meueueuesieur Lescoooooo!!
- Oui, je t'écoute, c'est seulement que je suis pas d'accord avec toi, alors j'essaie de changer de sujet. C'est tout. Parce que j'aime pas trop quand on en vient à l'obstination, toi et moi. Il me semble qu'on a d'autres choses plus agréables à faire...

- Je t'avais dit que je ne voulais pas que tu te défiles, et tu le fais! En tout cas, moi j'en ai ma claque, t'auras même plus besoin de te défiler, c'est moi qui pars, je débarrasse de devant ta face!

Ça y est, les cris qui étaient emprisonnés à l'intérieur de son corps commencent à sortir, faisant de l'écho jusque dans sa bouche. Aude est dans un état de guerre. Une armée d'insultes en bouche, elle attaque le silence avec sa langue tranchante. Toi, tu restes là, à écouter, poignardé par les salves de syllabes d'Aude. Parfois, tu jettes un regard à Nasdaq qui, cette fois, a les yeux ouverts dans son hamac.

La dernière tortue termine d'enterrer ses œufs et retourne à la mer, fuyant l'assaut verbal d'Aude. Tout en lenteur, elle se dirige vers l'océan, puis attend que la marée vienne la cueillir. Comme si elle commandait un taxi marin. Une vague s'élance de tout son long vers la plage et embarque la passagère, qui se dirige vers le large, les pattes devenues des avirons. Trois fois par année elles viennent pondre. Est-ce que trois fois par année, Aude fera la même crise de mère possessive éplorée? Voilà ce que tu te demandes.

Puis Aude ne se contrôle plus. Parfois, les appâts de la chair te semblent périssables; Aude et toi, toi et Aude, est-ce un univers fortifié de ficelles? Tu la regardes quitter la plage, le pas bien décidé à ne plus se remettre les pieds dans les plats avec toi. La lune te semble alors un diamant pulvérisé; d'un côté les tortues qui vont se perdre en mer, de l'autre, Aude qui part fulminer sa rage. Le minutieux rouage du soulagement amoureux te semble, pour la première fois, dérisoire. Ce soir, c'est une suave soirée où les anges se heurtent aux murs de l'horizon, s'écroulant comme des mouches autour de toi.

Tu vas cueillir Nasdaq dans son hamac; il est tellement fondu dans un confort paisible que t'as l'impression d'enlever une maille en le prenant. Tu pars rejoindre Aude avec, dans les mains, votre trait de désunion, l'élément déclencheur du combat conjugal : Nasdaq. Dans tes bras, il est muet, petite bête inoffensive repliée dans sa tanière. Arrivés à ce qui sert à elle et à toi de maison, la *cabana*, tu vois qu'elle y est passée pour prendre son sac à dos. Choc instantané, roulements de tambours, de temps lourds. L'impossible est passé sans que tu sois

là : Aude est partie en cavale sans toi. Et c'est là que tu prends conscience qu'il t'est impossible de concevoir une vie sans Aude, qu'avec elle, enfin, tu accepterais de créer ce que certains appellent l'amour, d'autres la vie, alors que les linguistes pointilleux, eux, nomment un enfant.

Tu laisses Nasdaq seul dans la *cabana* et prends tes jambes à ton cou, remontes l'allée qui mène jusqu'à la route. Essoufflé, apeuré, tu crains le pire : la vie sans Aude, sans un appendice de vous deux. Au loin, dans un éclat de lune, tu la vois apparaître. Ton cœur te bat l'intérieur du corps. Elle s'apprête à embarquer dans la boîte d'une camionnette. Tu cours à en perdre les jambes, veux lui dire que tu désires la charger d'une semence d'enfant, veux louer l'intérieur de son ventre à une petite compagnie de chair et d'os bâtie par vous deux.

Sans succès. Les phares arrière de la camionnette sont tes seules lumières de consolation. Le chauffeur doit te prendre pour un bandit nocturne et file sur les chapeaux de roues sur cette langue d'asphalte qui avale Aude au loin. Cette fois, elle est en route vers un lieu auquel tu n'as pas accès. Tu aimerais qu'elle soit un colibri, seul oiseau capable de voler à reculons. Ce n'est pas le cas. On vient de t'arracher tous les organes internes, homme évincé, roi déchu dont le royaume vient de prendre la fuite, vulgaire bête d'amour éviscérée, tu reviens sur tes pas. Tes visions d'avenir sont ravagées. Mais c'est dangereux de laisser Nasdaq seul trop longtemps. Il te faut, malgré tout, continuer à en prendre soin.

Tu reviens à la *cabana*. T'as des ondes sismiques dans la cage thoracique, des torrents dans les yeux. Mais surtout, une totale incompréhension de l'attitude d'Aude. Venir jusqu'ici dans ce qu'elle appelait son paradis emplagé, pour finalement le quitter sans remords dans un excès de colère impulsive : ça te semble illogique. De plus, si elle dit la vérité, il y a un assemblage d'organes qui pousse à l'intérieur de son ventre. Pourquoi elle oserait faire ce qu'elle trouve inacceptable chez les autres ? De quel droit laisserait-elle son propre enfant sans géniteur ? S'il y a un bébé en formation dans cette usine de plasma, c'est toi, Lesco, le père. Alors tu dois le faire savoir à Aude, lui dire que tu veux l'élever. Si possible avec elle. Et Nasdaq. Tu t'endors convaincu qu'un ange viendra te réveiller en pleine nuit, les bras bourrés d'excuses.

Jour 70

Réveil tôt. La nuit a été une épreuve. T'as l'intérieur de la tête noirci à force de te poser des questions sans réponses. Dormir sans Aude, c'est manger sans la bouche. Puis t'entends des bruits, comme un carnaval autour de la *cabana*, un festival de pas et des claquements de portes : dehors, il y a des gens qui t'attendent, c'est certain. Tu mets la couverture par-dessus ta tête, essaies de te rendormir et de choisir un autre matin. Mais ça ne fonctionne pas comme ça dans la vie, on se lève le matin et une fois qu'on a ouvert les yeux, il est déjà trop tard pour changer d'idée : la journée qui nous attend n'est pas substituable. Tu fermes quand même les yeux, dans l'espoir du renouvellement de ton réveil, les bras serrés autour de tout ce qu'il te reste de valable : Nasdaq.

CHAPITRE IX

L'EXPÉDITION DU JUGEMENT

Jour 70

C'est ce matin que tout bascule. Il est très tôt, t'es dans la *cabana* avec ta seule consolation de la nuit : un sommeil en cuillère avec Nasdaq dans le creux du corps. Ça cogne à la porte. T'es enseveli dans les couvertures. Tu demandes qui est là.

- Policia!

Il faut bien qu'Aude ne soit pas là pour que ce soit la police qui te réveille; jusqu'à hier, elle était ton porte-bonheur, ton bouclier contre les mauvais jours.

Tu ne veux pas aller répondre. Dehors, des hommes avec des vestes pare-balles, des fusils pointés vers la porte, des bruits de pas qui se déplacent. En bobettes, inoffensif, t'ouvres les yeux à la nouvelle perspective d'avenir qui s'impose : en l'espace de quelques minutes, t'es passé d'homme malheureux à homme dangereux. Masse vaseuse de sommeil, t'es transvasé de force dans un camion avec, à tes côtés, des policiers. T'as à peine le temps de voir Nasdaq s'éloigner dans une automobile sans policier à ses côtés : privilège des victimes. T'as la tête en bouillie, bourrée d'une épaisse purée d'incompréhension. Impossible de savoir pourquoi t'es dans un fourgon réservé normalement aux criminels. La route est longue, quelques heures.

T'es trimballé jusqu'à une chaise avec autour, une salle vide. Ton interrogatoire ressemble à un purgatoire à confessions. On te harcèle, te demande pourquoi t'as kidnappé l'enfant, si tu fais partie d'un réseau, quelle est ta raison d'être au Mexique. Sourire en coin, l'air soulagé, t'expliques la situation aux agents : t'étais avec ta copine, Aude. Et elle et toi avez trouvé un enfant dans la forêt d'El Rosario. Espérant aller voir les papillons, toi et Aude êtes revenus avec cet enfant abandonné. T'essaies de leur dire que ce que t'as fait, ça ne s'appelle pas un kidnapping mais un sauvetage. Personne ne t'écoute.

Les policiers continuent de te bombarder de questions et de fausses accusations. Ils semblent prendre plaisir à te voir dans le rôle du criminel. Autour de toi, tout se met à tourner, t'es aspiré dans un monde hostile : l'instant présent te semble être un passage éprouvant vers une nouvelle vie. Une vie où tu n'as pas demandé à mettre les pieds. Malaise de la chute, étouffement de la noyade, le cours régulier des jours est menacé; tu suffoques en constatant qu'avec cette fausse accusation sur le dos, ton avenir risque de manquer d'air.

Complot malhonnête et escroquerie flagrante, on te demande de signer une déclaration de culpabilité. Tu refuses. Parce que tu veux un procès, des preuves et un avocat. Mais en matière de justice, le Mexique oublie parfois certains détails. Dont le procès, les preuves d'accusation et l'avocat. Ils exigent que tu signes. Tu refuses catégoriquement, niant toute implication dans un complot d'enlèvement. Ils insistent. Tu contestes. Impasse.

En ce moment, ce qui est le plus difficile à accepter, c'est d'être un orphelin de dernière minute, d'avoir été abandonné par Aude, séparé de Nasdaq et empêché d'avoir recours à des procédures légales. Tu dois te rendre à l'évidence : Aude a été pour toi un orage souffleur d'épave; tous tes élans de confiance en une vie à deux viennent de s'éteindre par sa faute à elle. Déception vitale, elle est une de ces femmes rares, un appât immonde dans lequel se cache, bien dissimulé derrière un corps sans reproche, le spectre des assassins. Maintenant, t'es convaincu d'une seule chose : on ne peut jamais connaître une femme avant d'avoir été ravagé par elle. De toute évidence, la rupture prend pour toi une forme beaucoup plus réelle avec l'arrestation.

Difficile de déshydrater les bons souvenirs et les assécher jusqu'à évaporation complète : l'image d'Aude est encore placardée partout dans ta tête; la vie à Canmore, les fellations sur l'autoroute, la lente progression sur le continent américain, sa fascination pour les monarques : Aude est un souvenir qui coule encore à plein régime dans tes veines. C'est difficile d'assumer que, trois jours plus tôt, elle te suppliait encore de lui faire un enfant. De plus en plus, tu comprends pourquoi Aude avait une admiration sans borne pour les monarques : couleur de feu et d'enfer, ce sont des bestioles qui, en mangeant de l'asclépiade, deviennent de petits batteurs d'ailes toxiques pour leur entourage, Aude te l'a tellement répété. Voilà pourquoi les monarques sont un symbole de bravoure pour Aude : tous les deux sont incapables de supporter la proximité avec les autres êtres vivants; ils empoisonnent l'existence de ceux qui s'approchent trop. Plus tu penses à Aude, plus t'as l'intérieur de la poitrine saccagé. Elle est passée dans ta vie comme un incendie : elle t'a allumé de toutes les manières possibles, laissant ton avenir comme une zone sinistrée, un château de cendres.

Constat général d'abandon. T'es seul à broyer du noir. Si en ce moment, t'avais la chance d'être un projectile de la grosseur de la planète, tu viendrais percuter la Terre de plein fouet. Mais en ce moment, tu n'es rien d'autre qu'un accusé.

Interrogatoire, bouffe, réveil brusque, interrogatoire, cris, interrogatoire, interrogatoire, interrogatoire, bouffe, sommeil. Cercle inégal, on te fait sans cesse tourner autour des mêmes choses sans aboutir à compléter la boucle. T'as la désagréable impression d'être un photographe envoyé en mission avec un appareil sans film : chaque fois que tu reviens dans la salle d'interrogatoire, tu ne peux pas avoir de nouvelles déclarations à offrir aux agents : ta cartouche à mensonge est vide. Alors tu réponds à leurs questions par des silences : sous aucun prétexte, tu ne veux avouer un crime que tu n'as pas commis.

Confiant, t'as encore espoir en un avocat, un procès et un verdict honnête. Mais au Mexique rien de tout ça n'existe, on ne s'encombre pas de procédures qui pourraient rallonger la cause.

Puis, accompagné de toi, tout ton passé s'envoie en l'air. Ta déportation a duré quinze heures d'avion. Yeux et mains bandés, tu repenses à cette fois en Oregon où Aude t'avait attaché à un cactus. T'avais été humilié et excité à la fois. T'adores quand on plie la routine, la chiffonne et lui fait faire prendre une autre forme que celle donnée par l'usure des jours. Ce qu'Aude faisait très bien. Cette fois, la routine te semble dérailler un peu trop loin du chemin conventionnel.

Sous ton bandeau, tes yeux sont ouverts. À travers le noir, tu ne peux discerner qu'une seule chose : la forme du trou dans lequel t'aimerais enterrer Aude. Pute jamais guérie, t'es convaincu qu'elle a une catapulte à la place du cœur. Après t'avoir attaché, elle balance ton corps le plus loin possible.

L'avion se met à tourner. Et à descendre en altitude. On te lève. Te met un casque. La pose dure plus de vingt minutes. On s'acharne à le fixer minutieusement. T'as maintenant l'impression d'avoir une deuxième tête à porter tellement le casque est lourd. Soupçonnant une collision violente pour test de nouveau matériel militaire, tu t'imagines aller percuter un rocher, après une chute libre de plus de dix milles pieds.

T'entends la porte ouvrir. On t'avance vers elle, te libère les mains et les yeux. Puis une main te pousse. D'un élan, tu pars trancher le vent de ton corps frêle. Sans que tu ne fasses le moindre geste, ton parachute s'ouvre comme une fleur au grand jour.

CHAPITRE X

LA VIE EN RESTE

Jour 91

Tu descends du ciel avec, pour amortir la chute, un parapluie en forme de parachute. Manier l'engin s'annonce prioritaire. Autour de cette pupille de terre, de l'eau et encore de l'eau. Un océan à perte de vue. Avec un tel parachute, l'océan ne te laissera aucune chance. Vaut mieux viser juste. Et toucher l'île.

Seul point de repère, la plage. Le casque te serre la tête, t'énerve la patience, mais pour l'instant, il y a une autre priorité : survivre à la chute. Dans un bref instant de lucidité, tu prends la peine de remercier le soleil pour sa présence; la nuit, tu n'aurais eu que la noyade comme plan d'avenir.

Pendant la descente, tu en profites pour scruter l'île : plantations d'arbres fruitiers avec, au centre, des habitations mal entretenues. Vague impression de paradis négligé. Au loin, l'avion disparaît. Sans laisser d'option de retour. C'est justement le problème avec toi; personne n'a le temps pour les au revoirs déchirants ou les adieux de politesse. Dès qu'on te quitte, tout s'achève par enchantement. Tu te rappelles alors quand tu suçais la bouche d'Aude à grands coups de baisers. Aude avait peut-être la bouche contaminée par des eaux usées, c'est toi qui t'es laissé pourrir l'avenir avec ses baisers. En fait, peut-être qu'Aude avait un poing à la place de la langue. Et chaque coup de langue lui servait à exprimer son désir de faire mal, d'anéantir l'autre. Un peu comme le font les serpents venimeux. Ceux qui,

par manque de savoir vivre l'amour, assassinent leur victime à l'aide d'un venin mortel injecté sous forme de baiser. Il te vient à l'idée que, malheureusement, ce ne sont pas tous les baisers qui sont profitables. Certains sont ravageurs. En fait, chaque fois que tu repenses à Aude, tu as la désagréable envie de prendre ta vie en mains. Et de la balancer à la mer.

Plus que tout, tu souhaites oublier ces adieux ratés. Tu veux occuper tes heures à vivre sur cette île sans remâcher ces souvenirs où Aude et Nasdaq avaient des rôles principaux. Nasdaq, ce nom si instable, t'ampute de ton côté paternel; ce petit astre inexpérimenté, qui faisait vigoureusement palpiter l'air avec le tonnerre joyeux de ses cris, est maintenant un épisode que ta mémoire doit brûler, effacer. T'as le cœur en marmelade et les artères intimes qui pompent des larmes rien qu'à penser à Nasdaq. Quand on sait que soixante dix-sept pour cent du cœur est constitué d'eau, on est en droit de se demander si Nasdaq n'était pas un scorpion. Car les scorpions ne boivent pas d'eau. Ils s'abreuvent plutôt du liquide des proies qu'ils capturent. Et t'as la certitude qu'un jour, l'avenir de Nasdaq sera nourri par tes larmes. Le simple nom de Nasdaq te fait maintenant penser à une perte totale. Alors tu pleures à grands remous. Entre ciel et terre, pendu à ce parachute, t'as la curieuse impression d'être une coulée de ciel, une lignée de gouttes de trop qui s'en viennent faire déborder le vase.

Tu touches enfin terre. Il te faut essuyer ton visage inondé de sillons salés. Douleur aux jambes, contrecoup de l'atterrissage. Le casque encombrant prend toute la place autour du crâne. Il faut rapidement t'en débarrasser. Tu tentes de l'arracher, l'enlever, le découdre, le briser, le dépecer : impossible. Il colle comme une deuxième peau, te coince les tempes, te donne l'impression de vivre dans un étai. Ça agace ta tolérance et irrite ton endurance. La tête bandée, enfermée dans un attelage aliénant, tu regardes la mer envahir l'horizon.

Certains disent être face à la mer. Toi, t'es face aux vagues. Elles se roulent et se déroulent de plaisir sur le sable, comme des mains désespérées qui, l'une après l'autre, tentent d'agripper l'île. Naufrage fatigué, l'eau de mer semble vouloir un peu de répit sur le sable chaud. Mais toujours, la marée la repousse. Peu à peu, l'océan, armé de ses flots, bouffe le sable, préconisant la lente colonisation des terres. Au loin, ni barque ni bateau ni chaloupe. Que de l'eau de larme dans laquelle se confond l'eau salée.

Tu pars fouiller l'île. Devant toi, des troncs, des arbres, une forêt. T'y pénètres comme on entre dans une grotte : avec la peur de ce que t'y trouveras. Sous les feuilles, le soleil est rare; ses rayons percent timidement l'armure des branches. En marchant, t'as le malaise insoutenable. Tu te dis que les promenades seul en forêt sont toujours une source d'inconfort. Peut-être que ce trouble provient de cette haine des arbres entre eux. Parce que sans cesse, les arbres luttent pour un peu de lumière. Le plus grand étant celui qui capte le plus de soleil, le combat pour se rendre au sommet est sans pitié. Lente bataille végétale, on joue de la branche pour écraser le voisin. Tout le monde sait que les plus beaux arbres sont ceux qui poussent seuls; ce qui expliquerait que les arbres détestent la promiscuité. C'est la loi de la jungle, le plus fort l'emporte. Et pour être forts, les arbres ont besoin de soleil. Et dans une forêt, le soleil, il est rare. Voilà pourquoi t'angoisses quand tu mets les pieds dans une forêt, parce que t'as l'impression d'être un imposteur venu interrompre une guerre le temps d'une promenade. Mal à l'aise, tu marches plus vite. Pour fuir ce trou d'ombres. Au loin, tu vois deux silhouettes qui t'attendent. Tu les regardes. T'as la sensation d'être un morceau de viande jeté en pâture au hasard. Aucune idée de ce que tu vas leur dire, mais t'as la certitude qu'il leur faut parler. Embarrassé, t'approches. Soulagé, tu constates qu'ils ont le même casque. Tu tentes une approche :

- Je vois que t'as le même coiffeur! Je m'appelle Lesco.
- Moi, c'est Malavika.

La vie est tellement plus belle quand on peut s'échanger des choses avec la langue. Ce simple prénom te fait croire en un lieu hospitalier. Bizarrement, le couple se tient éloigné un de l'autre, comme s'il y avait un périmètre de sécurité fictif entre eux. Silence contagieux. T'es bloqué, comme intimidé par ces gens qui semblent être venus à ta rencontre sans rien avoir à te dire. Dans un moment de gêne, t'essaies d'enlever ton casque. Malavika brise le silence et t'explique que, vu la présence de ce casque, ton temps est compté; que le compte à rebours de ton existence est maintenant enclenché. Évidemment, tu n'y comprends rien, tu veux savoir pourquoi, où et comment cette île. Pourquoi, où et comment ce compte à rebours. D'une voix marine qui semble venir des profondeurs de sa poitrine, elle tente une réponse.

- Alors là, la meilleure façon de comprendre, c'est de vous promener. Le casque que vous avez sur la tête, vous allez vite remarquer que tout le monde porte le même. Alors, c'est pas un simple signe distinctif qui nous unit, loin de là. C'est une exigence pour être ici! Parce qu'on est tous arrivés de la même façon que vous. Par le ciel. Catapultés contre notre volonté. Par contre, c'est la première fois qu'il en débarque un en solitaire. Vous arrivez de loin?
- Mexique.
- Alors là, c'est ce que je pensais, vous avez fait beaucoup de route. Tout ce que je vous conseille, c'est de ne pas trop rester près des gens, ça pourrait vous être fatal!
- Ah ah! C'est justement pour cette raison que je suis ici, parce que je m'étais engagé dans une relation avec quelqu'un qui a décidé de ruiner mon avenir. Pour ce qui est de la proximité, j'aurai plus de problème avec ça. Mais en fait, si j'arrive de loin, on est où ici?
- Disons que...

À cet instant précis, tu vois surgir l'horrible face à toi. La tête de l'homme qui accompagne Malavika éclate en morceaux. Fragments de crâne, le corps s'écroule, orphelin du haut des épaules. Marmelade cervicale par terre. T'es complètement terrifié, ce sang par terre, cette jugulaire à ciel ouvert, ces morceaux de chair et ces lambeaux de peau te font mal au cœur. T'es en état de commotion. L'humanité en toi se percute à l'invraisemblance. Collision d'images impossibles. Déraillement crânien, tu regardes cette tête gicler et en arrives à une seule option : il faut te serrer les poings. Ce que tu fais. C'est douloureux. T'as les ongles enfoncés dans la peau et toujours, devant toi, une scène réelle où un homme vient d'éclater sans préavis. Tu ne sais plus quoi faire. Alors tu serres plus fort. Ça devient comme une morsure faite avec les doigts. Toujours les mêmes images d'horreurs s'enfilent devant toi. Tout ce que t'as un jour cru, pensé, inventé, imaginé, figuré, présumé, souhaité ou considéré vient de voler en éclats. À partir de maintenant, tu es le nouveau venu dans un monde où

l'effroyable et l'habituel se chevauchent. Tu veux des explications. Là, maintenant. Tout de suite.

Dans la ferveur de ta panique, tu prends Malavika par le bras et la supplie de t'éclairer un peu l'intérieur du crâne. Car pour l'instant, t'as la tête encombrée de questions. Malavika, avec sa voix gutturale qui ressemble au chuchotement d'une grotte, te force à faire deux choses : ne pas t'affoler et ne pas lui toucher.

À son ton de voix reposé, tu devines qu'elle ne saisit pas l'ampleur du désastre qui vient de survenir. Elle n'est malheureusement pas concernée par le ravage intérieur qui te gruge. Tu souhaites courir, partir à la nage vers un ailleurs quelconque, enfiler à nouveau le parachute et aller t'échouer sur une autre île. Mais tu n'y peux rien, des monceaux d'homme jonchent le sol autour de toi. Alors, impuissant, tu cries. Tu hurles. Elle attend. Tu te tais. Avec sa voix de mystérieux fond d'océan, Malavika tente de te rassurer un peu.

- Vous allez vous habituer, ne vous en faites pas.
- Mais on ne peut pas s'habituer à ça, mais là, c'est illogique. Même paniquant. Et puis, la mort, on la rencontre qu'une fois dans sa vie, tu sais, ça nous donne pas vraiment le temps de fraterniser...
- Alors là, il va vous falloir apprendre à accepter ce que la vie ici a à vous offrir. Parce que l'après-vie, c'est tout ce qu'on a comme consolation. Ici, vous êtes dans le royaume des perdus d'avance, vous êtes comme un lapin avec la carotte au bout du nez, sauf qu'on a remplacé la carotte par la promesse d'une mort subite.
- Quoi? Tu veux dire que ce qui vient d'arriver à ce gars-là, c'est l'avenir vers lequel je me dirige? Un *human bomber*? Comme un de ces terroristes qui ratent leurs attentats, mais pas leur mort?

- Non, vous vous trompez. C'est l'avenir vers lequel on se dirige tous. Vous avez fait quoi pour vous ramasser ici, meurtre?
- Non.
- Fraude ou vol à main armé?
- Non.
- Viol, tentative de suicide, insulte aux forces de l'ordre, chômeur depuis plus de cinq ans, vous n'avez pas payé vos impôts, maladie incurable, prisonnier politique, simple citoyen en mauvais terme avec un fonctionnaire, extorsion?
- Oui. C'est ce dont on m'accuse. Plus exactement, enlèvement d'enfant. Mais là, j'ai kidnappé personne, j'ai simplement sauvé un enfant de l'abandon. Tu sais, il était dans un bois, seul, et sans aucune chance de survie! Je ne l'ai pas kidnappé, je l'ai ressuscité. J'aurais jamais dû. Parce que maintenant, j'ai l'impression que c'est moi que j'ai sacrifié pour sauver le petit.
- Bof, la raison pour laquelle on a été balancé sur l'île n'est pas importante. Il n'y a pas à savoir si elle est justifiée ou non. Parce qu'une fois que vous y êtes, il est déjà trop tard pour regretter ou tenter de vous faire justice.
- Mais là, tu vas me dire pourquoi il y a un gars qui s'est envolé en éclats de cette façon? Pourquoi tu n'as pas l'air triste, pourquoi tu ne penses même pas à l'enterrer?
- Bon, premièrement, vous allez devoir apprendre à cesser de poser des questions et réapprendre à vivre. Parce qu'ici, vous êtes condamné à voir chaque parcelle de vie comme un cadeau. La moindre heure complétée est vue comme une offrande, un don inespéré.

- O.K., si je suis privilégié de ne pas avoir le corps en coulisses, comme ce gars éparpillé en globules sur le sol, tu dois au moins être capable de me dire pourquoi?
- Oui mais à quoi bon. Je vous ai déjà dit que la meilleure façon de connaître l'île, c'est d'aller y faire un tour. Eh bien, je le pense vraiment. Alors allez-y. Mais, avant de vous laisser partir, je vais me permettre de vous expliquer une chose que, de toute façon, vous allez vite remarquer. Tous ceux qui sont ici purgent une peine inconsolable, le casque que vous avez sur la tête, c'est pas pour faire du parachute, c'est pour vous éclater le cerveau. C'est donc une minuterie morbide que vous avez au-dessus des oreilles. Ce qui est complètement à l'opposé du casque protecteur, vous en conviendrez. À n'importe quelle seconde, vous pouvez vous éparpiller en morceaux. Sur l'île, on est tous voués à s'écrouler. Sort malheureux mais au moins égal pour tous. Ce doit être une technique pour pallier le surpeuplement des prisons, en tout cas, c'est la conclusion à laquelle je suis arrivée. Parce qu'il est impossible de s'en échapper, vous le constaterez par vous-même. Pas de bateau, aucun moyen de transport aérien, on est sur une île avec aucun pont donnant sur le monde extérieur. Et personne ne peut résister à l'impact de la bombe que vous portez. Alors là, vous êtes maintenant un nouveau patient atteint d'une maladie incurable : vous avez la bactérie du décès spontané.
- Bon, tu vas me dire...
- Non, je ne vous dirai plus rien, allez! Vous êtes déjà choyé d'avoir pu adresser la parole à quelqu'un. Allez, promenez-vous dans l'île, c'est la seule façon d'être en paix avec le sort qui vous a été imposé.

Elle tourne les talons et s'en va. Sans adieu ni au revoir. Tu regardes au loin. Pas d'hôtel, pas de voiture, pas de lieu sûr. Tu te diriges alors vers le centre de l'île. Par terre, partout, des amoncellements de cadavres avariés. Des corps étêtés marquent le sol. Mais tu n'as pas le temps de te scandaliser, il te faut visiter l'île. Ces morts deviennent peu à peu les acteurs principaux d'un scénario de film que tu souhaites voir se terminer.

Tu marches la tête dans les idées. Pour l'instant, l'avenir se compte en secondes. À force de voir ces gens éclatés partout, t'as perdu la prétention de compter le temps en minutes. Chaque pied déposé au sol est une victoire sur la postérité. En marchant, tu te dis que tu as passé ta vie à tourner autour de trois repas et qu'ici, tu marches avec, autour de toi, la mort comme animal de compagnie. Petite bête indésirable dont tu ne peux te débarrasser. Tu l'apprivoises par dépit, te familiarises avec sa présence. Ici, tu marches avec la déplaisante impression de simplement tuer un peu de temps jusqu'au trépas final. T'avances quand même, pour accumuler les minutes.

Enfin, t'arrives au centre de l'île. Des gens s'agglutinent comme s'il y avait, caché quelque part dans la terre, un noyau magnétique. Ils s'éloignent peu et s'évitent adroitement. Malgré la foule, chacun est isolé, seul dans sa misère. Mal à l'aise, t'as l'impression d'être encore en forêt, que chacun est pris dans une lutte avec son destin et que ta présence interrompt leur combat. Ici, on se nourrit d'espoir et se contente de secondes. Mais personne n'a dans les yeux la déception des agonisants. Ils acceptent le temps qui leur reste comme d'autres remâchent de vieux souvenirs : le sourire aux lèvres. Message révélateur, tu parcours ces gens des yeux comme s'ils étaient des livres : ils imposent au désordre du monde l'ordre d'une lecture possible. Autour de toi, des décès s'accumulent. Mais n'est-ce pas là le vrai visage du monde? On se plaît à croire que la mort est une routine à laquelle on ne peut pas s'habituer. Alors qu'en réalité, c'est la mort qui fait de la vie une fragile beauté précaire. Le désordre qui règne ici est, en fait, le réaménagement d'une routine millénaire. La mort ne s'appréhende pas, elle s'apprivoise. Assis, entouré d'une forêt, t'écoutes mourir les gens comme on entend les vagues s'éclater sur la plage.

Tu ne bouges plus, le regard embourbé dans les décombres humains. Tu constates que, de plus en plus, tu tires une fierté d'être ici. Tu te contentes de ta nouvelle vie sans penser à ce que tu pourrais avoir de mieux. Cet élan de contentement est suivi d'une dose acide de culpabilité. En fait, t'acceptes ton sort ici aussi facilement que tu dirais oui à une poignée de change quand t'as faim, tu l'acceptes avec résiliation. La vie est tellement plus belle quand tu portes une armure.

Pour commencer à vivre dans un lieu semblable, il faut s'exécuter. Alors tu te lèves et pars fouiller l'île. Rien de nouveau, quelques arbres fruitiers, quelques personnes isolées qui, dans un timide et délicat fracas d'existence, sont entrés en collision avec la grande faucheuse. Fatigué du spectacle, tu retournes vers la plage. Un cocktail d'étoiles zesté d'une lune bien ronde t'y attend.

Jour 92

Il faut avoir longtemps dormi pour s'éveiller dans un rêve. Tu dois avoir dormi une éternité multipliée par la somme des années qui la contienne parce que t'es encore sur cette île. T'as un atroce mal de tête, comme si un lutteur essayait de t'énoyauter le cerveau. Aujourd'hui, le temps à passer est une lente baignade en mer.

Jour 93

La journée d'hier fut épuisante, ne rien faire et survivre fait mal à l'estime de soi. Tu te dis que le désir de vivre vieux est un gâteau universel et que des morceaux doivent être accessibles à tous. Ce qui n'est pas le cas ici. Et ça te tracasse. Quand tu dois t'incliner devant un sort réglé à l'avance, tu cries normalement à l'injustice. Mais à quoi bon crier ici.

CHAPITRE XI

S'ÉCLATER SEUL

Jour 94

Tu commences enfin à envisager l'impossible : survivre dans cette nécropole. Avec le temps, ta peau se ridera. Le corps en fera son drap de vieillesse. Ce qui est le plus triste, c'est de t'imaginer dépérir sans support, sans partenaire pour converser. Petit à petit, tu te découvres des intentions de séjour prolongé, tu rêves d'user ton avenir jusqu'au dernier souffle de vieillesse. Pour le plaisir de faire durer l'accumulation des jours. Il te semble être l'habitant d'un monde parallèle de l'île, alors, comme la mort n'est pas à tes trousses, tu te permets d'avoir du temps à consacrer pour tes lendemains.

T'es ici, en attente, plein de patience, le corps lent et las d'endurer le passage des heures. Pendant qu'au loin, comme tous les jours, on entend des déchirures musculaires et des fracas organiques. Tu laisses ton cœur, cet astre seul au milieu de la nuit du corps, te battre l'intérieur de la poitrine. Difficile de rester indifférent à la misère des autres. Surtout quand cette misère, c'est la mort. Chaque fois que t'entends un homme éclater, ton cœur se met à battre plus vite. Comme si, l'espace de quelques secondes, il avait l'espoir de battre la mesure pour deux. Utopique rêve fraternel. Un cœur, c'est égoïste, c'est fait pour battre seul.

En entendant un autre homme partir en éclats, tu te dis que t'aimerais avoir une énorme serpillière qui viendrait balayer l'ensemble. L'ensemble, c'est la souillure. Plus précisément,

l'espèce humaine au grand complet. À l'aide d'une vadrouille gigantesque, t'aimerais avoir l'opportunité de laver de long en large toute la crasse que forme l'opulent monde civilisé. Nettoyer les villes, les continents et les îles. Puis tout recommencer à zéro. À bien y penser, ce n'est pas une vadrouille qu'il te faudrait pour débarrasser la planète des saletés humaines, mais un autre monde. Un lieu où même la plus timide et délicate des présences humaines serait interdite, un endroit de préservation et de conservation du savoir-vivre.

Tu dois apprendre à cesser de regarder le monde couler comme le flot d'une veine tranchée, car la vie sur l'île se poursuit. Alors, dans un élan d'enthousiasme, tu décides de cesser de moisir dans le quotidien des jours et tu prends la décision de débarrasser l'île de tous ces corps pourris. La meilleure façon de défier la mort, c'est de se la mettre hors de portée.

Sans plus attendre, tu pars en furie pour prendre en charge le sort des dépouilles de l'île. Avec des noix de coco et des bambous, tu confectionnes ce que certains appelleraient une brouette. D'autres nommeraient ça une civière. Toi, tu préfères l'appeler corbillard. L'aseptisation des lieux débute. Tu soulèves un premier corps. Le déposes dans le corbillard. Puis t'en rajoutes un second. Un troisième et le compte est bon, tu te diriges vers la mer. Pour y jeter les dépouilles. Tout est jeté à l'eau partout autour de l'île.

La journée est un long travail répétitif; tu fais le trajet des dizaines de fois. Les corps sont ramassés, superposés, compressés et transportés. Pendant le trajet, en regardant ces restes humains, tu te dis que l'homme n'est rien d'autre qu'une masse de chair étalée sur deux jambes. La seule chose qui permet de s'appeler humain, c'est cet assemblage parfois bruyant d'expressions et cette combinaison parfois significative de gestes. C'est grâce à cet amalgame que chacun est une mosaïque singulière de tissus sensibles. Sinon, l'humain est un quartier de viande qui ne sert qu'à fertiliser les cimetières, un agencement planétaire de tendons, nerfs, veines, organes et peau.

Épuisé, tu décides d'aller prendre un grand bol d'air frais sur la plage. Devant toi, le désastre : un grand tombeau à ciel ouvert. Des corps flottent vers le large tandis que d'autres sont pris dans le mouvement indécis de la marée. Pour te reconforter, tu te plais à croire

qu'Honorato aurait été fier de toi, s'il avait été ici. Il t'aurait félicité d'avoir raccourci le chemin jusqu'à Dieu à des dizaines de personnes.

Tu passes la journée sur la route, à te promener entre les morts et la mer jusqu'à ce que le jour se jette au pied de la nuit.

Jour 95

Ce matin, c'est plus propre. Comme si en emportant sa noirceur, la nuit avait aussi ramené avec elle une partie de la monstruosité de l'île. Pour quelques instants, t'as l'impression que le décor est lessivé, épongé de sa laideur. C'est ce que t'aimes croire. Les fleurs ont enfin cette odeur qui ne ressemble pas à celles des salons mortuaires. Mais ce qu'il y a de plus beau sur l'île, c'est qu'il t'est impossible de la comparer à autre chose. C'est un lieu qui ressemble à un sentiment; il faut l'avoir vécu pour le décrire. Il n'y a aucun point de repère ici, que des points de fuite. Au loin, la mer, tout près, la mort. Entre les deux, il y a toi qui fait du surplace avec toi-même.

Enfermé, t'as mal à tes souvenirs. T'as l'impression de vivre dans un décor de carte postale, dans un lieu sans vie où il n'y a que des images fixes. La seule chose vivante à laquelle t'as accès, c'est ta mémoire, cette pharmacie diversifiée où tu peux y trouver à la fois une drogue calmante et un poison agitateur, tout dépendant des souvenirs que t'y cueilles. Préférant garder minimales les risques d'effets secondaires, tu fais tout ce qui est en ton possible pour ne pas, ne plus repenser à Aude et Nasdaq. Et comme les deux sont des chapitres récents de ton guide mémoriel, tu ne veux pas aller y piger quelques épisodes. Ça pourrait te ravager les perspectives d'avenir. Faute d'autres options, les jours continuent à s'écouler dans l'ordre habituel.

Jour 96

Dès le réveil, tu croises les bras. Et tu parles. Tu cries. À tue-tête. À personne. Cris crispés et crises coriaces qui font rage et ravage à l'intérieur de toi. T'as l'impression que les mots te passent en gorge et s'enroulent en corde, menaçant à chaque fois de t'étrangler. Parler sur

l'île, ça rend triste. T'as le vocabulaire qui saigne et des ecchymoses plein la voix tellement il t'est éprouvant de parler sans être entendu. T'as beau lancer des messages à la mer, si t'as pas de bouteille pour les contenir, ça reste sans issue. Ta gorge est un puits mal entretenu qui s'assèche, un gouffre qui a besoin qu'on vienne y verser quelques gouttes de paroles réconfortantes. Ce matin, t'as les bras croisés. Parce que ton silence se rapproche de plus en plus de celui des fous, ceux qu'on enferme les bras en croix dans une camisole.

Couché à l'ombre de ton cocotier, tu constates que ton vocabulaire est en danger de mort et que ta bouche a un urgent besoin de se goinfrer d'une langue étrangère. Il te faut un jet de paroles venu d'ailleurs, des mots auxquels tu pourrais répliquer. Mais sur une île, on se tait plus fort qu'on ne parlera jamais. Ce que tu fais. Silence. Ce que t'imagines, ce n'est plus un autre monde, mais seulement une épaule pour te supporter la tête quand elle devient trop lourde. Tu cherches désespérément un bout de langue où tu pourrais approcher, toucher, tâter, parler, pulper et lover ta bouche débordante de paroles contenues. Triste constat de solitude quand tu te rends compte que, comme les canards, tes cris n'ont pas d'échos.

Aujourd'hui, tu fais du surplace, ne bouges pas, ne te gaspilles pas en gestes. T'assistes au lent spectacle de ton dépérissement.

Jour 97

Le soleil se lève. Devant toi, la mer. Tu regardes les vagues qui se défroissent sur la rive et frappent bruyamment la plage. Victime et souffre-douleur de l'océan, le sable encaisse coups et caprices des marées, sans jamais répliquer. Sage côte pacifique. Plus t' observes l'eau fouetter le littoral, plus tu te confonds avec cette plage, témoin silencieux d'un carnage incessant, celui qui voit mourir les vagues une à une. T'es le spectateur impuissant qui fait face à l'éclatement perpétuel des cylindres d'eau sur les récifs de l'île. Les têtes qui éclaboussent au loin deviennent des sons tout aussi banals que le bruit répétitif des vagues. On n'arrête pas les forces de la nature. On y assiste. Tout en haut, le soleil, comme une laine d'acier, dégrasse le ciel de ses nombreux nuages poussiéreux.

Depuis déjà deux jours, tu refuses d'aller te promener sur l'île. Tu souffres trop à regarder ces corps s'effondrer comme des chandelles au soleil. Pour que tu réussisses à croire que la mort est un avenir remis à plus tard, il te faut éviter les zones troublantes pour le regard. État de folie, constat de manque, tu t'animes soudainement d'un désespoir animal. Tu pars à la course vers le centre de l'île. Tu traverses la forêt. Les rayons de soleil percent en javelots le filet opaque d'ombre. Lieu presque carcéral, la forêt te brasse le vacarme intérieur, te penche le droit humain. T'empoignes une femme. La tiens fermement par les cheveux. Geste bestial. Ses couettes jaillissent de son casque comme les branches d'un tronc. Gouffre plaisant, tu t'accroches aux remparts de sa bouche à pleines dents. Tu mors sa langue, veux l'avaler, l'ingurgiter, l'avoir en toi, la digérer. Ses lèvres goûtent le ciel. Sa bouche t'aspire de désir, t'invite dans le vide, t'escorte loin des portes. T'as le moral en aval. Déshabillé, tu la déshabilles. Embrassée, elle t'embrasse. Toi et elle, elle et toi passez aux choses urgentes. Tu l'accotes sur un arbre. Et la prends, à fond, sans fin, enfin. Longue étreinte de courts instants. Tu planterais tout ton corps en elle tellement le réconfort de sa peau est consolant. Épuisé, tu t'irrigues de fatigue, te labeur en sueur. Et t'assois près d'elle. Veux lui parler. Elle ne dit rien. Se lève et s'en va dans un silence inquiétant. Tu cries, tentes de la ramener, de la remercier. Elle quitte. Sans adieu : c'est maintenant la règle lorsqu'on te laisse. Tu t'agresses alors de faiblesse et empestes de petitesse. Tu te sens impuissant, comme si tu avais un pleurement sans les larmes.

Tu n'as même pas réussi à obtenir le plus minime don de soi : tu ne connais même pas son nom. Pas de faveur ni de confiance, elle est partie sans laisser de trace de son identité ou de sa voix. Rien. Que du silence. Pas de cris de jouissance, de mot salutaire sur lequel t'aurais pu nourrir ta mémoire. Pas de nom. Le nom, c'est ce qui permet de donner du corps aux choses; c'est à partir du moment où tu peux nommer une chose qu'elle commence à exister pour toi. Cette femme, c'est quoi au juste, un fantôme, un rêve coriace ou un acte manqué? Si t'as pas de nom à te mettre en bouche, t'as la mémoire tronquée, le souvenir raté. C'est comme ça avec toi, il te faut nommer tout ce qui entre dans ta vie. Dans ce cas-ci, tu te dis qu'elle n'a fait que sortir de ta vie, qu'elle n'y est jamais entrée. Chaque fois où t'as pu désigner un nom aux personnes qui t'entouraient, tu t'y es attaché. Ce qui, par extension, donne une vive douleur à leur manque. Ton plus grand échec avec cette rencontre, ce n'est

pas que le nom de la femme te reste inconnu, mais plutôt d'avoir été privé du plaisir d'entendre la résonance d'une voix étrangère roucouler dans ton oreille.

Là-bas, entre les arbres, tu vois éclater sa silhouette. Elle s'éparpille en morceaux, toi en larmes. Est-ce que, lorsqu'on meurt, on doit rendre le vocabulaire utilisé tout au long de sa vie? Est-ce un emprunt à long terme qu'il faut régler en trépassant? Parce que si le code linguistique de cette femme peut t'être livré, t'aimerais bien t'en emparer, parler avec une langue étrangère. Car plus le temps passe, plus tu t'étouffes avec les agglomérats de mots entassés dans ta gorge.

Seul sur ton île, t'as le sentiment d'avoir un cadavre dans la bouche. T'as beau parler, hurler, ce que tu dis laisse un goût de vocabulaire avarié dans ta bouche. Désespoir vital et silence général, t'enlises tes mots dans des conversations sans origine ni destination. Porteur de la maladie de la phrase apatride, t'appréhendes l'avenir comme une longue suite de cris sans échos. Au beau milieu de cette forêt, t'as les nerfs qui désespèrent et les fusibles en fuite. T'es devenu un animal en voie d'extinction qui s'époumone en signe d'alarme. T'as maintenant la vie vide d'essence et ça te gruge le nerf vital de te savoir l'intérieur du crâne à plat.

Tu te rends piteusement jusqu'à la plage. Sortir de la forêt devrait au moins t'alléger le malaise. T'es sur le sable. Étendu comme une étoile de mer. Il y a des moments comme celui-ci où, encombré d'une honte sans bornes, tu te dis que si ta mère était encore vierge, tu serais prêt à faire le tour du monde pour aller la remercier.

Le soir tombe. Yeux fixés au ciel, tu vois quelques nuages se bardasser pour un peu d'espace entre les étoiles. Juste avant de t'endormir, tu t'imagines piloter un nuage. Et aller verser le déluge de ta rage contenue sur l'autre partie du monde, celle où tu n'as plus accès.

Jour 98

Ce matin, tu te réveilles avec l'aube. En regardant le soleil monter, tu t'es parlé, une dernière fois. Pour te dire que t'as passé la première partie de ta vie sans avenir, et maintenant que t'en

as un, tu ne peux rien faire avec. Le monde doit être tellement plus beau quand on est capable de se payer une place avec vue sur de beaux lendemains. Ce que t'as pas réussi à faire. Silence global.

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT :

CIRCULER EN SILENCE

Essai sous forme de fragments

CHAPITRE UN

LE ROAD BEAT OU L'ÉCRITURE VAGABONDE

Longtemps j'ai rêvé de m'éveiller dans un rêve. Or, ce que j'appellerai ici le *road book* permet justement de rêver à tombeau ouvert : enchaînement de lieux, défilement de villes, accumulation de paysages. J'ai d'abord voulu, avec *Les survivants provisoires*, écrire un *road book*, un livre comme en ont fait Jacques Poulin, Jack Kerouac, John Fante ou Tom Wolfe. Or, je me suis rendu compte que le *road book* est comme un vieux routard; il a beau changer de vêtements ou d'auteur, il conserve quand même ses rides. Toujours, le *road book* a son point d'ancrage dans un monde palpable avec des référents précis : rues, villes, noms etc. Il est une apologie du monde dans lequel on vit. Plus qu'un *road book* limité par les contraintes du genre, j'ai simplement essayé d'écrire le vagabondage qui le contient sans souci d'une forme précise.

*

Déambuler dans l'écriture, c'est marcher à l'envers; le décor bouge et le voyageur-écrivain, lui, reste immobile. Malgré de nombreuses haltes dans des endroits précis, le *road book* ne change pas le monde, il le transforme en un lieu sans origine ni destination. Sans point d'attache ni comptes à rendre à la routine, il est une longue dérive qui n'a qu'une seule direction : celle de l'errance. Je crois que c'est dans le vagabondage du corps, en quelque

sorte le voyage sans direction précise, que se définit la sensibilité. C'est quand je sors des sentiers connus de la routine que se fragilise mon regard. Par exemple, quand j'étais en Inde et que j'écrivais les *Survivants provisoires*, je devais, évidemment, manger tous les jours. Lors de chaque repas, je notais de nouveaux détails sur mon expérience gustative. Et pourtant, ingurgiter de la nourriture est une activité banale pratiquée par tous et chacun au minimum deux fois par jour. Mais je cherchais le moyen de diversifier l'expression de ce qui, en fait, se répète à tous les jours. Pour moi, définir la sensibilité, c'est positionner son corps de façon à ce qu'il réinterprète les détails du quotidien, comme dans le cas de ma rénovation du plaisir de la langue. Et le voyage est ce qui me permet de régénérer l'œil, de transformer la routine quotidienne en un spectacle inexploré.

Quand je quitte un lieu, il me faut décrire les ruines érigées derrière moi, les entasser dans un carnet de notes. Point de friction duquel s'écoule un élan singulier d'écriture, quand les mots se mêlent à l'abandon d'un lieu, le malaise s'allège. Car abandonner un espace, c'est aussi aller en reconstruire un autre ailleurs. Je suis coincé entre l'expérience de la perte et la tentation de l'inconnu, entre le deuil de ce qu'il y avait avant et l'exploration de ce qui est à venir. Ce moment tampon partagé entre la renonciation et l'enthousiasme est un doute nécessaire au noircissement de ce que j'appelle des *carnets de route*. C'est un peu ce dont parle le chorégraphe Edouard Lock; dans chacun des pas de ses danseurs, il dit qu'il y a un moment d'incertitude où le danseur se demande s'il arrache son pied du sol ou s'il le dépose sur celui-ci. C'est ce tiraillement qui, pour lui, anime la danse. C'est un peu le même déséquilibre qui stimule ma recherche d'une *écriture vagabonde* : le chagrin des mots, personnes ou villes que je laisse derrière moi se confronte à l'intrigue de ce qui attend devant. Pour moi, « le point d'origine du cœur d'où la parole s'est efforcée de jaillir¹ » est cette période d'agitation où je suis agrippé par deux courants opposés. Le réconfort de la stabilité ou la passion du déchirement? Pris en serre, je renonce à la stabilité. Par peur de m'enliser dans un confort, dans ce qui signifie pour moi une forme de routine. J'aime quitter des lieux avec, en poche, un carnet de route bourré des vestiges de ce que j'ai laissé en plan derrière. Ça me donne l'impression d'avoir envahi un espace, d'avoir cartographié le pouls de l'ambiance d'une ville. Une fois mis à distance, ces lieux cartographiés dans des carnets de

route sont devenus, dans ma tête, des domiciles fixes prêt à accueillir la venue d'un probable narrateur.

*

Impossible pour moi d'écrire le mot *road book* sans penser à la Beat Generation. Rejetant le mensonge social des années cinquante, les beatniks ont incarné la mentalité vagabonde inhérente au *road book*. Car le *road book* est d'abord et avant tout une position d'écriture inconséquente. Kerouac, Ginsberg, Cassady, Corso, Ferlinghetti et Burroughs ont lutté pour vivre dans un monde où la conformité faisait office de mode d'emploi pour une vie réussie. Remettant en question la mise en place d'une société bourgeoise bien établie, avec maison, enfants, voiture et emploi fixe, les beatniks ont plutôt choisi l'expérience troublante du cercle vicieux de l'accumulation des villes. Sans domicile fixe, presque clochards, ils ont vécu dans la peau des laissés pour compte par la société. En optant pour le droit à la différence, la liberté sexuelle et la consommation excessive d'alcool et de drogues, ils ont prouvé que le statut social n'avait rien à voir avec l'ouverture d'esprit. L'intelligence et la culture ne se comptent pas par l'épaisseur du compte en banque. Ce que l'éclosion de la société moderne américaine semble malheureusement oublier.

Dans leur sillage, des milliers de jeunes gens s'opposent à la guerre froide, à la menace atomique, à l'apologie du progrès scientifique, à la glorification de l'économie et à l'organisation hiérarchique. Ils forment des intellectuels débauchés qui s'appuient sur un mépris farouche envers le productivisme. Engagés dans un processus de libération individuelle, ils jettent par-dessus bord toutes les formes de contrôle social. Le mouvement beat est, en quelque sorte, la représentation d'une vie coincée entre l'appel du départ et l'aspiration sédentaire. Vaut-il mieux développer sa curiosité en cumulant les distances ou approfondir ses origines en se fixant dans une communauté? Les beatniks ont réussi l'impossible, c'est-à-dire faire les deux. Amoureux fous de l'Amérique, ils en ont fait l'apologie et en ont aussi été les plus grands détracteurs. Pris en serre, ils passent leur vie à quitter un pays aimé et à y revenir pour le détester : ce va-et-vient continu entre exil et

¹ Claude Louis-Combet, *Ouverture du cri*, Nîmes, Cadex Éditions, 1992, p. 16.

stabilité amène leur parole à jaillir en dehors des limites du discours usuel. De par leur vagabondage, ils donnent à voir ce que Julien Gracq appelle « un monde non pas transfiguré mais simplement repassionné² ». Les départs continuels permettent aux *Beatniks* de réinterpréter et de revigorer leur critique du monde occidental; inlassable conquête d'un regard neuf sur leur lieu d'origine, l'Amérique.

Leur flamboyant langage dénonce l'impérialisme américain sans aucun détour ni politesse. À force de passer la nuit dans des gares, de rouler en voiture nuit et jour et de dormir dans des hôtels minables, une couche imperméable de crasse est venue recouvrir leur écriture : c'est le voile de l'indifférence. Parce que marginalisés, ils apprennent à faire la sourde oreille au discours oppresseur véhiculé par le pouvoir en place à la fin des années cinquante. Et à force de ne pas être entendus, ils rejettent la censure. De là est née une langue déliée qui rejette toute hiérarchie; avec les *beatniks*, les mots n'ont plus de comptes à rendre à personne. Pour eux, la hiérarchie doit être déboulonnée de son socle, autant au niveau langagier que social. D'où l'importance du voyage et du déplacement à l'intérieur de la mentalité *beat* : dans le réconfort du mouvement, ils ont l'impression de se tenir à l'écart de l'aliénation hiérarchique. Pour eux, bien écrire ce n'est pas transfigurer son discours pour le faire avaler par la masse; leur écriture repose plutôt sur un désir de cracher l'oppressant embâcle congréganiste qui leur bloque la voix. Ils gavent le monde avec leurs langues impures et sales bourrées de mots venus des bas fonds du langage populaire de San Francisco, New York ou Tanger.

En changeant continuellement de villes ou de pays, ils donnent l'impression de faire avancer les choses. Illusion passagère, la vie semble défiler plus vite lors d'un voyage. À la base, un voyage est un déplacement provisoire, un changement spatial qui mène à une destination. Mais qu'arrive-t-il s'il n'y a pas de destination au bout des routes? Il faut s'en inventer, s'en créer. C'est pourquoi l'écriture et le vagabondage vont si bien ensemble : c'est avec des mots qu'on colmate les doutes accumulés lors d'un trajet sans but apparent. Dans un vagabondage, tout ce qui reste à faire pour éviter l'engourdissement mental, c'est d'ouvrir les yeux et de s'émerveiller : apprécier les changements de décors, de personnages, de cultures avec « une

² Julien Gracq, *en lisant en écrivant*, Paris, Éditions José Corti, 2002, (1960), p. 45.

attitude d'emprunteur névrotique³ » Quand on vagabonde, on devient le témoin d'un narrateur externe. Il ne reste qu'à figer, à fixer des trousseaux d'images ou des morcellements de sensations dans un *carnet de route*.

Le pédantisme littéraire est frappé de plein fouet par les beatniks, ils en ébranlent les fondements en questionnant ses sources : pour eux, l'éducation catholique et la poursuite d'idéaux matériels doivent être révolutionnés. L'histoire américaine n'a pas de leçon de morale à leur donner. Mais l'Amérique puritaine du milieu du vingtième siècle en a décidé autrement. Ils ont répliqué : en 1957 l'éditeur City Lights Books (dirigé par Ferlinghetti) est traduit en justice pour indécence à cause de la longue tirade poétique *Howl*, écrite par Ginsberg qui, selon les autorités, écorche et entache le rêve américain; en 1955 Kerouac met en poèmes l'euphorie contemplative que stimule en lui la consommation excessive de marijuana dans *Mexico City Blues* et est accusé par la droite religieuse d'en faire la promotion; en 1965 l'éditeur de Burroughs est condamné pour obscénité parce qu'entre autres, l'auteur métaphorise ses injections d'héroïne dans *Le festin nu*, etc. Bref, les Beats luttent pour dévierger la littérature en place et pilonner les lèches-cul littéraires du système et ce, en saccageant le contenu pudibond de l'intérieur des livres. Moralité et amoralité se confondent jusqu'à une suspension du jugement. Tournant en dérision toute forme d'autorité morale, ils martèlent la convenance langagière en repoussant les normes et les marges de la littérature américaine. Leurs idéaux sont incompatibles avec leur milieu. Et à force de se faire rabaisser le moral par la bienséance intellectuelle qui règne, ils sombrent dans un désespoir lucide : ils sont peut-être des écrivains vagabonds sans vision d'avenir, mais au moins, ils sont affranchis des systèmes hiérarchiques.

Les Beatniks finissent par abandonner leur quête de sens au profit de la conquête sauvage d'un monde sans port d'attache : épreuve passionnée trop intense pour être vécue simplement, la vie, pour eux, se résume en un chant tumultueux en l'honneur de la route. Ils ne cessent de crier haut et fort que c'est sans les soucis du lendemain que le monde offre les plus grandes promesses. Dans *Les Survivants provisoires*, ce ne sont pas les lendemains qui

³ André Carpentier, « Le dit du carnetier » in *Le choc des écritures. Procédés, analyses et théories*, sous la direction de Hélène Guy et André Marquis, Québec, Nota bene, 1999, p. 13.

sont mis en péril, mais plutôt la route. À chaque jour, on en est à se demander si l'épuisement du voyage ne rattrapera pas les deux personnages principaux; ils cherchent ce qui n'existe pas : une zone de confort où se bâtir un avenir.

*

La civilisation moderne, avec ses supports numériques et ses communications planétaires, fait en sorte que tout le monde aspire à dire et à être entendu plus qu'à écouter. Visionnaires, les Beats le comprennent avant le temps. Alors ils crient, scandent, revendiquent et imposent un langage sans compromis avec ce monde tracassé par ses préoccupations d'embourgeoisement. Leurs voix se taillent une place et ce, même si leurs paroles sont insolubles dans le discours commun. Leurs voix réunies forment une ondulation intime qui peut refléter, selon le cas, un dépouillement structuré de la parole (Ginsberg), une effusion de sens (Burroughs), une carence du discours (Corso) ou une rétention du style (Kerouac), mais en aucun moment leurs voix ne s'engluent dans une énonciation esthétique. Ce qui, pour moi, est difficile à concevoir; j'aime travailler le discours pour qu'il rende le sens de ce que j'aspire à exprimer et ce, sans toujours savoir de quoi il s'agit. Car on n'est pas toujours conscient ni maître du sens que l'on porte. Bien manier les mots, c'est tracer une fugue dans ma connaissance géométrique du monde, partir en fuite avec, pour seul but, l'espoir d'arriver à dire mieux : « écrire, c'est hésiter, trébucher, raturer, s'engager dans le plus escarpé des chemins. Rien ne donne moins l'idée de fatalité. C'est la liberté à vif.⁴ » Et *s'engager dans un chemin escarpé* implique la présence d'un temps de traversée. C'est partir dans une excursion risquée avec, comme seul outil pour se défendre face à l'échec, la volonté de parfaire le désordre du monde qui nous entoure avec des mots. Dans mon cas, le souci esthétique de la syntaxe passe par un délai entre l'élaboration d'un carnet de route et l'écriture d'un projet.

Pour les Beatniks, la chose primordiale, dans un discours, est d'y montrer une manifestation identitaire. Ils font émerger le grondement de leur souterrain mental sans délai ni

⁴ Dominique Noguez, *Le grantécrivain et autres textes*, Paris, coll. L'Infini, Gallimard, 2000, p. 101.

remaniement; ce sont les propos obscènes du poème « S'il te plaît maître⁵ » de Ginsberg ou la dérision puérile d'un texte de Corso intitulé « La complainte du zizi⁶ ». Pour eux, ce qu'il faut changer, ce ne sont pas les phrases, mais la réalité qui les contient. Alors que, pour moi, le message qu'on véhicule importe moins que la façon dont on le formule : « penser veut dire chercher une phrase⁷ ». Ce n'est pas toujours la pensée qui est originale, mais le plus souvent, c'est la façon dont elle est déployée. Je suis constamment déchiré entre ce que Bernard Pingaud appelle *l'écrivain* et *l'écrivain*. Pour lui, *l'écrivain* est celui qui « voit toujours à l'horizon le produit de son travail – le texte achevé, l'œuvre –, *l'écrivain* se contente d'écrire, indéfiniment⁸ ». L'un ne va pas sans l'autre, mon projet d'écriture est un pont tressé entre les deux. Écrire se résume à choisir un chemin plutôt qu'un autre. Choix continuels qui implique qu'on laisse une piste d'écriture mûrir ou pourrir, selon le cas. Pour moi, c'est en bâtissant avec les ruines de mes carnets de route que j'avance vers quelque chose. Plus précisément, pour construire quelque part, il me faut démolir ailleurs. Mon travail est beaucoup plus marqué par les déconstructions que par les édifications. Comme pour les vitraux, c'est avec des bribes que j'arrive à créer une mosaïque d'ensemble qui se tient.

Le matériel d'écriture resté à l'écart de mon projet romanesque est ce avec quoi je l'ai bâti, les constructions occultées sont souvent la source de passages glanés : « [a]insi, il est possible que la destruction d'une structure s'impose afin de voir derrière, ailleurs, plus loin⁹ ». Par exemple, pendant la rédaction des *Survivants provisoires*, j'ai écrit un journal de presque deux cent pages. Ce journal, intitulé *Mots d'Inde*, est devenu nécessaire à l'élaboration du projet, à un point tel qu'il prenait, selon moi, une plus grande importance que le roman lui-même. De plus, j'avais l'intention initiale de parler de l'Inde, lieu où a été rédigé le projet romanesque, mais l'écriture s'y est opposée parce que j'essayais d'y insérer la présence de l'auteur plutôt que celle du narrateur. Tous les chapitres et passages où il était question des coutumes et rites indiens ont été raturés. La création a été faite en Inde et pourtant, la fiction

⁵ Allen Ginsberg, « La chute de l'Amérique » in *The Beat Generation*, Paris, Flammarion, 2005, p. 270.

⁶ Gregory Corso, *Sentiments élégiaques américains*, Paris, Christian Bourgois, 1995, p. 54.

⁷ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 45.

⁸ Bernard Pingaud, *La voix de l'écrivain*, Paris, Gallimard, p. 16.

⁹ Jean Pierre Girard, *Le tremblé du sens*, Éditions Trait d'union, Montréal, 2003, p. 45.

se refusait toute parenté avec le lieu réel où je me trouvais; j'ai situé le roman au Mexique, même si je me trouvais dans le sud-est asiatique.

Pour moi, une période de décantation est nécessaire pour laisser la fiction se greffer à l'expérience vécue. Même si c'était *mon* projet, il y avait une règle suprême à respecter : celle de l'écoulement du temps. Parfois, un texte épuise son souffle mais pas sa respiration. En restant le nez collé sur l'expérience personnelle, j'essouffle l'inspiration. Si j'ai réussi à parler du Mexique dans le roman, c'est qu'il y avait plus de deux ans que j'en étais revenu. Je crois qu'il faut digérer les lieux avant de pouvoir les traduire. C'est ce qui, pour moi, différencie le carnet de route du projet d'écriture; l'un prend le moment sur le vif, alors que l'autre laisse les images s'ériger en phrases avant de les écrire. Roberto Juarroz a écrit que pour posséder une fleur, nul ne peut la dévêtir de ses pétales pour retenir son arôme. Je crois qu'à travers mon expérience indienne, j'ai compris qu'il en est de même avec l'écriture; si j'avais essayé de m'approprier le pouls de l'Inde sans laisser le temps à son cœur de résonner en moi, l'écriture aurait été tronquée de son authenticité. *Écrivains* inconditionnels, les Beatniks ne ressentent pas ce tiraillement, ce besoin de repos de l'écriture. Tout est pris dans le vif du moment, sans délai *gestatif*. Ginsberg, *écrivain* par excellence, représente bien ce moment saisi au vol, il a même publié dans *La chute de l'Amérique*, un poème dans lequel est insérée la mise en garde pour la fraîcheur d'un poulet¹⁰; il produit compulsivement, apparemment sans le souci d'une vision d'ensemble de son œuvre.

Je crois qu'on pourrait nommer *écriture vagabonde* ce langage mal léché, propre aux Beats. Incarnée par des mots de ruelles jappés à pleine gueule contre toute forme de procrastination, l'*écriture vagabonde* est une parole hostile et impatiente. Écrite sur les chapeaux de roues, elle est une matière fuyante qu'il faut attraper quand elle passe. Mais pour moi, ce type d'écriture est strictement réservé au carnet de route. Je crois en la nécessité de prendre le temps de rapatrier ces notes jusqu'à ce qu'elles s'agglutinent en un projet d'écriture. Contrairement à l'*écriture vagabonde* représentée par les Beatniks, « le monde [n'est] pas conçu comme une proie à saisir, une matière à transformer [...] Mais comme un lieu où

¹⁰ Allen Ginsberg, poème « Bixby Canyon voie océane brise verbale » in « La chute de l'Amérique » in *The Beat Generation*, Paris, Flammarion, 2005, p. 359.

quelque chose advient et, dans sa splendeur muette et fugitive, est indiscutablement là.¹¹ ». J'aime laisser advenir, être témoin d'accidents qui, en bout de ligne, sont fortuits.

*

Lors de l'écriture des *Survivants provisoires*, j'ai transposé le traitement utilisé pour les carnets de route dans un projet romanesque. Parce que j'avais besoin de partir vagabonder, je suis allé me fixer ailleurs pour écrire. À Madras, en Inde. J'avais l'impression de reconstituer une ambiance de voyage, même si, en vérité, je me suis enfermé dans une chambre d'hôtel pendant plus de trois mois. J'ai reproduit un climat favorable à la prise de notes, mais cette fois, ce que je cherchais à capter au vol, c'était des phrases, des paragraphes, des chapitres. Ce fut un élan d'écriture ponctué « [d]e longues attentes entrecoupées d'éclats¹² ». Quand je n'arrivais pas à écrire, j'attendais dans ma chambre, ne faisais rien qui puisse m'éloigner de mon projet : « l'écriture est un état de veille – celui de la sentinelle en temps de guerre : le moindre bruit lui est indice¹³ » Bizarrement, à force de rester cloîtré dans ma *cellule romanesque*, ce sont les choses qui sont venues à moi : dans un moment de distraction, je suis tombé par hasard sur un reportage télévisé à propos des papillons qui traversent le Canada et descendent jusqu'au Mexique, les monarques. Et ce, sur une chaîne télévisée de la capitale du Tamil Nadu, en Inde. Surpris, j'ai tout de suite saisi un cahier et pris en note les détails sans me questionner sur leur utilité : j'étais dans une posture favorable à la réception de toute information qui pourrait nourrir le projet romanesque en cours. Quand, après le reportage, je suis sorti sur mon balcon au troisième étage de l'hôtel pour fumer une cigarette, un papillon est venu fendre l'air près de moi. Petite bête minuscule qui est venue éclairer le dénouement du roman. J'ai décidé à ce moment qu'il y aurait un parallèle entre le trajet des monarques jusqu'au Mexique et le parcours des deux personnages principaux. Et en fouillant dans ma mémoire, je me suis rappelé que j'étais déjà allé visiter un sanctuaire de monarques dans l'état du Michoacan lors d'un précédent voyage au Mexique. C'en était trop ! Tout se raccordait dans ma tête et le désordre initial du projet d'écriture se resserrait autour d'un thème de plus en plus précis. J'ai donc décidé de partir fouiller sur internet afin de trouver

¹¹ Danièle Sallenave, *Le don des morts*, Paris, Gallimard, 1991, p. 20.

¹² Pierre Chappuis, *le biais des mots*, Paris, José Corti, 1999, p. 74.

plus d'informations sur les monarques. Cette résonance magnétique de l'imprévu – que certains appellent synchronicité – , est-ce une construction préméditée du hasard ou une prédisposition de ma part?

*

L'*écriture vagabonde* est beaucoup plus la mise en place d'une mentalité que la restriction à un genre d'écriture défini. En fait, je crois que l'état d'esprit que j'ai voulu illustrer avec *Les survivants provisoires* est celui d'un *road beat*; écriture ouverte à toute destination sans contrainte d'un genre précis.

¹³ Dominique Noguez, *Le grantécrivain et autres textes*, Paris, Gallimard, 2000, p. 102.

CHAPITRE DEUX

LES CARNETS DE DOUTES

La route favorise l'apparition de doutes, ainsi les décisions prises lors d'un trajet sont toujours incertaines; l'obscurité dans laquelle baigne l'avenir d'une décision est ce que j'appelle le moteur du doute : « [o]n écrit un peu comme on crie dans l'obscurité d'une caverne, pour en mesurer la dimension d'après l'écho¹ » Pour moi, il est clair qu'il vaut mieux formuler ce qu'on n'arrive pas à comprendre que l'inverse, ne pas comprendre ce qu'on formule. L'inconnu fait partie de la démarche d'écriture. J'ai peur du noir de l'avenir. Et ce qui me rebute m'anime. Je me dis qu'autant l'incertitude des routes que la nuit qui englobe l'écriture forment de l'encre noire qu'il faut tailler en pièces, en mots. Pour avancer dans l'écriture, je tâte l'obscurité d'une main leste et je tente de m'appuyer sur du solide : des phrases simples qui éclairent le sens de ce que j'essaie de dire. Lorsque j'écris, je n'ai pas nécessairement l'impression d'éclairer un chemin, simplement d'enlever un peu d'ombre sur le monde qui m'entoure : « là où la lumière n'éclaire pas, l'ombre l'éclaire peut-être² ». Vain combat qui rappelle Sisyphe : j'ai beau écrire tout le noir de la nuit sur une feuille, elle n'en sera pas plus vidée de son obscurité.

*

¹ Julien Gracq, *en lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 2002 (1960), p. 144.

² Roberto Juarroz, *Fragments verticaux*, Paris, José Corti, 1993, p. 23.

L'interprétation qu'on donne au temps suspendu entre départ et arrivée donne un sens au déplacement dans l'*écriture vagabonde*. Elle joue le jeu de l'écoulement de la vie, laisse transparaître le temps dans son récit. La contrainte temporelle passe par une urgence de vivre, la mort n'y est pas un obstacle mais une issue. Alors aussi bien défoncer l'horizon à grandes rasades d'alcool et de jours sans lendemain. Kerouac indique clairement ses repères temporels dans *Sur la route*, Ginsberg précise systématiquement les jours, mois et années de presque tous ses poèmes et Burroughs en fait autant; il semble que le temps soit chiffré, daté, numéroté pour les vagabonds, comme si chaque jour terminé était une victoire sur la mort, une marque pour la postérité. Pour ma part, je crois que la présence d'une marque de temps dans un récit dénote la présence d'un délai, comme si le temps qui passe était emprunté à la mort. Dans l'écriture des *Survivants provisoires*, j'ai tenté de tracer le défilement des jours avec des chiffres, pour montrer que rien n'échappe au décompte universel. Le fait d'indiquer le numéro des jours et non les dates permet de souligner la précarité du temps qui reste, ça donne, en quelques sortes, une illusion d'érosion de l'horloge : les heures perdues sont abandonnées par la mémoire. Non appuyé sur une date précise, le temps risque plus facilement d'interrompre ses aiguilles sans préavis. L'écoulement du temps diminue l'extensibilité de l'avenir, il est une menace de mort qui s'amplifie. Le fait de mettre des chiffres pour indiquer la suite des jours permet de souligner l'idée qu'il faut vivre intensément chaque seconde. Donc pas de temps à perdre, l'*écriture vagabonde* n'a que des carnets de route à remplir et des départs à provoquer.

*

À travers leurs folles virées, les beatniks vont au-delà de la simple délinquance, ils expérimentent un mouvement d'arrachement qui se rapproche plus des fugitifs que des délinquants. Ils fuient ce qu'il y a derrière par conviction que ce qui les attend devant sera mieux. Quête utopique. Leur vie est une échappée non conforme aux aspirations conventionnelles. Pour eux, tout peut prendre le large : la famille, l'argent, la santé. Alors aussi bien partir traîner leur corps dans des voyages sans fin apparente. Prisonnier de sa fuite, le fugitif ne désire que ce qu'il y a devant lui, ne laissant derrière qu'un souvenir d'incarcération, de lieu clos.

*

Ma perception se fragilise plus facilement quand je me déracine de mon espace familial, c'est à travers le vagabondage qu'un narrateur vient s'implanter dans le regard. L'enfilade des rencontres et des lieux permet de prendre conscience et de m'éloigner du confort tranquillisant d'une société qui s'ankylose dans ses jugements populaires et son embourgeoisement pathétique. Et ça me donne l'occasion d'éviter le pédantisme délirant de la structure organisationnelle de la société. Quand on est un vagabond, on n'est pas tenu par les exigences sédentaires; on a une disposition pour l'errance. Du moins, on a la volonté de faire les sacrifices que ça exige. Plus je change de lieux, plus le carnet de route se remplit. Et plus il y a de pages pleines, plus un narrateur commence à se définir malgré le désordre des notes. Il est inévitable d'interpréter sa vie et de lui chercher un sens quand celle-ci déboule les routes.

*

Piège à moments pris sur le vif d'une sensation, l'*écriture vagabonde* est une longue route d'histoires courtes qu'il faut rapporter dans ses valises, dans ses carnets. Mais au juste, qu'est-ce qu'un carnet? Louis Hay le définit comme suit : « le lieu privilégié d'une pratique de l'écriture qui enregistre pêle-mêle l'éphémère et l'essentiel, événements quotidiens et projets littéraires, fragments de formes ou d'idées¹⁶ ».

Le carnet de route est le calepin où s'empilent des impressions spontanées, des expressions particulières ou des sensations personnelles. Lieu sans contrainte ni souci de style, il est ma recette de base, ma potion énergisante. Cela rappelle grandement le *carnet d'esquisses* dont parle Louis Hay; pour lui ce carnet d'esquisse est le lieu « des premiers instantanés textuels : vers, idées, expressions épinglés sur le coup pour ne pas échapper à la mémoire.¹⁷ ». C'est dans ces carnets que se retrouvent des bribes d'idées ou de mots qui, plus tard, prendront

¹⁶ Louis Hay, « L'amont de l'écriture » in *Carnets d'écrivains 1*, Paris, Éditions du CNRS, 1990, p. 12.

¹⁷ *Ibid.* p. 10.

place dans un poème, une nouvelle ou, comme dans le cas présent, dans un roman. Mais ce qui caractérise le *carnet d'esquisses*, c'est son travail de capture; il est rempli de trouvailles plutôt que de travail.

J'ai accumulé au fil des voyages des suites de mots incompréhensibles qui, pour moi, représentent des impressions de lieux. J'ai noirci des pages comme d'autres prennent des photos, pour marquer la mémoire et tracer le contour d'une sensibilité personnelle. Bien souvent, je prends des photos qui, pour moi, évoquent un moment fébrile ou une impression particulière; « [p]hotographier c'est retenir son souffle quand toutes nos facultés convergent pour capter la réalité fuyante¹⁸ » Il en est de même avec le remplissage d'un carnet de route. Dans un esprit de vagabondage, la prise de notes s'impose même s'il n'y a pas de projet d'écriture précis en cours : « Les écrivains qui savent d'avance ce que sera leur livre ne sont pas des écrivains mais des créatures de Dieu atteintes par la folie du raisonnable, du sérieux, du devoir à rendre¹⁹ ». Le carnet de route est dépositaire de l'*écriture vagabonde*, il est le réceptacle d'une ambiance particulière qui se traduit rarement en prose continue. Si pour Sallenave « les villes et les livres ne font qu'un; ils imposent au désordre du monde l'ordre d'une lecture possible²⁰ », pour moi, il en est de même pour les villes et les carnets de route : ils sont tous deux des lieux où le mouvement du monde se capture par quartiers, par fragments.

*

Cahier éclaté en phrases incongrues, en bouts de conversations, en numéros d'autobus, noms de villes ou descriptions de chambres d'hôtels, bref en « instantanés textuels²¹ », le carnet de route est un point de départ vers un *quelque chose* que je ne connais pas. Je n'y retrouve aucune recherche syntaxique ni cohérence, car « passer en revue une vie, un voyage, n'est pas

¹⁸ Henri Cartier-Bresson, « L'imaginaire d'après nature », p. 20-21. in *Henri Cartier-Bresson. Catalogue d'exposition* (Budapest, Musée d'art contemporain et l'Institut français de Budapest, 22 mars-26 mai 2002). Budapest : Le Musée Ludwig Budapest, 2002.

¹⁹ Christian Bobin, *L'épuisement*, Paris, *Le temps qu'il fait*, 1994, p. 9.

²⁰ Danièle Sallenave, *Le don des morts*, Paris, Gallimard, 1991 p. 16.

²¹ Louis Hay, « L'amont de l'écriture » in *Carnets d'écrivains I*, Paris, Éditions du CNRS, 1990, p. 10.

un récit ordonné²². » C'est une écriture collée à la réalité du monde, sans artifice ni maquillage, où la notation ne peut attendre d'être écrite. Dans un carnet de route, le contenu est une matière brute où « les mots sont comme des noyaux qu'il faut casser pour les libérer par respiration. » Faire respirer les mots, leur donner vie, c'est les intégrer à un projet d'écriture continu. Pour ma part, j'associe directement le carnet de route au déplacement, au changement de lieu, à *l'écriture vagabonde*. Les deux vont de pair, la prise de note se fait dans l'affolement du départ ou de l'arrivée, c'est selon. Ce qui différentie mes carnets de route du *carnet d'esquisses*, c'est cette condition *sine qua non* du voyage, du dépaysement.

Je me dois ici « de parler d'une *écriture en marche*, en un double sens : épousant le déplacement du sujet dans le temps et dans l'espace, prenant en marche le monde et les événements comme ils viennent; mais aussi écriture en cours, en voie d'élaboration et de transformation.²³ » L'écriture des carnets de route naît hors des lieux familiers, dans un état d'émerveillement ou de déception. Notation lacunaire et fragmentaire, elle va vers *quelque chose* sans trop savoir vers quoi précisément; c'est un élan capté entre le décollage et l'atterrissage d'un projet. L'écriture y est *en marche vers* un projet encore indéfini. Tout ce qui compte, c'est de réussir à prendre au vol ce qui se trouve *en soi* ou *devant soi* et de l'enfermer dans un carnet de route.

*

Le lecteur bouge, il passe du temps à promener son œil pour imbriquer les phrases les unes dans les autres, à tourner les pages, à édifier un sens global qui aille au-delà de la simple construction grammaticale. En déchiffrant les mots, il découvre un sens à ceux-ci. Ce qui importe, c'est la progression, la circulation entre lecture et écriture, entre écrivain et lecteur. Un livre que je referme à chaque page est comme une vie remise en doute à tous les jours, c'est une épreuve où la fin représente un obstacle, où le mouvement interrompu de la narration finit par épuiser. Le mouvement donne naissance à la vie; mouvement de bassin,

²² William S. Burroughs, « Ultimes notes de William S. Burroughs, du 3 mai au 2 août 1997 », in *The Beat Generation*, Paris, Flammarion, 2005, p. 993.

²³ Michel Collot, « Les carnets d'André du Bouchet : une écriture en marche », in *Carnets d'écrivains I*, Paris, Éditions du CNRS, 1990 p. 180.

course des spermatozoïdes, battement de cœur, circulation du sang : le mouvement pour moi, est nécessaire à la vie comme à l'écriture des carnets de route. Le déplacement physique et l'écriture sont liés par un même défi : rendre sensible un trajet.

Dans un carnet de route, les mots sont engrangés dans un état germinatif. Donc prêts à bouger, à pousser pour s'en aller ailleurs. C'est un langage rudimentaire et sauvage entassé dans des pages sans cadre restrictif. Parole prise à vif sans la manipulation du passage des heures, l'*écriture vagabonde* qui prend forme avec les carnets de route est le ruissellement d'un cœur qui éclate en silence.

*

Les carnets de route, dans leur fonction d'avant-texte, me permettent de rapatrier « toutes sortes de notes documentaires (...) pour mieux élaborer [l]es « effets de réels » ou tout simplement pour donner une matière première à [m]a rêverie créatrice.²⁴ » Car dans une fiction romanesque, le raccord aux situations vécues se fait grâce au déploiement et au déchiffrement des sensations retenues sous forme de prise de notes – mentales ou écrites – dans des carnets ou d'autres lieux d'avant textes.

*

Il y a tout un travail entre le remplissage d'un carnet et la rédaction d'un projet. Lors de l'écriture des *Survivants provisoires*, je me suis engagé dans un chemin obscur, celui du défilement des mots. C'est le parcours qui détermine un livre et non sa destination, sa fin. Il en est de même pour ma conception de l'écriture. J'adore prendre les phrases et les remanier, faire des contorsions linguistiques et des acrobaties de la langue; celui qui écrit « se laisse guider, emporter par le langage, mais en même temps le fait travailler, le plie, le dompte, comme une monture qu'on dresserait mais en tenant compte de ses muscles ou de ses

²⁴ Pierre-Marc de Biasi, *Gustave Flaubert. Carnets de travail, Édition critique et générique*, Paris, Éditions Balland, 1988, p. 7.

capacités respiratoires.²⁵ » Écrire, c'est rapiécer une vie avec des mots ou des phrases, les serrer les uns contre les autres comme les fils d'une corde : aucun des fils qui la constitue ne la parcourt de bout en bout, mais chacun est nécessaire au maintien et à la cohésion de l'ensemble. Un projet d'écriture aura beau être organisé, planifié et structuré, c'est le tissage de sa formulation qui importera. Contrairement aux *Beatniks*, je me lance dans l'écriture comme je le fais sur un chemin : pour faire hommage au détour, à l'exploration de l'espace et à la perte de temps. C'est ce détour qui, pour moi, représente la *sensibilité à vif* : « on écrit parce qu'on a une maladie de peau, parce qu'on s'aperçoit qu'on est venu au monde sans peau et que le plus léger des contacts entraîne des résonances.²⁶ » Tandis que pour Kerouac, Ginsberg ou Burroughs, il semble que l'écriture soit une course folle contre la montre qui, à chaque seconde, menace de s'arrêter. Avec acharnement, dans des bagnoles filant à toute allure, les *Beatniks* tracent le portrait d'une vie trimballée entre deux paysages, entre deux souffles coupés. Pour eux, la mort est un avenir remis à plus tard. Ce sont des adeptes du chemin le plus rapide entre deux points : les routes. Ils prônent non pas la *sensibilité à vif* mais la *liberté à vif* dans l'écriture, le souffle unique, celui de *l'écrivain* qui s'attache à suivre le flux intense, quitte à s'y engloutir, s'y perdre et s'y noyer. Pour moi, il y a une considération de l'ensemble qui me force à aménager l'écriture. Par tâtonnements, je me dis que je vais arriver à décortiquer des pistes d'écriture, qu'il y en a bien une qui va remuer quelque chose, me donner signe de vie. C'est arrivé entre autres lors de l'écriture des *Survivants provisoires*, avec l'épisode des monarques relaté dans le premier chapitre.

*

C'est dans l'acharnement que j'ai appris à bricoler un sens; à force de coller des phrases sur un schéma d'ensemble, il s'y dessine un *corps* du texte : « [a]insi, la syntaxe est bien plus que le squelette de la phrase, c'est son système circulatoire : ce qu'il y a de rythmique dans le sens²⁷ » Écrire, c'est donc cultiver l'espoir de réanimer, par le biais d'un texte, ce qu'on côtoie tous les jours et considère comme mourant : la langue. L'écriture est la marque incontestable de la présence d'un bruissement de langue. Il me semble qu'on pourrait

²⁵ Dominique Noguez, *Tombeau pour la littérature*, Paris, Éditions de la Différence, 1991, p. 79.

²⁶ Christian Bobin, *L'épuisement*, Paris, Éditions Le temps qu'il fait, 1994, p. 80.

facilement comparer la langue au cœur, cet organe qui s'articule clandestinement dans la nuit du corps. Ce n'est pas la présence du cœur ou de la langue qui donne vie, mais ce qui les signale : le sifflement des mots et la respiration du corps. Le cœur pompe le sang alors que la langue, elle, fait circuler le sens. Les deux sont signe de vie. Animer un texte, c'est mettre sa main dans le corps du texte et l'en ressortir seulement quand il y a un cœur qui y bat, faisant circuler un sens dans l'engorgement des phrases.

*

La plume penchant vers le type *écrivain*, j'ai souvent tenté d'écrire avec une idée précise. Mais à chaque fois, je me suis embourbé dans une confusion. Alors j'étoffe les phrases et en étouffe le sens dans le trop à dire. Je suis de ceux qui prônent le louvoiement, la déambulation à travers le parcours. Maintenant, je tente de mettre l'accent sur le temps passé à travailler les phrases plutôt que sur le défilement de celles-ci. J'essaie plutôt de ciseler les phrases dès l'écriture, de les figurer au premier jet et de m'y arrêter d'entrée de jeu comme si je n'allais jamais y revenir. Ce qui me permet de doser mon éparpillement, de calmer ma soif de suites de phrases. Ce détour d'écriture représente, pour moi, le chemin le plus escarpé, car toujours, il y a cette crainte de ne pas retrouver mon chemin, de perdre le fil du récit en cours. Risque et danger d'une écriture qui ne se fie pas à un plan de travail précis, mais à des mots et des sensations souvent contenus dans des carnets de route. Trop souvent, j'ai l'impression que beaucoup d'efforts se résument à peu de mots, mais la densité d'un texte n'a rien à voir avec la quantité de mots qu'il contient. Voilà ce qui a été, pour moi, très long à comprendre puisque j'ai longtemps imaginé que plus on insère de détails, d'adjectifs et de précisions, plus l'écriture gagnait en clarté. Très souvent, je me sens démunie devant la possibilité infinie du vocabulaire, j'ai l'impression que je manque de mots pour arriver à dire. Il me faut briser cette peur du trop et m'emparer de la langue avec audace, comme je le ferais avec une gomme à mâcher trouvée au hasard, par terre. Sans égards pour le regard des autres, la prendre même si elle ne m'appartient pas, la mâcher, me la déformer en bouche et finalement, me l'approprier pour la moduler comme je l'entends. Et après, je peux sans

²⁷ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 25.

problème la recracher, une fois qu'elle est marquée et modelée par le malaxage que je lui ai fait subir en bouche. Parfois, écrire c'est mâcher longtemps ses mots.

*

C'est très difficile de « s'opposer à la tentation de *faire dire* quelque chose à l'œuvre, s'opposer à ce qu'elle défende un discours.²⁸ » Par exemple, lors de l'écriture des *Survivants provisoires*, j'ai essayé par tous les moyens d'insérer une virulente critique sociale et, chaque fois, j'ai rebroussé chemin parce que j'avais justement cette impression désagréable de vouloir *faire dire quelque chose* au récit. « Rester ouvert au vulnérable, à l'inconnu, perméable à la puissance de l'infinitésimal, de l'invisible, qui veut jaillir d'un texte²⁹ » est une entreprise ardue. Il faut être à l'écoute des phrases et non du sens global. Seul le détail des tournures de phrases peut dynamiser (ou dynamiter, c'est selon) une écriture romanesque. De toute évidence, « la clarté n'a rien à voir avec la simplicité. Une phrase simple est la condensation rythmique de plusieurs phrases usées. La clarté est donc la justification de l'invention des phrases dans l'économie du langage.³⁰ »

*

Désabusés, parce que « chaque poignée de main, chaque sourire, chaque applaudissement débile est hypocrisie latente, est luxure et concupiscence politique³¹ », les Beatniks revendiquent une *écriture vagabonde*, libérée des visées institutionnelles. *Journaux indiens*, *Sentiments élégiaques américains*, *Mexico City Blues* sont tous des livres dont la parole est minérale, encore à l'état germinatif d'un carnet de route. Mais là justement se trouve leur nerf vital : écrire le monde sans polissage, sans teinte ni coloration. Pour moi, il me semble encore impossible d'aspirer à une telle exigence dans un projet d'écriture; entre deux voyages, le carnet de route doit passer par un remaniement, une remise en forme. Les mots sont remous, échos, éruptions ou déluge; leur mouvement désordonné, lent ou précipité doit être, dans

²⁸ Jean Pierre Girard, *Le tremblé du sens*, Montréal, Éditions Trait d'union, 2003, p. 23.

²⁹ *Ibid.* p. 25.

³⁰ Pierre Alféri, *Chercher une phrase*, Paris, Christian Bourgois, 1991, p. 61.

³¹ Jack Kerouac, « Après moi, le déluge » in *The Beat Generation*, Paris, Flammarion, 2005 p. 1010.

mon cas, reposé et contrôlé. Sinon je m'égare à outrance dans le trop plein extensible d'une écriture quantitative et non qualitative. Je laisse reposer mes carnets de route parce qu'après la fureur, il y a l'affaissement, le point mort où tout circule en silence vers un sens plus large.

*

Le temps fait aller l'écriture à son allure et la syntaxe passe par une série de filtrages. Comme rien ne flue sans un dénivellement, la structure d'un projet d'écriture m'apparaît comme la *description vraie* de Julien Gracq; « une dérive qui ne renvoie à son point initial qu'à la manière dont un ruisseau renvoie à sa source : en lui tournant le dos³² ». Il y a un intervalle qui rompt le point d'origine d'une écriture et le point de chute : c'est le moment où s'esquisse un projet sans que je ne prenne un crayon. Je mets de côtés des choses qui, avec le temps, s'écoulent d'elles-mêmes vers un projet. Vient alors le moment où le besoin d'écrire devient une force agissante et agitante qui me pousse à m'enfermer, à me cloîtrer dans le but unique de rapatrier un sens à un *quelque chose* d'encore inconnu. C'est dans l'attente qu'on se laisse emporter par un sillon d'écriture, l'écoulement du temps aboutit à un sens comme le ruisseau à sa rivière, en sillonnant un parcours sans jamais regarder ce qui est laissé derrière.

*

J'admire le culot des Beatniks d'avoir mis à vue des textes qui, selon moi, sont des carnets de route, des états primaires. Kerouac n'a-t-il pas passé une bonne partie de sa vie à crier partout qu'il avait écrit *Sur la route* d'un seul souffle sur un rouleau de papier à dactylo? Stimulé par la benzédrine, il aurait, selon lui, pondu son récit d'un trait en n'ayant que les modulations rythmiques d'un orchestre de jazz comme souci d'écriture. La sensation esthétique est trop préoccupante dans mon écriture pour que j'ose mettre à vue mes carnets de route. Pudeur capricieuse, besoin de plaire ou peur du regard des autres? Je ne sais pas, peut-être en fait est-ce la simple peur du regret, qui est le regard de soi sur soi. J'espère seulement présenter un texte qui pose une voix écrite dans une variété irréductible de tons, de tours, de formes et de vitesses. J'aime retourner ma langue sept fois avant d'écrire parce que les mots « se tiennent

prêt à s'associer en d'infinies combinaisons toujours nouvelles, toujours à renouveler³³ » Et pour associer ma langue au monde, je dois lui laisser le temps de ratisser à fond les marques laissées par la sensation de l'expérience. *L'écriture vagabonde* est un terrain vague que je dois labourer minutieusement. Et après, seulement, il sera possible d'y ériger un projet d'avenir.

*

Pour moi, les carnets de routes sont des empiètements de sensations à vif qui contiennent des liaisons sans liens, des fragments sans éclatement, des lambeaux sans charpie, des éclats sans dispersion : ils sont des vibrations sensibles sans les exigences du rassemblement, qui prennent à chaud l'immobilité du détail sans s'encombrer d'un souci du mouvement d'ensemble. Ce sont des carnets pleins de doutes. Sans destination fixe, ils échouent parfois dans un tiroir, parfois ils prennent part à l'engrenage d'un texte.

³² Julien Gracq, *en lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 2002 (1960), p. 14.

³³ Pierre Chappuis, *le biais des mots*, Paris, José Corti, 1999, p. 74.

CHAPITRE TROIS

LA CASSURE FANTASTIQUE OU LA LOGIQUE DE L'IMAGINAIRE

L'expérience de l'écriture ressemble à ce charlatan qui tenait kiosque au cirque de ma ville natale. Dans ma jeunesse, année après année, j'allais le voir lorsqu'il s'arrêtait *en ville* au printemps. Habillé en gitan, l'homme criait à pleins poumons sa phrase intrigante : « Allez, venez voir le seul cochon à trois têtes du monde, allez, allez, approchez. » Immanquablement, j'étais curieux d'aller voir. Je payais les deux dollars et je passais derrière le rideau rouge. Même si, très souvent, une longue file d'attente se formait devant le kiosque du fin parleur, presque personne n'osait dévoiler le secret du mystère une fois ressorti. Ce qui comptait, c'était de vivre une expérience qui transgressait les normes du quotidien. Je respectais secrètement ce charlatan tout droit sorti du Far-West parce qu'il me vendait du rêve et de l'absurde avec une si grande conviction que je me devais d'aller le voir et le revoir. J'aboutissais dans une petite pièce sombre traversée par le mince faisceau d'une lumière pointée sur un bocal. Presque chuchotant, l'homme me demandait d'avancer vers la table éclairée. S'y trouvait un porc *dans le formol* avec, eh oui, trois têtes. Stratagème de foire. Mais pas une seule fois je n'ai été déçu. Parce que j'aimais le rituel; le kiosque mystérieux, l'homme qui crie, le rideau à franchir et l'idée farfelue de présenter un animal dans le formol. Rituel qui, à mon sens, ressemble à l'écriture. À l'aide d'une ruse habile, on se construit le scénario plausible d'une fiction. Puis on doit étoffer l'idée de départ pour faire oublier qu'il

s'agit d'un artifice adroitement disposé. Et ensuite, on amène les gens, un par un, derrière le rideau. Chacun y vivra une expérience de lecture singulière qu'il interprètera à sa façon.

Toutes les années où je suis allé au cirque, je me suis arrêté au kiosque, espérant à nouveau rencontrer le cochon à trois têtes. J'avais le sentiment de perdre le contact avec la réalité chaque fois que l'homme scandait son slogan à tue-tête, parce qu'il y avait une intrigue, un voile, une mise en suspens de ce qui allait arriver une fois à l'intérieur du kiosque. Pendant ces quelques minutes que durait la visite, j'avais la curieuse impression de faire ce que propose Georges Didi-Huberman dans son chapitre « L'inéluctable scission du voir³⁴ » : ouvrir les yeux pour éprouver ce que je ne voyais pas. Même si je devais attendre de longues minutes en file, je ne pouvais pas être déçu. Car l'impossible devenait accessible. L'idée de m'abreuver d'imaginaire rendait l'obstacle inexistant. Que le cochon soit vivant ou dans le formol n'importait plus, ce qui comptait vraiment pour moi, c'était la sensation étrange de croire en la possibilité qu'un célèbre cochon à trois têtes existe. Je crois que c'est cette perversion de la réalité qui me plaisait tant; en trébuchant, la raison devient plus sensible et plus fragile. Ce qui permet d'avoir un regard moins rigide face au réel.

Écrire, c'est aussi ça; tailler une rupture dans la succession du réel, créer une interruption dans le courant stable du quotidien. L'homme qui invitait les gens à venir voir derrière son rideau proposait une fracture entre la réalité du monde et le réel perçu. Dans sa soif de déroger au code inébranlable du réel, le public était invité à faire l'expérience de *l'inéluctable scission du voir*, comme si, pendant un moment, il avait la chance de voir le monde avec un instrument mal accordé au réel. Ce qui a permis aux badauds de croire à la rencontre d'un cochon à trois têtes vivant. Pour y aller, je devais nécessairement remettre en doute mes certitudes et briser mon idée de la paralysie du réel. Le charlatan aux pantalons colorés réussissait à « [i]nventer des formes qui sa[v]ent renoncer aux images, et d'une façon parfaitement claire qui fai[t] obstacle à tout processus de croyance devant l'objet³⁵ » Il me faisait voir ce qui n'existait pas; depuis le moment où j'entendais son cri jusqu'au moment où je me présentais devant le bocal de fortune dans lequel baignait le fœtus, le cochon à trois

³⁴ Georges Didi-Huberman, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1992, p. 35.

têtes existait. Il semble que le regard ne saisisse rien s'il se contente de simplement parcourir ce qui est donné à voir; le noyau germinatif est toujours quelque part sous la terre, derrière un rideau ou au bout d'une peur du noir qu'on hésite à affronter. Il ne faut pas avoir peur de déterrer ce qui n'existe pas; « le fantastique recherche la sensation de ce qui n'est pas advenu, mais qui, par la pensée, advient comme *ressenti*.³⁵ ». Parfois, le recours au fantastique passe par le traumatisme d'une rupture de la raison mais cette brisure sert à exagérer, à amplifier l'*effet de réel*. Si je résiste catégoriquement aux invitations à déjouer le réel, le cochon à trois têtes n'existe pas et l'écriture demeure une épreuve régie par un raccord logique au réel.

Très souvent, lors de l'écriture des *Survivants provisoires*, quand je m'engluais dans l'éparse lenteur des échecs accumulés et que l'élan d'écriture s'immobilisait, la raison faisait place à la déraison. Mais chaque fois, je refusais cette incursion du fantastique dans le déroulement du récit parce que je croyais être restreint par le genre *road book*. C'est à ce moment qu'encore une fois j'ai repensé aux Beatniks : avec ses poèmes cinglants et son vocabulaire désinvolte, Ginsberg a dû continuellement se convaincre que sa poésie abrasive pouvait s'inscrire dans le courant de son époque. Décapant et désinstitutionnalisé, armé de ses textes et de sa fougue, il a critiqué l'Amérique puritaine de l'époque. Il a fait bifurquer le poème en un discours pamphlétaire, presque politique qui ne s'acharne plus à bien entasser les mots pour en faire une combinaison sentimentale mais plutôt à dénoncer des injustices, la guerre du Vietnam ou la rigidité morale imposée par la législation américaine. Il a révolutionné le genre poétique jusqu'à en subir un procès pour obscénité diffamatoire. Pour Allen Ginsberg, le cochon à trois têtes autour duquel il faut allumer de gros néons pompeux et crier à tue-tête, c'est le puritanisme littéraire et social. La pureté morale n'existe pas et personne, avant Ginsberg, n'avait pris la peine d'en informer les Américains. D'où cette place prioritaire accordée à la désinvolture plutôt qu'à la simple provocation. Les mots employés par les Beatniks reflètent une recomposition libre de la hiérarchie sociale. Je me suis dit que pour moi, le cochon à trois têtes serait la mise en place d'une *logique de l'imaginaire* dans un type de récit rigide : le *road book*. L'incursion fantastique dans le *road book* est, pour moi, un

³⁵ *Ibid.* p. 35.

³⁶ André Carpentier, « L'espace fantastique comme variété de l'espace vécu : à propos de « Stryges », nouvelle de Daniel Sernine ». *Tangence : Lectures de nouvelles québécoises*, n° 50, mars 1996, p. 68.

moyen de briser la routine d'un genre et de mettre en priorité le récit d'une *sensation* d'étrangeté du réel.

*

Avant mon séjour en Inde, j'ai été, comme bien des gens, frappé par l'absurdité de la prison américaine de Guantanamo, à Cuba. Les Américains ont investi une petite portion du territoire cubain pour y construire une prison clandestine. Ils font subir à des prisonniers ce qu'ils dénoncent à travers le monde : torture mentale et physique en échange d'informations importantes. Étrangère au droit américain et international, contraire à la Convention de Genève, la prison de Guantanamo bafoue ouvertement le droit humain des prisonniers. Depuis plus de quatre ans, les Américains y ont enfermé sans procès ni preuves, plus de 6000 supposés terroristes appelés *ennemis combattants*, qui, selon les autorités américaines, menaceraient la sécurité nationale ou mondiale. Dans un trou noir juridique, les *ennemis combattants* ne sont considérés ni comme prisonniers de guerre ni comme citoyens d'un pays, ce qui leur enlève le droit à toute forme de procès. La même situation est illustrée dans *Les survivants provisoires*; Lesco est incarcéré, interrogé et déporté avec, comme seule preuve d'incrimination, un soupçon d'enlèvement d'enfant. Le surgissement d'un monde parallèle à la réalité illustré par Guantanamo m'a permis de croire que le fantastique n'est pas que le simple délire d'un esprit tourné vers l'imaginaire; il prend sa source dans un ressentiment d'étrangeté bien réel.

Ce scénario de Guantanamo, inconcevable dans la logique d'un ordre mondial régi, apparemment, par la Convention des Droits de l'Homme et la Convention de Genève, a été, pour moi, déclencheur d'un élan fantastique; quand j'ai lu et vu des reportages sur la situation des *ennemis combattants*, j'ai basculé dans une *logique de l'imaginaire*. À partir de ce moment, le fantastique a eu, pour moi, une place à part entière dans l'actualité quotidienne. Le peu d'informations auxquelles j'avais accès renforçait le sentiment d'étrangeté autour de la prison de Guantanamo, de par le non-dit dû aux informations filtrées, je pouvais m'imaginer presque n'importe quel scénario. Et le croire. J'ai donc, par l'écriture d'une fiction, essayé de reproduire ce sentiment d'insaisissable étrangeté qui rayonne autour de la

situation de Guantanamo. N'ayant ni aspiration journalistique ni volonté médiatique, j'ai préféré avoir recours au voile opaque du fantastique pour dénoncer ce qui m'avait profondément choqué. En tant qu'auteur, j'avais l'impression de rendre mon écriture utile et à la fois, de ne pas trahir mes aspirations littéraires. Grâce au fantastique, j'ai pu inventer un dépotoir à *ennemis combattants*, une île où sont parachutés tous les gens bafoués par le système économique contemporain. Je n'ai eu qu'à transformer le réel qu'on retrouve dans l'actualité de façon à avoir l'impression de rendre sensible l'inquiétante situation anormale de Guantanamo. Ça m'a permis d'expulser une partie de ma frustration par rapport à un système auquel j'étais impuissant.

*

Lors de mon séjour en Inde, j'ai croisé de nombreux itinérants, éclopés, pauvres, sans abris. Ils sillonnaient les rues, chiaient par terre, incommodaient les gens avec leurs infirmités. J'ai été fasciné de constater l'indifférence des gens locaux. Encore régie par un système de castes millénaire, la mentalité indienne ne s'encombre pas de la compassion occidentale, si minime soit-elle. Un démuné, qu'on appelle, en Inde, un Intouchable, n'a droit à aucun égard. Et totalement à l'opposé, il y a les Brahmanes, ces gens riches de génération en génération qui ont le privilège de se situer tout en haut de la pyramide des castes. Ce qui leur donne droit à tous les traitements de faveur, tous les respects de la part des autres gens. Le fossé est grand entre Intouchables et Brahmanes. Chacun a sa place précise dans la hiérarchie sociale et les rôles ne peuvent pas être intervertis à l'intérieur d'une même vie. Partout, dans les rues, dans les journaux et dans les conversations avec les gens, je constatais une seule et même évidence pourtant jamais énoncée clairement : les Intouchables étaient perçus comme des êtres nuisibles au développement économique de l'Inde moderne. Pays en plein essor démographique et économique, l'Inde s'occidentalise de plus en plus et tente de rehausser le niveau de vie de ses habitants. Elle ouvre donc ses portes aux marchés économiques internationaux pour faire fructifier son profit. Ce qui fait en sorte que les gens riches y deviennent de plus en plus gênés et encombrés par la présence des pauvres, des chômeurs, des handicapés, bref, de ceux qui nuisent à l'épanouissement économique du pays. Je

cherchais à dénoncer ce traitement injuste réservé aux démunis. Car plutôt que d'intégrer les pauvres à son économie florissante, l'Inde préfère les ignorer.

En lisant cette phrase de Jean Marigny citée par Antoine Faivre, un sentiment de malaise a brusquement surgi au contact de ce fossé si grand, si ouvertement avoué entre les classes sociales : « le fantastique ne se limite pas à la chose écrite. [...] il peut naître de l'irruption de l'étrange dans notre vie, qu'il s'agisse d'un rêve, d'une expérience vécue, d'une lecture ou d'une rencontre avec une œuvre d'art.³⁷ » Dans mon cas, le fantastique a surgi de la convergence de deux choses : le sort réservé aux prisonniers de Guantanamo et l'écart des castes en Inde. Je crois que ces deux prises de conscience ont été tellement troublantes qu'elles se devaient prendre place dans mon récit. J'ai essayé de plusieurs façons, dans le projet romanesque, d'appuyer mon discours sur une narration de faits réels à propos de Guantanamo ou encore sur des épisodes survenus lors de mon séjour en Inde. Mais chaque fois, j'avais l'impression de tout expliquer laborieusement, comme si j'écrivais un manuel didactique; la pédagogie prenait le dessus sur l'écriture. Je mettais en mots une idée et non une sensibilité, une écriture. Ce que je voulais dire s'engluait dans de longues descriptions inutiles.

Au fur et à mesure que je raturais les incursions forcées de données sociopolitiques lourdes, je me suis rendu compte que l'avenir d'une écriture romanesque est mou, malléable et sans destination définie. J'ai donc abouti par hasard, au fil des phrases, dans une forme fantastique. Zone de confort, c'est ce qui convenait le mieux à ma démarche. Ne connaissant rien à la littérature fantastique, je me suis donc surpris à en écrire moi-même. Je pouvais, grâce au voile fantastique, parler des injustices américaines et indiennes en toute liberté. Ma perception de la hiérarchie sociale indienne est de l'ordre du fantastique; pour moi, « [i]l y a scandale, évidemment, parce qu'est alors perverti le cadre des idées reçues³⁸ » Même si c'est l'apanage d'une autre culture, dans mon for intérieur, il est inadmissible de voir un décalage si énorme se creuser entre des êtres humains, ça me choque de devoir considérer qu'en Inde

³⁷ Antoine Faivre « Genèse d'un genre narratif, le fantastique (essai de périodisation) » in *Colloque de Cerisy : La littérature fantastique*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 15.

³⁸ André Carpentier, « Embrayage et modalisation dans l'incipit de la fiction fantastique brève ». *Voix et images : Yves Préfontaine*, vol. 24, no 1 (automne), 1998, p. 142.

le statut à la naissance peut définir le parcours à suivre d'une vie. Et pour ce qui est de Guantanamo, le scandale a été à deux niveaux. Premièrement, au niveau moral, parce que c'est toute ma confiance en un certain système mondial des Droits de l'Homme qui a été ébranlée : avec de simples soupçons, il est maintenant permis et accepté de maltraiter des individus dans un but préventif, sous prétexte de défendre la sécurité de la collectivité. Et deuxièmement, au niveau symbolique de ma conception de la réalité : un traitement clandestin des prisonniers, à l'abri des conventions internationales est un scénario inconcevable venant des États-Unis, pays qui prône la démocratie et la liberté d'expression. Il y avait une fracture entre mes *idées reçues* et la réalité.

Pour moi, le seul moyen de dénoncer cette situation dans laquelle j'étais impuissant, a été d'exagérer le traumatisme de la prise de conscience et d'écrire un lieu inventé où ces inégalités sont révélées au grand jour. L'île, où est parachuté Lesco dans *Les Survivants provisoires*, est le dépotoir humain des pays en voie de développement; c'est un lieu où l'on balance tous ceux qui pourraient ralentir la croissance économique du pays. Handicapés, chômeurs et criminels sont entassés sur une île isolée pour permettre à ceux qui participent à l'embrayage économique du système de ne pas être pénalisés dans leur course aux profits. Le recours au fantastique m'a permis d'illustrer l'insaisissable, de mettre en scène un monde où la réalité des uns est totalement à l'opposée de celle des autres. Il y a une fracture dans le réel du roman; toute la première partie est une illustration de la liberté individuelle avec insertion du voyage, du sexe et de la liberté, alors qu'après la fracture fantastique, lors des derniers chapitres, le seul exil possible est celui qui se fait avec la mémoire, à l'intérieur de la tête de Lesco.

Grâce à cette île irréaliste, j'ai tenté de montrer, à l'aide d'un mirage fantastique, que les soucis quotidiens des gens privilégiés sont à mille lieux du tracassant auquel font face les négligés du système. Montrer que le démuné est un survivant provisoire qui titube entre deux repas, entre deux respirations alors que l'homme libre lui, est un épicurien temporel qui alterne entre loisir et travail. « Dans le sujet de roman, il existe un minimum de structure interne résistante – des blocages dissimulés, des échos internes complexes qu'un heurt fortuit va soudain éveiller, des automatismes qui vont se faire jour, des phénomènes de rejet, des

affinités au contraire brusquement révélées.³⁹ » Je crois que c'est à la suite de nombreux *blocages dissimulés* que je me suis découvert des *affinités brusquement révélées* avec le genre fantastique, j'étais toujours inassouvi lorsque je parlais de la situation des ennemis combattants de Guantanamo ou des Intouchables en Inde. Le recours au fantastique m'a permis de proposer la vision d'une exagération aberrante de ce qui, en réalité, prend une place microscopique dans le quotidien de l'actualité.

*

Le *road book* semble empâté dans un style figé. Alors pourquoi ne pas mélanger *road book* et fantastique? Les deux vont de pair, l'un part à la conquête du rêve impossible de trouver un lieu de confort et l'autre illustre un monde où l'inconcevable devient possible. En écrivant *Les survivants provisoires*, j'ai tenté de rallier les deux, de mettre en scène un *road book* qui aboutit dans le cauchemar démentiel d'un monde où le rêve n'a plus sa place : une île avec des gens qui, à tout moment, sont menacés par la mort. J'aime bien cette idée d'imposer un rêve à la réalité, d'insérer une improbable possibilité à ce qui pourrait arriver. Car, pour moi, « le mouvement nomade ne suit pas une logique droite, avec un début et un milieu et une fin. Tout ici est milieu⁴⁰ » Suivant une logique spatio-temporelle bien droite, le *road book* traditionnel est, selon moi, envasé par la contrainte de ses comptes à rendre aux *effets de réel*. Insérer un lieu fantastique qui n'existe pas dans cette logique du détour me semble donc aller de soi. La réalité est parfois tellement imprévisible et saugrenue qu'elle relève de l'imaginaire fantastique et pourtant le cadre restrictif du *road book* ne permet pas d'incursion fantastique.

*

La logique du détour propre au vagabondage du *road book* est ce qui marque la conquête d'un parcours et non la poursuite d'une destination. Se peut-il que cette quête rêveuse et impossible se termine justement dans un rêve, dans le fantastique? Certains appelleront cette

³⁹ Julien Gracq, *en lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 2002 (1960), p. 139-140.

⁴⁰ Kenneth White, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, p. 12.

perversion du *road book* un basculement dans l'imaginaire, d'autres un épisode fantastique; moi je préfère appeler cet exil singulier un détour par la *logique de l'imaginaire*.

Une *logique de l'imaginaire* est, je crois, contraire à celle des mathématiques qui tend à établir une proposition comme irréfutable par les contradictions qu'entraînerait le raisonnement inverse. La *logique de l'imaginaire* serait ce qui est logiquement impossible; convaincre qu'un cochon à trois têtes existe grâce à une mise en scène habile, faire vivre des personnages à l'aide de mots, assembler des phrases pour construire un livre qui, à travers une fiction, donnera des échos de sens au réel sont des mises en oeuvre de la *logique de l'imaginaire*. En fait, c'est imaginer une lampe jusqu'à l'allumer ou encore peindre un tableau de fruits à tel point réel que les oiseaux en soient trompés et viennent y picorer. L'imagination peut être motrice, mais sans les mots elle est seulement démonstrative. L'apport des mots permet à la *logique de l'imaginaire* de rendre sensible et crédible un réel inexistant. Quelque soit la forme empruntée, que ce soit le *road book* ou le fantastique, la réalité trouve des échos de sens dans ce qui lui résiste. Et dans le paysage littéraire, la résistance du *road book* aux changements drastiques lui permet de raccorder son itinéraire à des lieux réels, mais ça ne renforce pas l'impression d'étrangeté du quotidien. En fait, le renversement du *road book* dans la *logique de l'imaginaire*, est, pour un personnage, le passage d'un espace familier à un univers érigé autour d'un sentiment d'étrangeté.

*

La dernière partie des *Survivants provisoires* est une illustration littérale et symbolique d'une longue attente entrecoupée d'éclats; les habitants de l'île ont la tête qui éclate à intervalles irréguliers. L'idée d'une telle destination finale pour le personnage principal provient d'une tentative personnelle de confronter la réalité qui entoure le *road book*. J'ai essayé de revisiter un genre bétonné dans ses oeuvres classiques. Tentative périlleuse. Il est difficile de transformer un récit vagabond en une *logique de l'imaginaire*. Tout ce sur quoi reposait le récit prend le large, il n'y a plus de noms de rues, de villes ou de pays, on se situe maintenant sur l'île, dans un lieu affranchi de toute contrainte organisationnelle astreignante. Le monde y est à refaire. Dans le récit de la route, je devais préserver un raccord à la réalité dans le

déroulement décousu du rêve. Alors que dans l'écriture d'une *logique de l'imaginaire*, ce qui importe, c'est de faire oublier qu'on est en train de rêver. Deux formes s'entrelacent pour former une vision inusitée de la réalité. Il me semble que ce qu'on appelle *road book* est victime de ce qu'il dénonce, qu'il s'englue dans l'immobilisme de son statut enviable, paralysie d'un type de littérature enlisé dans ses auteurs mythiques et ses normes contraignantes.

BIBLIOGRAPHIE

Alféri, Pierre, *Chercher une phrase*, Paris, Christian Bourgois, 1991, 77 p.

Bobin, Christian, *L'Épuisement*, Paris, Le temps qu'il fait, 1994, 117 p.

Burroughs, William S., Allen Ginsberg, Brion Gysin et Jack Kerouac, *The Beat Generation*, Paris, Flammarion, 2005, 1099 p.

Carpentier, André, « Le dit du carnetier » in : *Le choc des écritures. Procédés, analyses et théories*, sous la direction de Hélène Guy et André Marquis, Québec, Nota bene, 1999, p. 11-24

Chappuis, Pierre, *le biais des mots*, Paris, José Corti, 1999, 132 p.

Corso, Gregory, *Sentiments élégiaques américains*, Paris, Christian Bourgois, 1996 (1961), 365 p.

Didi-Huberman, Georges, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1992, 208 p.

Dillard, Annie, *En vivant, en écrivant*, Paris, Christian Bourgois, 1996 (1989), 142 p.

Donner, Christophe, *Contre l'imagination*, Paris, Fayard, 1998, 119 p.

Faivre, Antoine (dir. publ.), *Colloque de Cerisy : La littérature fantastique*, Coll. « Cahiers de l'Hermétisme », Paris, Albin Michel, 1991, 247 p.

Flaubert, Gustave, *Carnets de travail, Édition critique et générique établie par Pierre-Marc de Biasi*, Paris, Éditions Balland, 1988, 998 p.

Forrester, Viviane, *La violence du calme*, Paris, Seuil, 1984, 215 p.

Ginsberg, Allen, *Howl and other poems*, Paris, Christian Bourgois, 1993 (1956), 93 p.

Ginsberg, Allen, *Journaux indiens*, Paris, Chirstian Bourgois, 1984, 266 p.

Girard, Jean Pierre, *Le tremblé du sens, Apostille aux Inventés*, Montréal, Trait d'union, 2003, 150 p.

Goux, Jean-Paul, *La voix sans repos*, Monaco, Éditions du Rocher, 2003, 139 p.

Goux, Jean-Paul, *La fabrique du continu*, Mayenne, Champ Vallon, 1999, 187 p.

Gracq, Julien, *en lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 2002 (1960), 302 p.

Hay, Louis (dir. publ.) *Carnets d'écrivains 1: Hugo, Flaubert, Gide, du Bouchet, Pérec*, Paris, Éditions du CNRS, 1990, 253 p.

Juarroz, Roberto, *Fragments verticaux*, Paris/Montréal, José Corti/Le Noroît, 1993, 173 p.

Kerouac, Jack, *Mexico city blues*, Paris, Christian Bourgois, 520 p.

Kerouac, Jack, *Sur la route*, Paris, Gallimard, 1991 (1960), 436 p.

Lahaie, Christiane et Watteyne, Nathalie, *Lecture et écriture : une dynamique, objets et défis de la recherche en création littéraire*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2001, 277 p.

Louis-Combet, Claude, *Ouverture du cri*, Nîmes, Cadex Éditions, 1992, 28 p.

Louis-Combet, Claude, *L'Homme du texte*, Paris, José Corti, 2002, 304 p.

Noël, Bernard, *La castration mentale*, Dijon, Éditions Ulysse fin de siècle, 1994, 137 p.

Noguez, Dominique, *Le grantécrivain et autres textes*, Paris, Gallimard, 2000, 116 p.

Noguez, Dominique, *Tombeau pour la littérature*, Paris, Éditions de la Différence, 1991, 159 p.

Novarina, Valère, *Devant la parole*, Paris, P.O.L., 1999, 179 p.

Pingaud, Bernard, *Les anneaux du manège : écriture et littérature*, Paris, Gallimard, 1992, 250 p.

Quinsat, Gilles, *Écrit en marge*, Paris, Champ Vallon, 1987, 260 p.

Sallenave, Danièle, *Le don des morts*, Paris, Gallimard, 1991, 189 p.

White Kenneth, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset, 1987, 309 p.